

## **Chronologie commentée des publications en France des œuvres de Karl Marx et de Friedrich Engels (1871-1903)**

**1871 – K. Marx, *La Guerre civile en France. Adresse du Conseil général de l'Association internationale des Travailleurs.* À tous les membres de l'Association en Europe et aux Etats-Unis.**

Le texte, rédigé en anglais, paraît à Londres le 13 juin 1871, sans nom d'auteur, mais signé par l'ensemble des membres du Conseil général et des Secrétaires-Correspondants (dont Marx, pour l'Allemagne et la Russie). La violente campagne de presse qui suit cette publication incite Marx, le 26 juin, par une lettre à la rédaction du *Daily News*, à se déclarer l'auteur de l'*Adresse* et le responsable des accusations portées contre Jules Favre.

La version française est publiée dans *L'Internationale, organe des sections belges de l'AIT*, du 16 juillet au 3 septembre 1871; puis en brochure, tirée à 9000 exemplaires, à Bruxelles, en juin 1872, dans une traduction revue par Marx<sup>1</sup>.

Le texte est mentionné, sans nom d'auteur, par Benoît Malon qui en cite la conclusion dans *La Troisième défaite du prolétariat français*<sup>2</sup>.

Par ailleurs, l'*Adresse* – qui est à ses yeux un "abominable factum" – est reproduite intégralement, mais également sans mention de son auteur, par le rédacteur au *Journal des Débats*, Edmond Villetard, en annexe de son *Histoire de l'Internationale*<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Maximilien RUBEL, *Bibliographie des œuvres de Karl Marx* (désormais notée : BO), Marcel Rivière, 1956, p. 182. Une autre édition de cette brochure, datée de 1874, est conservée à l'Institut Marx –Engels –Lénine à Moscou ; voir sur ce point Maurice DOMMANGET, *L'Introduction du marxisme en France* (désormais notée : IM), Lausanne, Éd. Rencontre, 1969, p. 86.

<sup>2</sup> Benoît MALON, *La Troisième défaite du prolétariat français*, Neuchâtel, 1871, p. 517.

<sup>3</sup> Edmond VILLETARD, *Histoire de l'Internationale*, Garnier frères, 1872, p. 327-384.

À notre connaissance, Marx est reconnu comme l'auteur du texte, pour la première fois en France, dans l'article qui lui est consacré fin 1873 par le *Grand Dictionnaire Universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse<sup>4</sup>. De son côté, Benoît Malon signale que l'*Adresse* a été rédigée par Marx, dans son *Histoire du socialisme* de 1879 (p. 410) que nous évoquons plus loin. *La Guerre civile en France* ne sera rééditée dans son intégralité qu'en 1901.

### **1872-1875 Karl Marx, *Le Capital*.**

Traduction de M. Joseph Roy, entièrement révisée par l'auteur. Éditeurs, Maurice Lachâtre et C<sup>ie</sup>, 38 boulevard de Sébastopol, Paris.

L'ouvrage est publié en fascicules, d'août 1872 à mai 1875.

(à compléter)

#### **1872 – Résumé (partiel) du *Capital*.**

Ce premier résumé, partiel, du livre de Marx se trouve dans l'article de l'économiste Maurice Block, "Les théoriciens du socialisme en Allemagne I – Système de M. Karl Marx", *Journal des Economistes*, T. 27 (n° 79), juillet 1872, p. 5-38. Le résumé occupe les pages 7-25.

#### **1876 – Résumé (partiel) du *Capital*.**

Un autre résumé, partiel également, est inséré par l'économiste belge Emile de Laveleye, dans son article "Le socialisme contemporain en Allemagne I – Les théoriciens", *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> septembre 1876, p. 121-149. Le résumé occupe les pages 137-143.

#### **1878 – Extraits du *Capital*.**

Des extraits du *Capital* sont publiés dans *L'Égalité* (1<sup>ère</sup> série), l'hebdomadaire de Jules Guesde, de janvier à avril 1878. Ces textes sont reproduits, dans la traduction de J. Roy, sous les titres suivants : "La production capitaliste" (dans le n° 5), "L'accumulation" (n° 8),

---

<sup>4</sup> Pierre LAROUSSE, *Grand Dictionnaire Universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, T. X, p. 1292. L'auteur, anonyme, de cet article écrit qu'il s'agit d'un "violent factum qui produisit une très grande sensation".

"L'accumulation primitive" (n° 10), "Une prétendue compensation" (n° 21, sur le machinisme et le chômage)<sup>5</sup>.

1879 – K. Marx, *Manifeste des Communistes*<sup>6</sup> (publication partielle).

Benoît Malon, qui est en exil en Suisse, transcrit sous ce titre les passages essentiels du *Manifeste communiste* dans son *Histoire du socialisme*, Lugano, Imprimerie F.Veladini, 1879, 627 p.

Le texte comporte les chapitres I – "Bourgeois et prolétaires", II – "Prolétaires et communistes", ainsi que la conclusion ; il manque donc le chapitre III "Littérature socialiste et communiste". L'extrait est présenté en ces termes : "Ce manifeste qui fut traduit dans presque toutes les langues européennes a été regardé avec raison comme l'œuvre capitale du socialisme allemand, avant 1848. À ce titre c'est un document historique de grande importance" (p. 409). Il faut ajouter que l'ouvrage de Malon donne aussi un **résumé** (p.443-451) assez substantiel du *Capital*, "ce livre qui fait époque dans l'histoire du socialisme".

Une édition semi clandestine du livre de B. Malon se présente sous le titre *Histoire du socialisme depuis ses origines probables jusqu'à nos jours*. Elle est entièrement semblable à celle de 1879, mais elle n'a ni nom

<sup>5</sup> Michelle PERROT, "Le premier journal marxiste français : *L'Égalité* de Jules Guesde (1877-1883)", *Actualité de l'histoire*, n° 28, juillet-septembre 1959, p. 18.

<sup>6</sup> Malon emploie cet intitulé dans toutes les éditions de son *Histoire du socialisme*. Maximilien Rubel indique que les éditions allemandes connues pour 1848 portent le titre de : *Manifeste du parti communiste*, et le nom des auteurs n'y figure pas. Celui-ci ne paraîtra que dans l'édition de 1872, à Leipzig, l'ouvrage étant alors intitulé *Manifeste communiste*, "titre conservé par toutes les éditions ultérieures" (BO, p. 63). D'autre part, dans la préface de 1872, Marx et Engels mentionnent une traduction française du *Manifeste* qui a paru à Paris "peu de temps avant l'insurrection de 1848". Toutefois, si cette traduction a été publiée, ce qui n'est pas certain en raison des événements, elle n'a pas été retrouvée. Il n'est pas sûr non plus qu'ait été publiée la traduction faite à New York pour *Le Socialiste*, l'organe de la section française de l'Internationale aux Etats-Unis (BO, p. 64). En tout cas, la traduction de Malon, bien qu'incomplète, est la première version dont la diffusion en France même est avérée.

d'auteur, ni date, ni mention d'imprimeur<sup>7</sup>. Enfin, une édition où figure le nom de l'auteur mais pas celui de l'éditeur, modifie encore quelque peu le titre : *Histoire du socialisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Lyon, 1880. La préface à cette deuxième édition, datée de Zurich en octobre 1879, signale que la première édition a été "favorablement accueillie par le public socialiste", et mentionne des comptes-rendus "encourageants" dans *Le Réveil de la Haute Garonne* de Toulouse, *La Marseillaise*, et la *Philosophie de l'avenir*, l'organe des colinsiens<sup>8</sup>.

### 1880 (A) – F. Engels, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*.

Le texte, composé à partir d'extraits de l'*Anti-Dühring* (1878), est publié dans *La Revue socialiste* n°3, 4 et 5 (mars, avril, mai 1880), fondée par Benoît Malon et éditée par Léon Derveaux. Il paraît ensuite en brochure (35 p.), la même année, chez le même éditeur, avec la mention "Traduction par Paul Lafargue<sup>9</sup>".

La correspondance d'Engels et de Lafargue nous apprend que B. Malon a rédigé une introduction pour la brochure, situant le texte dans l'histoire du socialisme allemand. Mais Engels la refuse, en raison dit-il des erreurs qu'elle contient, et il demande à Lafargue d'écrire lui-même

---

<sup>7</sup> Néanmoins, un "mot au lecteur" termine le livre, signé : B. Malon, Lugano-Castagnola 20 Avril 1879. Malon y explique qu'il n'a pu traiter du socialisme en Amérique, sa documentation étant insuffisante. (Un exemplaire se trouve au Musée social).

<sup>8</sup> Ces différents éléments nous conduisent à penser que Maurice Dommanget sous-estime l'importance de cette publication de Malon pour la connaissance des œuvres de Marx et d'Engels (voir *IM*, p. 68, et 80).

<sup>9</sup> É. Bottigelli voit dans cette indication "une imposture" couverte par Engels pour assurer l'autorité de Lafargue, notamment face à B. Malon. En effet, Lafargue ne sachant pratiquement pas l'allemand, il est probable qu'il s'est contenté de mettre en forme une traduction faite par sa femme Laura. Voir Émile BOTTIGELLI, "Avertissement" à l'édition bilingue de *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Éd. Sociales, 1977, p. X-XIII.

l'avant-propos, après avoir recueilli auprès de Marx les renseignements historiques nécessaires<sup>10</sup>. En fait, c'est Marx qui fera le "brouillon" de cette introduction, le 4 ou le 5 mai, "après consultation avec Engels" précise-t-il, et en recommandant à Lafargue : "Nettoyez les phrases, laissez les choses intactes". Son texte, avec quelques additions et retouches de styles de la main de Lafargue, paraîtra comme avant-propos sous la signature "P.L."<sup>11</sup>.

Quant à l'éditeur Derveaux dont on sait peu de choses<sup>12</sup>, B. Malon, toujours en exil à Zurich, écrit le 18 mai 1880 à son sujet à P. Lafargue alors à Londres : "Il paraît que Derveaux va prendre notre Revue et nos brochures au grand sérieux (sic) et qu'il va nous entreprendre une vente importante. C'est un jeune ambitieux qui vise à être l'éditeur du socialisme scientifique<sup>13</sup>". On notera que Léon Derveaux va rester l'éditeur de B. Malon après la rupture de celui-ci et des guesdistes en 1881-1882.

L'importance que revêt la publication du *Socialisme utopique* ne cesse d'être soulignée par Lafargue dans sa correspondance avec Engels. Apprenant, en 1884, que Véra Zassoulitch l'a traduit en russe, il écrit : "Cette brochure a eu une influence décisive sur la formation des idées socialistes en France, malgré ce que vous en pensez. La preuve de son importance, ce sont les traductions qu'on en a faites. La *Revue* de Malon aura été bonne à quelque chose<sup>14</sup>". Deux mois plus tard, il suggère à

---

<sup>10</sup> Friedrich ENGELS Paul et Laura LAFARGUE, *Correspondance*, Textes recueillis, annotés et présentés par Émile BOTTIGELLI, Éd. Sociales, 1956, (3 vol), T. I, (désormais noté : COR I), lettre du 4 mai 1880, p. 52-53.

<sup>11</sup> Il est publié par É. Bottigelli dans l'édition bilingue de *Socialisme utopique*, p.1-4

<sup>12</sup> Né en 1849, il reprend la librairie de son père, Victor Derveaux, en 1877, et en novembre 1879 il déclare à la police vouloir adjoindre, à son commerce de libraire-éditeur, une imprimerie typographique (Archives nationales, F 18 2214, F 18 2197).

<sup>13</sup> *La Naissance du Parti ouvrier français*, Correspondance inédite de Paul Lafargue, Jules Guesde..., réunie par Émile BOTTIGELLI, présentée et annotée par Claude WILLARD, Éd. Sociales, 1981, p. 78.

<sup>14</sup> COR, I, p. 172. Lettre du 16 février 1884.

Engels d'en faire une traduction anglaise en ajoutant : "Vous ne sauriez croire combien cette brochure a été utile en France <sup>15</sup>". En fait, l'ouvrage a été traduit en allemand et en italien en 1883, en russe en 1884. Il n'est traduit en anglais qu'en 1892, mais Engels note qu'à cette date il circule en dix langues ; ce qui en fait l'ouvrage socialiste le plus traduit, davantage ajoute-t-il que le *Manifeste communiste*.

### 1880 (B) – K. Marx , "Questionnaire pour une enquête ouvrière".

Le texte paraît, sans signature, dans *La Revue socialiste*, n°4, 20 avril 1880, p. 193-199. Il sera diffusé en tirage à part à 25 000 exemplaires<sup>16</sup>.

Benoît Malon dans sa lettre à Lafargue, précédemment citée, du 18 mai 1880, note : "L'*Enquête ouvrière*, à laquelle on répondra, vous verrez, est un coup de maître<sup>17</sup>".

### 1880 (C) – F. Engels, "Le socialisme de Monsieur de Bismarck".

Cet article est publié, anonymement, dans les numéros du 3 et du 24 mars 1880, de *L'Égalité* (2<sup>ème</sup> série, *Organe collectiviste révolutionnaire*), dirigée par Jules Guesde. Il comprend deux parties : I – "Le tarif douanier", II – "Les chemins de fer de l'État "<sup>18</sup>.

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 200. En juillet 1885 encore, il souligne la "si puissante influence sur le développement théorique du socialisme français" que l'on doit au *Socialisme utopique* (*Ibid.*, p. 299).

<sup>16</sup> É. BOTTIGELLI, "Avertissement" à *Socialisme utopique...*, *op. cit.*, p. XII.

<sup>17</sup> *La Naissance du Parti ouvrier*, *op. cit.*, p. 76.

<sup>18</sup> Ces deux articles sont reproduits dans *La Social-démocratie allemande*, par ENGELS et MARX, traduction et introduction de Roger DANGEVILLE, UGE 10/18, 1975, p.151-160. Par ailleurs, dans une lettre à Édouard Bernstein, le 25 octobre 1881, Engels analyse avec sévérité l'attitude des socialistes français, et il cherche à persuader le Parti allemand de ce que Marx et lui interviennent le moins possible dans le mouvement français. Les *Considérants* du programme du Parti ouvrier, que Marx dit-il "a dicté" à J. Guesde, ainsi que ces deux articles de *L'Égalité*, "à cela se réduit, écrit-

**1880 (D) – K. Marx , *Misère de la philosophie, réponse à la " Philosophie de la misère" de M. Proudhon (Extrait). 1<sup>er</sup> projet de réédition.***

Le premier chapitre ("Opposition de la valeur d'utilité et de la valeur d'échange") paraît dans *L'Égalité* (2<sup>ème</sup> série) les 7, 21 avril et le 5 mai 1880. La publication est alors interrompue, mais, le 16 juin, l'hebdomadaire annonce que l'ouvrage sera édité en brochure et envoyé aux abonnés en prime<sup>19</sup>. Toutefois, à ce premier projet de réédition du livre de Marx de 1847 – il y en aura bien d'autres – il ne sera pas donné suite. Les difficultés financières de *L'Égalité*, qui va disparaître fin août 1880, jouent certainement un grand rôle dans cet échec. De même que compte aussi, sans doute, la situation de l'éditeur La châtre que nous allons évoquer à propos du livre de Deville en 1883.

Entre 1880 et 1883, nous ne trouvons trace d'aucun projet d'édition de textes de Marx ou d'Engels. Sans prétendre ici rendre compte de ce fait, il faut néanmoins rappeler d'abord qu'avec la disparition de *La Revue socialiste*, en septembre 1880, faisant suite à celle de *L'Égalité* les socialistes n'ont plus d'organe propre<sup>20</sup>. D'autre part, la période est marquée par l'aiguïsement des divergences entre le "groupe de *L'Égalité*" d'un côté, Paul Brousse et Benoît Malon de l'autre, jusqu'à la scission de septembre 1882.

**1883 – *Le Capital, de Karl Marx, résumé et accompagné d'un aperçu sur le socialisme scientifique, par Gabriel Deville, H. Oriol, 1883, 324 p. Bibliothèque socialiste.***

( à compléter)

L'éditeur Henri Oriol est le gendre de Maurice La Châtre qui a assuré la publication du *Capital* en 1872. Après le retour d'exil de celui-ci,

---

il, pour autant que je le sache, toute notre participation active au mouvement français" (*La Naissance du Parti ouvrier, op. cit.*, p. 152-153). C'était faire bon marché, notamment, de l'édition de *Socialisme utopique*.

<sup>19</sup> *La Naissance du Parti ouvrier*, p. 69, note 3.

<sup>20</sup> *L'Égalité* ne parviendra à reparaître (3<sup>ème</sup> série) qu'en décembre 1881.

en 1879, sa "Librairie du Progrès" édite les deux traductions de B. Malon : *Capital et travail* de Lassalle et la *Quintessence du socialisme* de Schaeffle, qui paraissent en 1880. Toutefois, cette même année, l'éditeur modifie, semble-t-il, son orientation politique. En effet, aux dires du socialiste espagnol José Mesa, le "père La Châtre", qui s'est rallié au modéré Félix Pyat, "a rendu tous les ouvrages de Malon qu'il avait en dépôt", et il a supprimé le placard publicitaire pour *Le Capital* qu'il faisait jusque là insérer dans le journal de F. Pyat<sup>21</sup>.

Cependant, sans doute peu avant 1883, La Châtre cède la direction de son affaire à son gendre Henri Oriol<sup>22</sup>. Ce dernier a côtoyé de près le groupe de *L'Égalité*<sup>23</sup>. Il n'est donc pas étonnant qu'il ouvre largement sa maison aux publications de Deville, Guesde et Lafargue. Celles-ci forment alors la "Bibliothèque socialiste" de l'éditeur, qui compte 11 titres en 1884<sup>24</sup>.

Quant à l'écho du livre de Deville, il fut, on le sait, très important. L'ouvrage "a fait vendre, signale Lafargue, beaucoup d'exemplaires du *Capital* de Marx. Oriol est obligé de faire un nouveau tirage des derniers

---

<sup>21</sup> Lettre de J. Mesa à P. Lafargue, 26 septembre 1880, *La Naissance du Parti ouvrier*, op. cit. p. 88.

<sup>22</sup> Lettre de P. Lafargue à Engels, début février 1885, *COR*, T. III, p. 500.

<sup>23</sup> Alexandre ZÉVAËS - dans *De l'Introduction du marxisme en France*, Marcel Rivière, 1947, p. 187 - affirme qu'Oriol a été condamné, en 1878, en même temps que Guesde, Deville, Massard etc. pour avoir tenté de tenir le congrès socialiste international prévu à Paris puis interdit par la police. Mais il est possible qu'il s'agisse d'un homonyme.

<sup>24</sup> Le catalogue de 1883 ("Librairie du Progrès – Henri Oriol directeur"), conservée à la Bibliothèque nationale, présentait encore les publications de la maison dans un joyeux désordre. Le livre de Deville y faisait suite à celui d'Hector France, *Les Cents curés paillards*, l'anticléricalisme de bas étage étant une autre spécialité de la famille La Châtre.

feuillet, qui avaient été imprimés en moins grande quantité que les premiers<sup>25</sup>.

#### 1884 (A) – 2<sup>ème</sup> projet de réédition de K. Marx, *Misère de la philosophie*.

On peut suivre la préparation, puis finalement l'échec, de cette réédition à travers la correspondance de P. Lafargue. En effet, il est clair que, dans la foulée de la publication du *Résumé du Capital* de Deville, un accord de principe a été conclu avec l'éditeur Oriol, dès le printemps 1883, pour la publication de *Misère de la philosophie*. C'est pourquoi, dans une lettre du 6 mai 1883, Lafargue rappelle à Engels qu'il doit lui envoyer le livre de Marx dont il ne dispose pas à Paris, pour qu'il puisse "terminer l'affaire" au plus vite, car il est sous le coup d'une incarcération<sup>26</sup>.

Durant l'emprisonnement de Lafargue, jusque fin 1883, les choses restent en l'état. Mais elles repartent en février 1884. Après un nouvel échange de lettres, Lafargue, le 8 février, accuse réception de l'exemplaire envoyé par Engels, s'enquiert de notes inédites laissées par Marx pour la *Misère*, et demande à son ami s'il peut se charger de la préface car, dit-il, "je vais aller voir Oriol aujourd'hui même<sup>27</sup>". L'entrevue a dû être positive puisque le 16 février Engels demande à Laura Lafargue de quel délai

---

<sup>25</sup> Lettre du 15 février 1884, *COR*, I, p. 173. Il ne s'agit pourtant pas d'une 2<sup>ème</sup> édition du *Capital* comme l'affirme Dommanget (*IM*, p. 83) et d'autres auteurs après lui.

<sup>26</sup> *COR*, I, p. 117. Lafargue a été condamné pour provocation au meurtre et au pillage lors de conférences publiques qui ont suivi le congrès de Roanne fin 1882. Quant à la *Misère*, elle était bien sûr depuis longtemps introuvable. Au lendemain de la Commune, Marx lui-même essayait d'en récupérer quelques exemplaires. C'est ainsi qu'il écrit, le 24 novembre 1871, au Belge César de Paepe : "On me demande ici tous les jours du "Anti-Proudhon". Je pourrais faire une certaine propagande parmi les meilleures têtes de l'émigration française, si j'avais les quelques exemplaires de ma chose contre Proudhon que vous aviez la bonté de me promettre". (*Entre Marx et Bakounine : César de Paepe, Correspondance*, présentée par B. DANDOIS, F. Maspero, 1974, p. 209)

<sup>27</sup> *COR*, I, p. 171 (voir aussi p. 168, 170).

précis il peut disposer pour écrire la préface, et il ajoute : "Bernstein m'envoie un article de Mohr sur Proudhon qui a été publié dans le *Sozialdemokrat* de Berlin en 1865. Très probablement il faudra le traduire intégralement pour l'édition française de la *Misère*<sup>28</sup>". Une semaine plus tard, Engels envoie sa traduction de l'article à Laura, en proposant que le texte, accompagné de quelques mots de lui-même, forme la préface de la nouvelle édition<sup>29</sup>. Nous ne connaissons pas la réponse des Lafargue. Par contre, nous constatons qu'Engels s'impatiente ; il demande à ses correspondants de s'activer, et de lui dire quand commence l'impression<sup>30</sup>.

Lafargue semble, à l'époque, surtout préoccupé par sa polémique contre l'ouvrage de Paul Leroy-Beaulieu, *Le Collectivisme*. En effet, G. de Molinari a accepté de publier son article contre le professeur au Collège de France dans le *Journal des Économistes* qu'il dirige, et qui est édité par Guillaumin, l'éditeur traditionnel des économistes libéraux. Or c'est précisément en appendice d'une lettre de juillet 1884, où il expose à Engels ses idées contre Leroy-Beaulieu, que Lafargue indique : "Oriol bat de l'aile, je proposerai à Guillaumin d'éditer la *Misère* ; ça vaudra mieux et ça tombera à pic en ce moment<sup>31</sup>".

Les difficultés financières d'Oriol sont certes bien réelles ; Lafargue les précisera en 1885, dans une lettre où il fait à Engels l'historique de l'affaire. Que ce soit en raison de sa politique éditoriale – les ouvrages socialistes "marquant" la maison, sans rapporter grand chose – ou que ce soit, comme l'affirme le gendre de Marx, parce qu'Oriol s'est fait "rouler" par des escrocs, toujours est-il que l'éditeur n'a pu verser au propriétaire, son beau-père, les sommes dûes. C'est pourquoi, raconte Lafargue, "le

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 175. "Mohr" était le surnom familial de Marx. L'article cité est la lettre à J.B Schweitzer du 24 janvier 1865 où Marx synthétise sa critique de Proudhon ; nous aurons à en reparler (voir plus loin : 1887 -A).

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 178-179. Lettre du 21 février 1884.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 197. Engels ajoute que la publication de la traduction allemande de la *Misère*, qui a lieu en même temps, est mieux organisée. Cette édition allemande paraît en 1885, avec préface et notes d'Engels (traduction E. Bernstein et K. Kautsky).

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 224. Lettre du 25 juillet 1884.

vieux Lachâtre, le plus grand avare des deux mondes (...) a menacé de lui *reprendre sa fille* (Oriol n'est pas marié, Lachâtre en libre penseur a voulu une union libre) et sa boutique. Oriol s'est soumis, il n'est plus que le commis de Lachâtre. Ainsi adieu nos espérances de ce côté<sup>32</sup>". Lafargue est donc bien lucide sur ce point : la maison d'édition, reprise en main par La Châtre, est désormais fermée aux guesdistes. Mais lorsqu'il caresse l'idée de faire publier *Misère de la philosophie* par Guillaumin, il se berce d'illusions, grisé sans doute par son entrée brillante et remarquée dans les colonnes du *Journal des Économistes*<sup>33</sup>.

De fait, même si l'on doit constater une certaine nonchalance fréquente chez Lafargue, c'est bien la défaillance de l'éditeur qui est responsable en premier lieu de l'échec de la réédition de la *Misère*. Cette défaillance est d'autant plus grave pour les guesdistes qu'ils ne retrouveront pas d'éditeur, de façon durable, avant 1893. Ce qui va peser, à coup sûr, sur leurs projets de publication.

#### **1884 (B) – "Le Manifeste des Communistes, par K. Marx et F. Engels"**

Les larges extraits du *Manifeste*, déjà publiés par B. Malon en 1879 et 1880, sont reproduits avec ce sous-titre dans le tome III de la nouvelle édition de son *Histoire du socialisme* qui paraît en 1884. (p. 930-947).

Edité par Derveaux, l'ouvrage est maintenant beaucoup plus développé puisqu'il comporte cinq épais volumes, grand format et illustrés, dont la publication s'échelonne de 1882 à 1885<sup>34</sup>. En 1879 et 1880,

<sup>32</sup> *Ibid.*, T. III, p. 500-501. Lettre à Engels, début février 1885.

<sup>33</sup> Il en va de même, en juillet 1885, lorsqu'il propose à Engels d'écrire une présentation du Livre II du *Capital*, en lui disant : "Je crois que je pourrai obtenir son insertion de Molinari", le rédacteur en chef du *Journal des Économistes*. Cf COR, I, p. 299.

<sup>34</sup> Derveaux publie en même temps une édition d'une facture ordinaire en deux volumes parus en 1882-1884., et sans doute plus largement diffusée. La date de 1885 correspond à celle du tome IV de l'édition illustrée, le tome V n'étant pas daté. Quant au titre complet, on remarquera qu'il a encore été allongé : *Histoire du socialisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ou efforts des réformateurs et des révoltés à*

Malon voyait dans le *Manifeste* "l'œuvre capitale du socialisme allemand avant 1848". L'expression se retrouve en 1884 (T. III, p. 926). Mais c'est maintenant un rôle beaucoup plus marquant que le socialiste français lui reconnaît, en déclarant que le texte "fait époque dans les annales du socialisme moderne" (*Ibid.*, p. 930).

Il est évidemment très difficile d'apprécier la diffusion réelle de cette impressionnante *Histoire du socialisme*, qui a été recensée par plusieurs revues "savantes". Mais il n'est pas impossible que cet énorme travail d'édition s'étant trop peu vendu, il ait été le chant du cygne de L. Derveaux dont la maison semble disparaître peu après. En tout cas, hormis deux brochures en 1886, elle ne publie plus d'auteur socialiste.

Dans la correspondance des Lafargue avec Engels, on ne trouve qu'une seule allusion à l'ouvrage de Malon. Laura écrit, fin décembre 1885, que "*Le Socialisme depuis les âges les plus reculés*" est "pesant", un "livre illisible et que personne ne lit<sup>35</sup>". On peut néanmoins se demander si la publication de l'essentiel du *Manifeste* par celui qui est devenu un adversaire des guesdistes n'a pas largement contribué à la décision qu'allaient prendre ces derniers : commencer la publication de ce texte fondateur qu'est le *Manifeste* dès le premier numéro de leur nouveau périodique, *Le Socialiste*, en août 1885.

#### 1884 (C) – Extraits de l'*Anti-Dühring*, de F. Engels.

---

*travers les âges*. Le fait pourrait traduire tant la volonté de l'éditeur, qui entend distinguer ce travail monumental des éditions précédentes semi clandestines, que celle de l'auteur. Malon est en effet décidé à marquer qu'il s'agit d'une œuvre "entièrement nouvelle" dont, note-t-il dans sa préface, le volume de 1880 "n'était, pour ainsi dire, que le prospectus de la présente publication" ; celle-ci étant "le travail historique le moins incomplet qui ait encore été publié sur le socialisme." (Tome I, "Nouvelle préface").

<sup>35</sup> COR, I, p. 324.

Ces extraits sont traduits et analysés par Édouard Vaillant, dans *Le Républicain Socialiste du Centre* des 7 et 26 avril 1884<sup>36</sup>.

### 1885 (A) –Résumé du *Capital*.

Ce court résumé constitue la seconde partie de l'article "Karl Marx", signé par E. Halpérine, publié dans *La Revue socialiste* n° 3, mars 1885 (p. 238-245).

La *Revue socialiste* de B. Malon, ayant disparu fin 1880, vient seulement de reparaître. L'auteur indique donc qu'il saisit l'occasion du second anniversaire de la mort de Marx pour rendre hommage au "principal fondateur du socialisme scientifique", car la *Revue socialiste* "n'a pu parler en son temps de cette perte presque irréparable pour la science sociale<sup>37</sup>". Dans la première partie, biographique, de son texte, Halpérine s'inspire, dit-il, de l'article d'Eleanor Marx paru dans la revue anglaise, *Progress*, en mai 1883. Il se propose ensuite de "dire quelques mots de la théorie de Marx exposée si magistralement et avec une rigoureuse précision scientifique" dans *Le Capital*. Ses sources, citées en note, sont, outre la traduction de J. Roy, "l'excellent résumé" du *Capital* par Deville, "ou son analyse plus condensée encore dans l'*Histoire du socialisme* de Malon, et dans le *Socialisme contemporain* d'Émile de Laveleye<sup>38</sup>". L'exposé lui-même occupe les pages 242-245.

---

<sup>36</sup> Cet article est cité par Maurice DOMMANGET, *Édouard Vaillant. Un grand socialiste 1840-1915*, La Table Ronde, 1956, p. 293.

<sup>37</sup> *La Revue socialiste*, n°3, mars 1885, p. 238. L'article est intégralement reproduit dans Thierry PAQUOT, *Les Faiseurs de nuages, Essai sur la genèse des marxismes français (1880-1914)*, Le Sycomore, 1980, p. 93-103. L'auteur précise qu'il s'agit du seul article publié par Halpérine dans la *Revue socialiste*.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 242, note 2. Halpérine cite des appréciations positives prises dans l'article de Laveleye, sans mentionner aucune des critiques que celui-ci oppose au livre de Marx. Il faut signaler que le travail de Laveleye sera également utilisé dans un autre résumé du *Capital*, publié par *La Revue socialiste* en avril 1887. Il s'agit du chapitre VI "Résumé de la doctrine de Karl Marx" (p. 314-327) de l'article de B. Malon "Les collectivistes français". Malon traite d'abord de la "partie économique", pour laquelle il distingue,

**1885 (B) – Extrait de *Misère de la philosophie*, de K. Marx.**

L'extrait est publié dans *La Question sociale. Revue des idées socialistes et du mouvement révolutionnaire des deux mondes*, n° 5, 10 mai-10 juin 1885, sous le titre : "La lutte des classes" (p. 132-142).

La revue vient d'être créée, en janvier 1885, par P. Argyriadès qui la dirige<sup>39</sup>. Cet avocat et publiciste, originaire de Grèce, est très proche des blanquistes. Dès le premier numéro, il commence une série d'articles historiques et doctrinaux ("Collectivisme ou communisme") qui se poursuit dans les n°3 et 4. Il indique alors que la prochaine livraison comportera un exposé sur la doctrine de Marx. Mais le n°5 annonce que cette analyse est reportée, et remplacée par la publication d'une dizaine de pages tirées de *Misère de la philosophie*, présentée comme un texte "devenue introuvable aujourd'hui, où Marx pourfend en Proudhon un "Don Quichotte de la métaphysique hégélienne"<sup>40</sup>.

Il est probable, pensons-nous, que l'attention d'Argyriadès ait été attirée sur le livre de Marx par B. Malon. En effet, la *Revue socialiste* publie dans son n°2, en février 1885, la recension de l'ouvrage qui vient de paraître dans sa traduction allemande, où il est précédé d'une importante

---

parmi ses sources, le livre de Laveleye : c'est lui, dit-il, que "je suis le plus souvent, parce qu'il est le plus sommaire et le plus clair" (p. 317). Quant à la "partie historique", que Malon termine en résumant la conclusion du *Capital* (alors que Laveleye la passe sous silence), elle emprunte à Deville et au *Manifeste*. Halpérine avait, sur ce point, procédé de même.

<sup>39</sup> En octobre 1891, Argyriadès reprend le titre pour une seconde série (*La Question sociale. Revue du mouvement socialiste international économique, politique et littéraire*). Dans l'"Avis au lecteur" du n°1, il indique qu'en 1885 sa revue tirait à 7000 exemplaires – ce qui paraît vraiment beaucoup.

<sup>40</sup> *La Question sociale*, n°5, p. 132. Il faut signaler toutefois que *Misère de la philosophie*, publiée en 1847 par A. Frank, était accessible à la Bibliothèque nationale.

préface dans laquelle Engels répond aux accusations de Rodbertus qui affirmait avoir été plagié par Marx<sup>41</sup>.

Le passage reproduit dans *La Question sociale* est la "Septième et dernière observation", où Marx critique le naturalisme des économistes, et lui oppose sa conception de l'évolution historique des rapports de production depuis le féodalisme. Le texte sera commenté, et approuvé, par Argyriadès lorsqu'il reprend le fil de son étude, dans le n°8 ("Collectivisme ou communisme – Lutte des classes", p. 238).

### 1885 (C) - K. Marx et F. Engels, *Manifeste du Parti communiste*.

Le *Manifeste* inaugure, le 29 août 1885, le premier numéro du *Socialiste*. Sa publication va s'échelonner jusqu'au 7 novembre 1885 dans cet hebdomadaire dont les guesdistes, après bien des vicissitudes, parviennent enfin à se doter<sup>42</sup>.

---

<sup>41</sup> *La Revue socialiste*, n°2, février 1885, p. 187. L'auteur, anonyme, mais qui est probablement Malon, voit dans le livre de Marx une "critique puissante, à laquelle Proudhon ne répondit pas". Et il ajoute que le but de la préface d'Engels à cette édition allemande "est de prouver que dans l'énoncé de ses théories, Marx n'a pas été devancé par Rodbertus (Engels donne des détails que nous donnerons bientôt)". On notera que Malon, dans son *Histoire du socialisme*, n'a jamais vu en Rodbertus un précurseur de Marx, ce qu'il est par contre pour Laveleye en 1876. *La Revue socialiste* aborde à nouveau la question dans sa livraison de mai 1885, à l'occasion de la recension d'un livre allemand sur Rodbertus. Elle réaffirme alors la position d'Engels qui a, dit-elle, "victorieusement répondu" à ses adversaires, en démontrant que Marx ne connaissait pas à l'époque Rodbertus, et que "d'ailleurs l'illustre auteur du *Capital* n'avait pas eu besoin de son secours pour interpréter Ricardo" (p. 476).

<sup>42</sup> À la suite de A. Zévaès (*De l'Introduction du marxisme en France, op. cit.*, p. 185), s'est accréditée l'idée de la publication du *Manifeste* dans *L'Égalité* en 1882. L'affirmation erronée est reprise par M. Dommanget (*IM*, p. 68), puis par d'autres auteurs. L'analyse rigoureuse de *L'Égalité* menée par M. Perrot, ainsi que la correspondance Engels-Lafargue, montrent clairement qu'il y a eu confusion.

La traduction est assurée par Laura Lafargue, après l'essai peu concluant réalisé par un militant alors obscur<sup>43</sup>, et elle est supervisée de près par Engels qui en attend beaucoup<sup>44</sup>. Prenant note de ses remarques, Laura Lafargue l'assure que "toutes ces corrections et d'autres seront faites avant que le *Manifeste* ne paraisse sous forme de brochure, la seule forme sous laquelle il ait des chances d'attirer beaucoup l'attention ici<sup>45</sup>". Il ressort donc de cette lettre que la publication en brochure était prévue, et nous ignorons pourquoi elle n'a pas eu lieu.

On peut toutefois penser qu'il s'agit, à nouveau, de la défection de l'éditeur. En effet les Lafargue restent en contact avec H. Oriol, et, bien que la situation de celui-ci soit très critique, peut-être espéraient-ils encore

---

<sup>43</sup> Le militant est Lavigne (peut-être le futur animateur de la Fédération nationale des syndicats, ou un homonyme). Et il se présente comme un traducteur émérite. C'est pourquoi, relate Lafargue, "le croyant fort en allemand comme un Turc, nous l'avions chargé de traduire le *Manifeste*. Mais après avoir pris connaissance de la traduction pour le premier numéro, nous décidâmes qu'il fallait la jeter au panier. C'est alors que Laura se chargea de la tâche" (COR, I, p. 317. Lettre du 4 novembre 1885).

<sup>44</sup> La lucidité et les attentes d'Engels ressortent bien d'une lettre qu'il adresse à Bebel le 28 octobre 1885, et où, parlant des ouvriers français, il écrit : "Même l'édition française du *Capital* est pour eux de l'hébreu et pas seulement pour eux, mais également pour la masse des gens instruits. La seule chose qu'ils connaissent, c'est mon *Socialisme utopique et socialisme scientifique* qui a effectivement produit un effet insoupçonné. Aucun des dirigeants (...) ne sait l'allemand. Madame Lafargue traduit enfin actuellement le *Manifeste* en bon français. Les dirigeants eux-mêmes ont une compréhension encore relativement imparfaite de la théorie...". La lettre est reproduite dans : *Marx /Engels et la troisième République (1871-1895)*, Anthologie publiée sous la responsabilité de Claude MAINFROY, Éd. Sociales, 1983, p. 147.

COR, I, p. 315. Lettre du 23 octobre 1885.

qu'il obtiendrait de son beau-père La Châtre l'édition de la brochure<sup>46</sup>.  
Mais il n'en fut rien.

**1885 (D) – F. Engels, "La situation. Lettre à un camarade français".**

Il s'agit de l'extrait d'une lettre adressée par Engels à Lafargue le 12 octobre, qui est publié par *Le Socialiste* n°8 du 17 octobre 1885.

Le texte analyse la situation politique en France, au lendemain des élections législatives très décevantes pour les socialistes. Quelques jours plus tard, paraît une mise au point, signée d'Engels, sous le titre "Au comité de rédaction du *Socialiste*" (n°10 du 31 octobre 1885). Elle précise sa position envers Clemenceau, dont le premier texte mettait en cause la bonne foi<sup>47</sup>.

**1886 (A) – K. Marx et F. Engels, "Le Manifeste de 1847 : *Manifeste du Parti communiste*".**

Sous ce titre, le texte intégral du *Manifeste* est publié, en appendice (p. 296-345), dans le livre de MERMEIX, *La France socialiste. Notes d'histoire contemporaine*, édité par F. Fetscherin et Chuit, 1886, VII-348p. <sup>48</sup>

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 306. Lettre de Laura Lafargue du 7 août 1885. On y apprend qu' Oriol a été consulté afin d'empêcher une édition pirate du *Résumé* de Deville en anglais. Il se charge de l'affaire, écrit Laura, avant d'expliquer que "le pauvre Oriol" sort d'un emprisonnement à Sainte-Pélagie. Il n'a pu, en effet, payer "une amende à laquelle il a été condamné pour avoir publié je ne sais quelle idiotie anticléricale. Ce vieux ladre de La Châtre a refusé d'allonger un sou ; heureusement la mère d'Oriol est arrivée à rassembler péniblement les 2000 francs nécessaires".

<sup>47</sup> Les deux textes sont reproduits dans *Marx/Engels et la troisième République*, *op. cit.*, p. 143-146.

<sup>48</sup> Cette publication est répertoriée par A. ZÉVAËS (*De l'Introduction...*, *op. cit.* p. 186) et par M. Dommangeat (*IM*, p. 68).

La présentation explique que le *Manifeste* a été adopté par le congrès de "l'Union des communistes" en 1847, d'où la date qui lui est attribuée. Mermeix – qui semble impressionné par la "prescience des faits" que révèlent les analyses économiques de Marx et Engels – ne cache pas son désaccord avec la perspective révolutionnaire qu'ils annoncent. Il critique également une rédaction lourde, qui "est bien germanique". Il reconnaît cependant qu'il s'agit d'un "document très important", qui "contient en résumé tout le socialisme moderne", avant de justifier l'adjonction du *Manifeste* à son ouvrage en ces termes : "On peut dire qu'il est inédit en France. Quelques publications socialistes, à circulation minime, l'ont édité depuis deux ans. Mais presque personne ne l'a lu" (p. 296-298).

Mermeix, nom de plume de Jean Terrail, est journaliste et il ne tardera pas à se rallier au boulangisme, ce qui le conduira à la députation en 1889. Mais en cette année 1886 - qui voit triompher un autre publiciste, E. Drumont, pour son livre *La France juive. Essai d'histoire contemporaine* – Mermeix choisit lui – sous un titre dont le parallélisme est frappant - de centrer ses investigations sur le milieu socialiste, en enquêtant directement auprès des acteurs.

Dans ce cadre, il ne semble pas exclu que les guesdistes aient eux-mêmes encouragé Mermeix à reproduire le *Manifeste*. En tout cas, une lettre de Laura Lafargue à Engels peut le laisser supposer. "Le dilettantisme littéraire s'occupe beaucoup de nous autres socialistes" écrit-elle le 11 janvier 1886, en pleine grève de Decazeville, en déplorant que les "ennemis" fabriquent quantité de livres et de brochures sur le sujet. Mais elle ajoute : "Comme cette bande d'écrivillons distingués prend toujours soin de s'adresser aux socialistes eux-mêmes pour obtenir les faits et les matériaux, nos amis participent à la rédaction de leur propre histoire, et le lecteur bourgeois a quelque chance d'être bien informé<sup>49</sup>". Étant donné que ce souci envers le lecteur "bourgeois" cultivé est particulièrement vif chez P. Lafargue, il n'est pas absurde d'envisager l'hypothèse qu'il ait lui-même remis à Mermeix – à titre de "matériau" particulièrement important

---

<sup>49</sup> COR, I, p. 365.

– le texte que sa femme avait traduit l'année précédente et qui, n'ayant pu paraître en brochure, n'avait connu qu'une diffusion restreinte.

**1886 (B) – F. Engels, "Lettre d'Engels".**

Cette lettre est publiée dans *Le Socialiste* n° 31 du 27 mars 1886. Elle souligne, en hommage à la Commune, les progrès du "socialisme ouvrier révolutionnaire".

**1886 (C) - F. Engels, "Situation politique de l'Europe".**

Cet article est paru dans *Le Socialiste* n° 63 du 6 novembre 1886. Il présente une analyse développée de la politique des grandes puissances, notamment dans les Balkans, et des risques de guerre qui s'en suivent<sup>50</sup>.

**1887 (A) – K. Marx, Lettre à J.B. Schweitzer, du 24 janvier 1865.**

Ce texte est publié dans *La Revue socialiste* de janvier 1887 (p. 15-22), sous le titre "**Karl Marx et Proudhon**"<sup>51</sup>.

Cette lettre, dans laquelle Marx présente une synthèse de sa critique de Proudhon, a été publiée dans le *Sozialdemokrat* de Berlin en 1865. Nous avons vu précédemment qu'Engels en a envoyé le texte et la traduction aux Lafargue, en 1884, pour qu'elle serve d'introduction à la nouvelle édition de *Misère de la philosophie* qu'ils préparaient alors, mais qui allait échouer. En revanche, Engels - qui organise à la même époque la publication de la traduction allemande de l'ouvrage, réalisée par E. Bernstein et K. Kautsky - va placer la lettre de Marx en tête du volume qui paraît en Allemagne en 1885. C'est donc par le biais de cette édition

---

<sup>50</sup> Le texte de cet article, ainsi que celui de la "Lettre d'Engels" précédemment citée, sont reproduits dans *COR*, I, p. 423-430.

<sup>51</sup> À notre connaissance, cette lettre n'a pas encore été répertoriée parmi les traductions de textes de Marx disponibles à l'époque.

allemande, dont la *Revue socialiste* informe aussitôt ses lecteurs<sup>52</sup>, que B. Malon a pris connaissance de ce texte. D'ailleurs, la présentation du document, dans la livraison de janvier 1887 de la *Revue*, se réfère à la traduction allemande de *Misère de la philosophie*, avant de citer un passage de l'introduction rédigée par Engels pour expliquer le contexte de l'œuvre de Marx.

L'auteur – anonyme, mais qui est très certainement B. Malon – de cette présentation fait ensuite remarquer que la célébrité de Proudhon à l'époque lui a permis de ne pas répondre aux critiques de cet "obscur proscrit allemand" qu'était alors Marx, mais que la situation s'est depuis renversée<sup>53</sup>. De plus, il semble clairement admettre, face à Proudhon, la validité "des critiques marxistes que le rapide envahissement capitaliste est venu confirmer". Quant à "l'impitoyable âpreté" du jugement de Marx, elle donne lieu à un intéressant règlement de compte de la part d'un homme fortement attaché au socialisme français de 1848, et qui écrit : "Proudhon, a, de son côté, été si insultant, si dur pour des socialistes qui, intellectuellement le valaient, qu'il n'y a pas lieu de le plaindre outre mesure d'avoir été traité comme il avait traité autrui. La terrible critique de Marx est le choc en retour des invectives proudhoniennes" (p. 16).

Il faut enfin remarquer que la publication de la lettre de Marx s'inscrit visiblement dans l'offensive idéologique de grande envergure que la *Revue socialiste* entreprend alors et qu'elle va conduire tout au long de l'année 1887. Cette lutte vise la rigidité du marxisme des guesdistes, mais

---

<sup>52</sup> Nous avons déjà signalé cette recension de l'édition allemande de la *Misère* dans le n° 2 de la *Revue socialiste*, en février 1885 (cf 1885 -B), extrait de *Misère de la philosophie*, publié dans *La Question sociale*).

<sup>53</sup> C'est, pour l'auteur, après qu'un journal versaillais eut révélé, pendant la Commune, que Marx était le principal fondateur de l'Internationale, que "du jour au lendemain, le philosophe méconnu, le maître ignoré du socialisme scientifique moderne, fut hissé au sommet de la célébrité universelle"(p. 16).

aussi "le matérialisme économique de Marx <sup>54</sup>", que la *Revue* distingue soigneusement de la doctrine économique du *Capital* qu'elle soutient. Du reste, la note assez désobligeante qui termine la présentation de la lettre témoigne de cet arrière-plan polémique : "Quant à la *Misère de la philosophie*, nous nous étonnons que les marxistes français n'en publient pas une seconde édition ; les marxistes allemands en ont publié, eux, une traduction allemande, qui a obtenu un grand succès" (p. 16).

### **1887 (B) – 3<sup>ème</sup> projet de réédition de K. Marx, *Misère de la philosophie*.**

Peut-être est-ce la publication par la *Revue socialiste* de la "lettre à Schweitzer", avec l'acidité de sa remarque finale, qui a touché leur amour-propre, toujours est-il que les guesdistes essayent, à nouveau, de faire rééditer *Misère de la philosophie*. Nous ne savons pas quel était l'éditeur pressenti. Mais nous disposons de la lettre officielle envoyée par Engels à Lafargue, sur sa demande, en avril 1887. Dans ce papier, il déclare, en qualité "d'exécuteur des dernières volontés littéraires de Karl Marx ", lui donner "l'autorisation formelle de traiter pour la publication d'une nouvelle édition de la *Misère de la philosophie* et de ses autres ouvrages en langue française<sup>55</sup>".

On ne sait rien d'autre, sinon que le projet tourna court.

### **1887 (C) – K. Marx, *La Commune de Paris et l'Internationale* (extrait).**

---

<sup>54</sup> Voir notamment le long article de Gustave ROUANET, "Le matérialisme économique de Marx et le socialisme français", dans les numéros de mai, juin, juillet et novembre 1887 de la *Revue socialiste*.

<sup>55</sup> L'allusion aux "autres ouvrages en langue française" renvoie certainement au "Discours sur la question du libre-échange" – prononcé en français par Marx à Bruxelles, puis édité en brochure, en 1848 – qu'Engels a publié en annexe de l'édition allemande de la *Misère*, en 1885. Quant au document "officiel", daté du 11 avril, il est accompagné d'une autre lettre, le 13 avril, où Engels écrit : "J'espère que vous réussirez cette fois ; dans tous les cas faites-vous retourner l'exemplaire car je n'en ai pas d'autre à vous envoyer". *COR*, II, p. 27-28.

C'est sous ce titre qu'est publiée *La guerre civile en France*, dans *Le Socialiste* du 5 février au 26 mars<sup>56</sup>. Mais le texte paru est incomplet, en raison de la disparition du journal, le 26 mars 1887.

### 1887 (D) – F. Engels, "Le mouvement ouvrier en Amérique".

*Le Socialiste*, qui a réussi à reparaître et commence sa 2<sup>ème</sup> série en juin 1887, publie sous ce titre les 9, 16 et 23 juillet, la préface et l'appendice de l'édition américaine (1887) de *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre*<sup>57</sup>. Dans cette préface, Engels porte une appréciation critique sur les théories de Henry George, ainsi que sur l'organisation des Chevaliers du Travail. Il reproduit également le passage du *Manifeste* exposant ce qui différencie les communistes des autres partis ouvriers.

1887 (E) – 2<sup>e</sup> édition de : *Le Capital, de Karl Marx, résumé et accompagné d'un aperçu sur le socialisme scientifique*, par Gabriel Deville, C. Marpon et E. Flammarion, 324 p.

Le livre de Deville est réédité par Marpon et Flammarion, ce qui a certainement facilité sa diffusion. Il s'agit en effet de l'une des grandes maisons de l'époque, dont la boutique, en plein cœur du Quartier latin, "était le rendez-vous des étudiants, des républicains et des naturalistes<sup>58</sup>".

---

<sup>56</sup> COR, II, p. 32. Dans sa lettre à Engels du 24 avril 1887, Laura Lafargue écrit qu'elle a lu la traduction de Fortin, mais qu'elle "n'était pas digne d'être imprimée". Aussi a-t-elle chargé Guesde de la faire. On notera que le travail s'est effectué sur un livre prêté par Engels : dans ce cas, comme dans le précédent, les dirigeants guesdistes ne disposent pas d'exemplaire des œuvres de Marx.

<sup>57</sup> COR, II, p. 59. Lettre du 9 août 1887, où Engels félicite Laura pour la traduction. Quant au livre lui-même d'Engels, dont la première édition allemande date de 1845, il sera réédité en 1892, année où paraît également une édition anglaise. Mais il faudra attendre 1933 pour que soit publiée par Alfred Costes la première édition française.

<sup>58</sup> Jean-Yves MOLLIER, *L'Argent et les lettres. Histoire du capitalisme d'édition 1880-1920*, Fayard, 1988, p. 225. L'auteur retrace la montée en puissance de cette maison créée par l'association, en 1875, du libraire bien établi, Charles Marpon, républicain de la

La réédition de Deville par ces éditeurs montre que La Châtre a dû leur vendre une partie, au moins, de son fonds, ce que confirme l'examen du catalogue de la maison<sup>59</sup>.

### 1888 – Projet de *Résumé du Livre II du Capital*.

Déjà en 1885, quand parut l'édition allemande du Livre II du *Capital*, préparée par Engels, Lafargue lui signalait que le traducteur du Livre I, Joseph Roy, envisageait de le traduire<sup>60</sup>. L'affaire fut sans lendemain, mais elle semble plus sérieuse en 1888. Le 24 avril, en effet, Lafargue écrit à Engels : "Un de nos amis est en train de traduire le second volume (du *Capital* ) et Deville est en train de le résumer<sup>61</sup>". On ignore qui était le traducteur pressenti, mais Lafargue ajoute que Deville va écrire à Engels pour la publication du résumé. L'échange de courrier a effectivement eu lieu car, dans une lettre du 14 mai, Lafargue note : "Deville a été bien enchanté de votre lettre. Il se met à la traduction du *Capital*<sup>62</sup>". Or nous avons la preuve que Deville a bien commencé son travail, puisque Maurice Dommanget reproduit une lettre d'Engels adressée en 1888 à Deville, en réponse à une demande d'éclaircissement à propos d'une formule mathématique de Marx. Après avoir précisé le sens de cette formule, Engels ajoute : "Si vous avez besoin d'autres explications, je suis toujours à votre disposition. Ce deuxième volume vous donnera, je

---

première heure, avec Ernest Flammarion le frère de l'astronome, qui n'était encore qu'un jeune commis de librairie.

<sup>59</sup> Le catalogue de Marpon et Flammarion, conservé à la Bibliothèque nationale, date de juin 1888. On y relève, outre l'ouvrage de Deville, des œuvres de Louis Blanc et d'Eugène Sue éditées auparavant par La Châtre. Il faut aussi souligner, avec J.Y. Mollier, que les éditeurs ont gagné beaucoup d'argent en 1886, "avec les 100 000 exemplaires vendus du best-seller de l'année, *La France juive* de Drumont" (*op. cit.* p. 231). Le catalogue confirme en effet que ce livre en était, en 1888, à sa 128<sup>ème</sup> édition !

<sup>60</sup> COR, I, p. 269. Lettre du 27 février 1885.

<sup>61</sup> *Ibid.*, II, p. 124.

<sup>62</sup> *Ibid.*, II, p. 135.

crains, du fil à retordre, sans vous récompenser par de nouvelles solutions éclatantes (...) C'est pourquoi je ne suis pas pressé de le voir traduit en français ou en anglais ; il lui faut le troisième volume pour complément<sup>63</sup>". On ne sait ce qui, de cette mise en garde ou de la difficulté du texte lui-même, a le plus découragé Deville, mais son résumé ne vit jamais le jour.

### 1890 (A) – F. Engels, "La politique extérieure de la Russie tsariste".

Les deux premières parties de cet article paraissent dans *L'Idée nouvelle, Revue sociale et littéraire*, du 5 septembre 1890.

L'article a été rédigé par Engels à la demande de Véra Zassoulitch, pour la revue en langue russe *Le Démocrate-socialiste*, dans laquelle il fut publié en février puis en août 1890, tandis que le texte original allemand paraissait en mai 1890 dans la *Neue Zeit*<sup>64</sup>.

Quant à la revue mensuelle *L'Idée nouvelle*, elle n'existe que de janvier à septembre 1890. Lancée par deux militants guesdistes, Caron et Lépine, elle fait appel à une large collaboration, dont celle de Guesde, Vaillant et Lafargue. Mais en août, ses deux initiateurs se rallient à l'organisation de Vaillant<sup>65</sup>. Cela explique que Lafargue, en septembre 1890, mette en garde Engels contre Caron, d'autant que celui-ci annonce son intention de republier *Misère de la philosophie*<sup>66</sup>.

<sup>63</sup> IM, p. 188-190, (la date précise manque). La lettre, intégralement reproduite, fait partie du fonds Dommanget.

<sup>64</sup> Un extrait du texte est reproduit dans *Marx/Engels et la Troisième République, op. cit.*, p. 241-242. Une note précise qu'il eut un écho important : il fut également publié en avril et mai 1890 dans la revue anglaise *Time*, puis traduit en polonais, roumain et bulgare.

<sup>65</sup> Claude WILLARD, *Les Guesdistes*, Éd. sociales, 1965, p. 81.

<sup>66</sup> COR, II, p. 413 et 415. Lettres du 19 et du 25 septembre 1890. Lafargue décrit Caron comme un ancien militant qui ne songerait maintenant qu'à gagner de l'argent. C'est qu'il vient de recevoir de celui-ci, écrit-il à Engels, "une circulaire qui annonce, entre autre, la publication de la *Misère* de Marx et celle de ma brochure sur la *Paresse*. Bien

### 1890 (B) – 4<sup>ème</sup> projet de réédition de K. Marx, *Misère de la philosophie*.

Outre celui de Caron, un autre projet de réédition du livre introuvable de Marx existe : celui de la *Revue socialiste*. C'est Engels qui le mentionne dans une lettre à Laura Lafargue en décembre 1890. L'affaire est liée à la préparation de la traduction du *Dix huit Brumaire* de Marx. Le traducteur – Édouard Fortin, un proche de Jules Guesde – signale en effet à Engels, qui le rapporte à Laura, que la *Revue socialiste* voudrait publier sa traduction (qui doit paraître dans *Le Socialiste*), et également republier la *Misère*<sup>67</sup>. Le projet est tout à fait plausible, dans ce climat de concurrence autour du texte de Marx, et si l'on se rappelle la remarque à l'endroit des guesdistes qui accompagnait la publication de la lettre de Marx à Schweitzer, dans la *Revue* de Malon, en 1887. Mais Engels y coupe court en termes vigoureux : "J'ai répondu, écrit-il, que Marx ne me pardonnerait jamais de confier aucun de ses manuscrits à des gens capables d'y faire toutes sortes de transformations ; quant à la *Misère*, après toutes les déceptions que j'ai eues à son sujet, je ne consentirai à sa réédition que sous forme de livre, et seulement après avoir reçu toutes garanties pour

---

entendu, on a pas songé à vous demander la permission, ni à moi, ni à personne : on est ici d'un sans-gêne impayable". Nous avons, par ailleurs, retrouvé cette circulaire, insérée à titre de publicité, dans le numéro d'octobre 1890 de la *Revue socialiste* (p. 512). Elle annonce la parution pour le 15 octobre du premier numéro de *L'œuvre socialiste*, une revue bimensuelle dont l'œcuménisme ne pouvait que déplaire fortement à Lafargue. La revue se propose en effet de "réunir dans une même collection les ouvrages et brochures parus traitant du socialisme moderne". Son caractère de "recueil bibliographique" doit, est-il précisé, la mettre à l'abri des "attaques d'écoles et de personnalités". Il est ainsi prévu de publier dans la première livraison, outre *Le Droit à la paresse* de Lafargue, *Les Services publics* de Brousse, et *Le nouveau Parti* de Malon. De plus, c'est dans le cadre de cette revue qu'est annoncée "très prochainement la publication d'une œuvre très rare et presque inconnue en France : *La Misère de la philosophie*, par Karl Marx".

<sup>67</sup> COR, II, p. 449. Lettre d'Engels du 17 décembre 1890.

l'exécution de cette promesse<sup>68</sup>". De fait, *Misère de la philosophie* ne paraîtra dans aucune revue. Elle sera éditée en volume, mais en 1896 seulement, après la mort d'Engels<sup>69</sup>.

### 1891 (A) – K. Marx, *Le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte*.

Le texte est publié d'abord en feuilleton dans *Le Socialiste*, à partir du n° 15 du 7 janvier 1891, puis en volume, traduit par Édouard Fortin, sur la 3<sup>e</sup> édition allemande, Lille, Imprimerie ouvrière G. Delory, 1891, 115 p.

L'ouvrage est constitué d'articles rédigés par Marx début 1852 pour le journal que son ami Weydemeyer, récemment installé à New York, projetait de publier. Finalement, c'est dans la revue *Die Revolution* que celui parvint à le faire paraître, à New York en mai 1852. Il est réédité en allemand en 1869, avec une courte préface de Marx. Engels procède ensuite à une 3<sup>ème</sup> édition, en 1885, pour laquelle il rédige une préface importante puisqu'il y explicite "la loi" dans laquelle s'incarne, à ses yeux, la théorie de l'histoire de Marx. La traduction des deux préfaces figure dans le volume de 1891.

D'après la lettre d'Engels du 17 décembre 1890 que nous venons de citer, la décision de faire paraître en français le *Dix-huit Brumaire* a été prise par Lafargue, à un moment où la *Revue socialiste* s'intéressait, elle

---

<sup>68</sup> COR, II, p. 449. Lettre du 17 décembre 1890. Le 19 décembre, Lafargue lui répond en approuvant ses propos. Mais il ajoute : "Malon nous fait des avances ; s'il veut publier la *Misère*, il faut que pour prix de cette faveur, il s'engage à en tirer 1000 exemplaires en volume, qu'il mettra à notre disposition. S'il vous écrit et que vous lui donniez votre consentement, adressez-le à moi pour régler les conditions." (*Ibid*, p. 451)

<sup>69</sup> Engels tenait pourtant fortement à cette réédition, comme en témoigne sa lettre du 13 juin 1891. Venant d'apprendre qu'un éditeur, Carré, a accepté de publier la traduction de son *Origine de la famille*, il écrit à Laura : "Est-ce qu'on ne pourrait pas lui faire publier la nouvelle édition de *Misère de la philosophie* ? Il (Carré) semble plein d'esprit d'initiative dans le domaine qui nous intéresse." (COR, III, p. 65).

aussi, à un essai dont l'actualité, après l'épisode boulangiste, était évidente. Il n'est donc pas interdit de penser que Lafargue, par cette publication, cherchait à se dédouaner de ses positions douteuses envers le boulangisme, tout en évitant que le texte de Marx ne soit utilisé contre lui par des adversaires politiques. L'interdiction d'Engels de publier la traduction dans la *Revue socialiste* va dans le même sens.

On notera que l'hebdomadaire *Le Socialiste* (3<sup>e</sup> série) n'ayant pu reparaitre qu'en septembre 1890, les guesdistes se sont trouvés dépourvus d'organe de presse propre depuis février 1888, dans une période pourtant chargée d'événements divers (la crise boulangiste, le congrès international de Paris en 1889, etc.). Par ailleurs, comme ils n'ont toujours pas d'éditeur, c'est l'imprimerie ouvrière Delory – qui confectionne *Le Socialiste*, ainsi que les brochures de Guesde et de Lafargue durant les années 1890-1894 – qui réalise cette édition du *Dix-huit Brumaire*<sup>70</sup>.

#### **1891 (B) – F. Engels, "Capital et salaire".**

Cet article, daté du 30 avril 1891, est publié dans *Le Socialiste* du 22 juillet 1891, et par Argyriadès dans l' *Almanach de la question sociale et de la libre pensée pour 1892* (p. 101-106)<sup>71</sup>.

#### **1891 (C) – F. Engels, "Friedrich Engels à Paul Lafargue, à Paris".**

Lettre datée du 2 septembre à Londres, publiée dans *Le Socialiste* n° 51 du 12 septembre 1891.

Engels tire un bilan positif du congrès international de Bruxelles qui vient de se terminer. "On a bien fait, écrit-il notamment, de voter

---

<sup>70</sup> C'est à tort que Maurice Dommanget mentionne, pour cette année 1891, une édition française des *Luttes de classes en France* (IM, p. 84), la 1<sup>re</sup> édition allemande des articles qui composent l'ouvrage datant de 1895.

<sup>71</sup> Cette *Revue annuelle du socialisme international*, très ouverte aux différents courants socialistes, a été inaugurée l'année précédente par l'avocat blanquiste, au moment où il relançait sa revue *La Question sociale*.

l'exclusion des anarchistes : par là avait fini la vieille Internationale, et par là recommence la nouvelle<sup>72</sup>". Il envisage ensuite les conséquences de la famine qui règne en Russie, et risque d'ébranler le tsarisme, avant de s'étendre en Allemagne. Dans ce pays, il est probable qu'elle aiguïsera la lutte entre noblesse foncière et bourgeoisie industrielle, suscitant une crise politique qui sera très favorable au parti socialiste. De sorte qu'Engels conclut : "Et si les événements prennent cette allure, notre parti pourra arriver au pouvoir vers 1898".

### 1891 (D) - F. Engels, "Le socialisme en Allemagne".

Cet article est publié en décembre 1891 dans l'*Almanach du Parti ouvrier* pour 1892 (p. 93-105).

Il a été demandé à Engels par Laura Lafargue au nom de Guesde et de son mari<sup>73</sup> pour la première livraison de leur *Almanach*, qui visait certainement à concurrencer celui d'Argyriades.

Engels y affirme que, bien que la loi d'exception ait été levée, le parti socialiste ne peut renoncer au principe de "l'emploi des moyens révolutionnaires". Et il termine son texte, qu'il a rédigé en français, en évoquant la possibilité d'une attaque de l'Allemagne menée par les troupes de l'alliance franco-russe alors en voie de formation, et qui viserait entre autre à l'écrasement du socialisme allemand. Dans ce cas, annonce-t-il, les socialistes allemands, à l'exemple des sans-culottes français de 1793, devraient se lancer dans une guerre révolutionnaire contre l'invasion des armées alliées du tzar de la république française.

Engels avait conscience de l'importance de cette prise de position : "Je dois être tenu responsable de chaque mot publié", écrit-il à Laura<sup>74</sup>. La

---

<sup>72</sup> COR, III, p. 95-97 où l'article est reproduit.

<sup>73</sup> COR, III, p. 100. Lettre du 23 septembre 1891.

<sup>74</sup> Lettre d'Engels du 22 octobre 1891, dans laquelle il lui demande l'accord des dirigeants socialistes sur ce texte ; deux jours plus tard, Lafargue répond qu'il approuve entièrement sa position (COR, III, p. 115 et 169). La fin de l'article est reproduite dans *Marx / Engels et la troisième République, op. cit.*, p. 269-274.

traduction allemande qu'il fit aussitôt de cet article a paru dans la *Neue Zeit* de février 1892. Quelques semaines plus tard, il était traduit et publié en italien, roumain, polonais, anglais, puis en russe.

**1892 (A) – F. Engels, "L'anarchie. Entrevue avec le socialiste allemand Engels".**

Ce long article – signé d'Émile Massard, le journaliste qui interroge Engels – est publié le 6 avril 1892 dans *L'Éclair*, un quotidien où Massard et Duc-Quercy, sympathisants du Parti ouvrier, sont rédacteurs. Le manuscrit de l'article a été soumis avant publication à Engels qui l'a, écrit-il, "presque entièrement refondu"<sup>75</sup>.

Si les premières lignes sont consacrées aux attentats anarchistes, l'essentiel du texte traite de la Russie, dont Engels affirme que sa faiblesse économique et militaire l'empêche d'envisager une guerre. Toutefois la conclusion de l'article reprend celle développée l'année précédente dans "Le socialisme en Allemagne". Elle évoque la perspective d'une guerre nationale révolutionnaire, menée par les socialistes allemands en cas d'attaque du pays par des troupes russes et françaises alliées. Ce qui conduit Massard à terminer sur ces mots : "M. Engels, comme on le voit, se montre aussi socialiste que patriote – au point de vue allemand, s'entend...".

**1892 (B) – F. Engels, "Trois grandes batailles de la bourgeoisie contre la féodalité".**

Le texte est publié dans *Le Socialiste* des 4, 11 et 25 décembre 1892. Il s'agit d'un extrait de la longue préface qu'Engels a rédigée, en avril 1892, pour l'édition anglaise de *Socialisme utopique et socialisme scientifique*. Il illustre ce qu'est le "matérialisme historique" en retraçant l'essor de la bourgeoisie et sa lutte contre le féodalisme à travers ces "trois grandes batailles" que sont la Réforme et les Révolutions anglaise et française.

---

<sup>75</sup> COR, III, p. 172. Lettre à Laura Lafargue du 4 avril 1892. Le texte de l'article est reproduit en annexe de ce tome III, p. 417-421.

**1893 (A) – F. Engels, (notice sur Marx ) (à voir)**

Publié dans *Le Socialiste* des 12 et 26 février 1893. Le texte a été d'abord publié par le *Vorwärts* le 29 janvier 1893 (cité dans *IM*, p. 192)

**1893 (B) – F. Engels, "Quand même".**

Ce billet est publié dans *Le Socialiste* du 23 avril 1893. Il souligne qu'en France, comme en Allemagne et en Angleterre, l'importance de la manifestation du 1<sup>er</sup> mai sera, cette année là, quelque peu "éclipsée par celle des élections générales", au cours desquelles le prolétariat va certainement "conquérir de nouvelles positions"<sup>76</sup>.

**1893 (C) – F. Engels, "Conversation avec Frédéric Engels".**

Cette interview, publiée par *Le Figaro*, est reprise dans *Le Socialiste* du 20 mai 1893<sup>77</sup>.

Engels traite de la situation en Allemagne, et met à nouveau en garde contre l'alliance franco-russe.

**1893 (D) – F. Engels, "F. Engels et les élections allemandes. Interview publiée par le *Daily Chronicle*".**

Ce texte, traduit par Laura Lafargue, est publié dans *Le Socialiste* du 15 juillet 1893. Engels y commente les progrès des socialistes allemands<sup>78</sup>.

---

<sup>76</sup> Cette courte note avait été demandée à Engels par Argyriadès pour un *Journal du 1<sup>er</sup> mai* qu'il comptait publier avec la collaboration de tous les groupes organisateurs de la journée. Mais le 26 mars 1893, Lafargue demande à Engels d'envoyer ce texte à Guesde, pour *Le Socialiste*, car le Parti ouvrier s'est retiré de la commission unitaire d'organisation : "N'écrivez pas à Argyriadès ; tout est rompu entre les vaillantistes, allemanistes et nous" lui explique-t-il (*COR*, III, p. 273-275).

<sup>77</sup> Le texte est reproduit en annexe de *COR*, III, p. 421-426.

<sup>78</sup> *Ibid*, p. 426-428.

### 1893 (E) – F. Engels, "Barbarie et civilisation".

L'article est publié d'abord dans *L'Ère nouvelle*, n° 1, 1<sup>er</sup> juillet 1893, (p. 13-33), puis en brochure (sans éditeur), Saint-Amand, 1893, 24 p.

Le texte constitue le dernier chapitre de *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884) qu'Engels a réédité en 1891, et qui paraîtra en français à la fin de l'année 1893.

*L'Ère nouvelle* – dont le titre évoque celui de la *Neue Zeit*, et qui va ajouter en sous-titre "*Revue mensuelle de socialisme scientifique*" – est considérée aujourd'hui comme la première revue théorique marxiste, mais elle est apparue d'abord, à l'époque, comme une revue d'étudiants<sup>79</sup>. Elle est en effet lancée par un étudiant en droit, le Roumain Georges Diamandy, tandis que l'ancien communard, Léo Frankel, internationaliste respecté, faisait office d'administrateur. Diamandy, dont le père est un ancien ministre de Roumanie, est d'une famille fortunée, ce qui va lui permettre de financer les onze numéros de la revue, de juillet 1893 à novembre 1894. Mais il compte aussi parmi les fondateurs de la première organisation d'étudiants socialistes – le groupe des Étudiants Socialistes Révolutionnaires Internationalistes de Paris (ESRI) – dont il est d'ailleurs élu président lors de l'assemblée générale inaugurale, en décembre 1891. Son rôle, dans cette association d'étudiants centrée sur l'étude, pour ses membres, et la propagande au Quartier latin, ne se dément pas<sup>80</sup>. Et il est

---

<sup>79</sup> Albert LIVET, "Le mouvement socialiste au Quartier latin", *La Revue socialiste*, novembre 1897, p. 560-592. Les différents groupes d'étudiants socialistes, écrit l'auteur, "portent à leur actif plusieurs revues, parmi lesquelles deux occupent une place prépondérante par l'action qu'elles ont exercée et par la valeur de leur collaboration : *L'Ère nouvelle* et la *Jeunesse socialiste*" (p. 583). Sur *L'Ère nouvelle*, voir Christophe PROCHASSON, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre (1900-1938)*, Le Seuil, 1993, p. 45-46.

<sup>80</sup> Jean MAITRON, "Le groupe des Étudiants Socialistes Révolutionnaires Internationalistes de Paris (1892-1902). Contribution à la connaissance des origines du syndicalisme révolutionnaire", *Le Mouvement social*, n° 46, janvier-mars 1964, p. 5-26. J. Maitron, qui rapporte le témoignage d'un autre cadre des ESRI, note que c'est

clair que la facture très théorique de *L'Ère nouvelle*, largement ouverte, de plus, aux textes de socialistes russes et allemands, répond à ce double besoin. Mais si Diamandy affirme nettement, dans le premier numéro, son allégeance au "matérialisme économique dont la découverte est due au génie de Marx et d'Engels", *L'Ère nouvelle* n'est pourtant inféodée à aucune organisation. Ses collaborateurs français, outre Lafargue et Deville, vont du D<sup>r</sup> Delon, un proche de B. Malon, à Georges Sorel qui ne ménagera pas sa peine pour le succès d'une revue où il publie des essais importants<sup>81</sup>. On notera enfin l'hommage que rendent à la revue les rédacteurs de *La Jeunesse socialiste* qui allait en quelque sorte lui succéder au Quartier latin : "Le mérite de l'œuvre appartient tout entier à G. Diamandy, qui a consacré à cette Revue beaucoup d'argent : il n'a pas réussi comme il l'espérait ; il

---

grâce à l'énergie de Diamandy que le groupe se déclare "internationaliste" (p. 7). Il a d'autre part joué un grand rôle dans la formation des militants car, plus âgé que ses camarades, il avait déjà étudié les théories socialistes. Il est donc probable que ce sont les contacts avec les personnalités socialistes que l'activité des ESRI impliquait (Maitron relève les dons de Lafargue, Argyriadès et Malon à leur bibliothèque) qui ont permis à l'étudiant roumain d'élaborer son projet de revue et d'obtenir les collaborations nécessaires. De plus, Diamandy fait preuve d'autant d'audace que de dynamisme. En témoigne la réaction "médusée" d'Engels quand il découvre dans le premier numéro de *L'Ère nouvelle* qu'on l'a inscrit parmi les collaborateurs réguliers de la revue, alors que Diamandy s'était contenté de lui demander un article tout en lui "annonçant qu'on avait devancé (son) autorisation et traduit le chapitre sur la barbarie et la civilisation". (Lettre à L. Lafargue, 20 juillet 1893). Dans sa réponse, Laura tente d'excuser l'étudiant, certes "un peu trop sans-gêne ", mais qui est "comme la plupart des Roumains de Paris, un homme très intelligent et un marxiste convaincu" (COR, III, p. 300 et 304).

<sup>81</sup> G. Sorel est inscrit sur la liste des "principaux collaborateurs" à partir du n° 6 de décembre 1893. De janvier 1894 jusqu'à la disparition du titre en novembre 1894, il publie dans chaque numéro un ou plusieurs articles, et en particulier deux essais marquants "L'ancienne et la nouvelle métaphysique" (mars à juin 1894) et "La fin du paganisme" (août à octobre 1894). Selon son témoignage, la revue comptera près de 200 abonnés. Sur la participation de Sorel à *L'Ère nouvelle*, voir : Shlomo SAND, *L'Illusion du politique. Georges Sorel et le débat intellectuel 1900*, La Découverte, 1985, p. 37, 42-54.

n'a peut-être pas trouvé tout l'appui sur lequel il croyait pouvoir compter. En tout cas, ses collaborateurs n'oublieront pas son dévouement pour la cause socialiste<sup>82</sup>.

**1893 (F) – F. Engels, "Origine et développement de l'État athénien".**

L'article est publié dans *L'Ère nouvelle* n° 2, 1<sup>er</sup> août 1893, p. 139-150. Il s'agit du chapitre V de *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*.

**1893 (G) – F. Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*.** Traduction Henri Ravé, éd. G. Carré, 1893, XXXIII-291 p.

La première édition date de 1884. La 4<sup>ème</sup> édition allemande, qui sert de base à la traduction française, sort en 1891. À cette date, Engels signale, dans sa préface, une traduction italienne (1885), roumaine (1886) et danoise (1888).

L'ouvrage est le premier, dépassant le format d'une brochure, qui est publié par les guesdistes depuis le *Résumé du Capital* de Deville, dix ans auparavant. On peut penser que la convergence de plusieurs éléments explique cette publication. Il faut d'abord remarquer que Lafargue a toujours manifesté un grand enthousiasme pour le livre d'Engels qu'il a lu, dès l'été 1885, dans sa traduction italienne<sup>83</sup>. Mais de plus, au moment

---

<sup>82</sup> *La Jeunesse socialiste*, n° 3, mars-avril 1895, p. 179 ; cité par Christophe PROCHASSON, *Les Intellectuels, le socialisme et la guerre*, op. cit., p. 276 note 6.

<sup>83</sup> Lafargue, qui est alors enfermé à Sainte-Pélagie, se met immédiatement à traduire, à partir de l'Italien, ce livre qui a été pour lui, écrit-il à Engels, "une révélation". Avec Deville, qui partage son admiration, ils envisagent de publier cette traduction, jugeant qu'elle "aura une action capitale" comparable à celle du *Socialisme utopique*. De plus, ajoute-t-il, "votre livre aura du succès en dehors du cercle socialiste ; car les anthropologistes et les sociologistes seront heureux du fil d'Ariane que vous leur apportez". Le post-scriptum de la lettre ne manque pas d'intérêt : il remercie spécialement Engels d'avoir souligné la valeur militaire des Zoulous et des Nubiens, alors que les anthropologues français "ont un mépris vraiment ridicule de la race

où le socialiste allemand travaillait à l'établissement de la 4<sup>ème</sup> édition de *L'Origine*, Lafargue s'est trouvé en contact avec un éditeur, Georges Carré, établi rue Saint-André des Arts, qui voulait publier l'ouvrage de Bebel, *La Femme dans le passé, le présent et l'avenir*. Un livre dont le succès avait été remarquable en Allemagne, et qui parut en France au printemps 1891, accompagné d'une biographie de l'auteur signée de Lafargue<sup>84</sup>. Il est très probable que l'accord se fit, dans la foulée, pour la publication du livre d'Engels<sup>85</sup>. En tout cas, le traducteur des deux ouvrages est le même : le journaliste alsacien Henri Ravé.

Celui-ci se met au travail dès mars 1891, Engels lui envoyant au fur et à mesure les épreuves de la 4<sup>ème</sup> édition allemande avec ses corrections. Toutefois Ravé ne semble pas avoir été à la hauteur de sa tâche. Laura Lafargue, qui s'est proposée pour revoir la traduction avant de l'envoyer à

nègre" (COR, I, p. 299-300, lettre du 12 juillet 1885). De fait, il est probable que ses propres origines ethniques mêlées ont contribué à susciter l'intérêt profond que Lafargue porte à l'anthropologie, et dont témoignent ses écrits sur les mythes, l'origine des langues et celle de la propriété. Son travail sur ce dernier thème commence début 1888, par la préparation d'une brochure sur *L'Évolution de la propriété* qui sera publiée en allemand dans la Bibliothèque du *Sozial-Demokrat*. Ce travail donnera lieu à différents échanges épistolaires avec Engels, jusqu'à la parution de *La Propriété. Origine et évolution*, en 1895. Voir COR, II, p. 110, 406-410, 414.

<sup>84</sup> Au moment de sa sortie, la *Revue socialiste* le présente comme un livre qui est déjà traduit dans presque toutes les langues européennes, et qui a exercé une "influence très puissante en Allemagne où il en est à sa 10<sup>ème</sup> édition", les interdictions et les poursuites policières ayant d'ailleurs contribué à son succès (1<sup>ère</sup> édition : 1878) ; cf la RS, mai 1891, p. 580.

<sup>85</sup> Lafargue a eu l'espoir que cette collaboration avec Carré se poursuivrait. En effet, après la parution du livre d'Engels, il semble avoir reçu l'assurance que l'éditeur publierait son propre travail sur la propriété : "En ce moment, écrit-il à Engels, je remanie mon *Évolution de la propriété* pour Carré, qui, mis en goût, veut imiter Sonnerschein et publier une série de volumes sur des questions sociales ", COR, III, p. 339 ; (Sonnerschein est l'éditeur anglais du *Capital*, qui a publié aussi une version du livre de Lafargue). Mais cela ne se fit pas, et le livre ne fut publié qu'en 1895, chez Delagrave.

Engels, a fort à faire. Elle se plaint du manque de culture du traducteur, peu versé dans ces questions "philosophiques", et de son absence de rigueur. Mais le texte, qu'elle a profondément retravaillé, recevra les éloges d'Engels qui – en octobre 1893, lorsque paraît le livre – s'étonne de ce que, par modestie, la fille de Marx ait refusé qu'il y soit porté la mention "traduction entièrement revue par Mme Lafargue<sup>86</sup>".

**1894 (A) – K. Marx, *Le Capital*, extraits faits par M. Paul Lafargue. Introduction de Vilfredo Pareto, Guillaumin, 1894, LXX-176p.** (Petite Bibliothèque économique, française et étrangère, publiée sous la direction de M. Joseph Chailley-Bert).

Les premiers contacts de Lafargue avec la maison d'édition Guillaumin – l'éditeur des économistes libéraux, et en particulier du *Journal des Économistes* – datent de 1884. Cette année-là, il réussit à faire publier dans le *Journal des Économistes*, par Gustave de Molinari son rédacteur en chef, d'abord son étude sur "Le blé en Amérique" (en juillet et août), puis un article important de réfutation du livre de Paul Leroy-Beaulieu *Le Collectivisme* (en septembre), suivi d'une réponse (en novembre) à la critique de son texte par l'économiste Maurice Block. Dans la foulée, Lafargue songe en 1885 à faire publier *Misère de la philosophie* par Guillaumin, ce qui fut sans lendemain.

Pendant, les ponts ne furent pas entièrement rompus, car sa présentation d'extraits du *Capital*, destinée à l'éditeur, était presque terminée fin 1890<sup>87</sup>. Mais si le livre n'a vu le jour que trois ans plus tard, il semble bien que ce soit, notamment, en raison des difficultés rencontrées par l'éditeur pour trouver un économiste qui accepte de rédiger la critique de Marx prévue en introduction du volume. En tout cas, en mai 1891, Lafargue raconte l'anecdote à Engels avec un sourire ironique et triomphant : "On s'est adressé à deux économistes connus, qui ont refusé

---

<sup>86</sup> Sur le travail de Laura Lafargue et les éloges d'Engels, voir les lettres du 9 et du 20 juin 1893, *COR* III, p. 282, 285 ; et sur son désir de rester dans l'ombre, les lettres du 14 –16 octobre, *Ibid*, p. 327, 333.

<sup>87</sup> *COR*, II, p. 451, lettre du 19 décembre 1890 ; Lafargue annonce que le livre ne comprendra que les neuf premiers chapitres du *Capital*.

la tâche, après l'avoir acceptée à la légère ; on sera obligé de s'adresser à un Allemand, m'a-t-on dit. Les économistes français reconnaissent qu'ils ne peuvent attaquer Marx, et qu'ils sont obligés d'aller en Allemagne chercher des critiques !<sup>88</sup>". Finalement, l'ouvrage paraîtra début 1894 avec une introduction de l'économiste italien Vilfredo Pareto. "On a mis longtemps pour trouver un pareil oison", commente Lafargue, qui l'accuse d'avoir écrit "une critique hautement fantaisiste" de Marx, à laquelle il se promet de répondre<sup>89</sup>.

### 1894 (B) – F. Engels, "Ludwig Feuerbach".

Le texte est publié dans *L'Ère nouvelle*, avril (p. 442-458) et mai (1-25) 1894. Traduction de Laura Lafargue.

L'essai, avec son titre complet *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, a été publié en allemand d'abord dans la *Neue Zeit* en avril et mai 1886, puis en volume en 1888, avec en annexe les "Thèses sur Feuerbach" rédigées par Marx en 1845 – qui ne figurent pas dans la revue française.

Laura Lafargue a traduit le texte dès sa première édition, mais sans penser à une quelconque publication en France : "Je fais cela pour moi, parce que j'ai été impressionnée par sa beauté", écrit-elle à Engels en juillet 1886<sup>90</sup>. Mais elle reprend son travail à l'automne 1893, et reçoit les félicitations de l'auteur pour sa traduction "qui se lit mieux que l'original", lui dit-il<sup>91</sup>.

Par ailleurs, il faut insister sur le fait que les "Thèses sur Feuerbach" ne sont pas jointes à l'essai d'Engels, comme elles le sont dans l'édition

<sup>88</sup> COR, III, p. 53.

<sup>89</sup> *Ibid*, p. 338-339, lettre du 2 novembre 1893. Cette "Réponse à une critique de Karl Marx" paraîtra dans *L'Ère nouvelle* d'octobre 1894 (p. 113-137). Elle sera également publiée dans la traduction italienne du livre (Palerme, 1895).

<sup>90</sup> COR, I, p. 368.

<sup>91</sup> COR, III, p. 359, lettre du 11 avril 1894 ; voir aussi p. 333-334, 349.

allemande ; l'ami de Marx ayant fait là une exception, puisqu'il ne rééditera aucun autre de ses textes de 1844-1845. En fait, elles ne seront publiées en français qu'en 1901, en annexe du livre d'Engels *Religion, philosophie, socialisme*. Il ne semble pas qu'il s'agisse seulement de contraintes matérielles, liées au format de la revue, mais d'une décision qui renvoie au contenu même de ce texte. C'est du reste ce que confirme Georges Sorel, lorsqu'il explique, en 1898, qu'il a essayé à plusieurs reprises mais en vain de faire publier dans *Le Devenir social*, qui va succéder à *L'Ère nouvelle*, ces "importantes remarques de Marx"<sup>92</sup>.

Le *Ludwig Feuerbach* a été bien accueilli, d'après P. Lafargue qui s'en fait l'écho auprès d'Engels. "Vous avez le don de plaire aux Français" lui écrit-il, en rappelant "l'influence décisive" de son *Socialisme utopique*. Et il ajoute : "Votre Feuerbach a eu un grand succès, il a été lu et apprécié ; nous avons reçu plusieurs lettres de félicitations. Il aura autant d'influence que le *Socialisme utopique*. Jaurès vient d'écrire un article sur Malon dans *La Revue socialiste*, qui indique bien qu'il a été touché. Il a été étonné de voir que l'on savait plus de philosophie que lui professeur de philosophie"<sup>93</sup>. Cette dernière interprétation de Lafargue est, bien sûr, très personnelle. Mais il est avéré, en revanche, que Jaurès a lu "Ludwig Feuerbach" dès sa parution, et que celle-ci n'est certainement pas sans lien avec la célèbre controverse qui allait opposer, quelques mois plus tard, les deux socialistes sur le thème très philosophique "Idéalisme et matérialisme dans la conception de l'histoire"<sup>94</sup>.

---

<sup>92</sup> Michel PRAT, "Sorel collaborateur des *Sozialistische Monatshefte*. Lettres à Joseph Bloch 1897-1899", *Cahiers Georges Sorel*, 2, 1984, p. 112, note 18. Sorel s'exprime alors dans un article sur "La conception matérialiste de l'histoire", publié dans cette revue en juillet 1898.

<sup>93</sup> COR, III, p. 364, lettre du 26 juin 1894.

<sup>94</sup> C'est dans le n° de juin 1894 de la RS que Jaurès publie "Introduction à la "morale sociale" de Benoît Malon" (p. 641-655), l'article que signale Lafargue. Il se ressent effectivement de la lecture d'Engels (p. 653-654), mais la référence au texte publié par *L'Ère nouvelle* n'est pas explicite, alors qu'elle l'est dans la conférence tenue par Jaurès en décembre 1894, à l'initiative du groupe des Étudiants collectivistes. Par contre, on

### 1894 (C) – K. Marx, "Discours sur la question du libre-échange".

Le texte est publié dans *L'Ère nouvelle*, juin 1894 (p. 117-134), et dans *Le Socialiste*, du 23 juin au 7 juillet 1894.

Ce discours a été prononcé en français, le 7 janvier 1848, lors d'une séance publique de l'Association démocratique de Bruxelles, que Marx avait contribué à créer avec des démocrates belges et étrangers en automne 1847 et dont il avait été élu vice-président. Le texte de la conférence traite du débat entre protectionnisme et libre-échange, en développant l'argumentation que Marx avait élaborée à l'occasion du Congrès international des Économistes qui se tint à Bruxelles en septembre 1847<sup>95</sup>. Mais la question du libre-échange est pour lui l'occasion d'analyser le fonctionnement d'ensemble du système économique. Et de montrer que la libération des échanges, en accélérant développement et l'internationalisation du capitalisme, pousse à l'extrême les contradictions de classes et "hâte la révolution sociale" – seule raison pour laquelle il la soutient. Cette conférence ayant particulièrement intéressé l'auditoire, l'Association démocratique décida d'en financer immédiatement l'impression en brochure.

Engels en a fait figurer la traduction en annexe de l'édition allemande de *Misère de la philosophie*, en 1885 (rééditée en 1892). Il a, d'autre part, rédigé en 1888 une préface pour l'édition du discours aux États-Unis, préface qui a été publiée par la *Neue Zeit* en juillet 1888.

---

ne trouve aucune allusion à l'exposé d'Engels dans la réponse à Jaurès que prononce Lafargue le 10 janvier 1895.

<sup>95</sup> Marx était invité à ce congrès organisé par les libre-échangistes en tant que représentant de l'Union des Travailleurs allemands récemment créée à Bruxelles. Mais à la suite de l'intervention d'un de ses camarades dénonçant la situation des ouvriers anglais, les organisateurs, "jouant la montre", limitèrent le nombre des orateurs, de sorte que Marx ne pu prononcer le discours qu'il avait préparé. Un résumé en a été publié par Engels, avec le compte-rendu du congrès, dans un article du *Northern Star* le 9 octobre 1847. Voir Jean ELLEINSTEIN, *Marx*, Fayard, 1981, p. 151-152.

La publication du "Discours", couplée dans la revue théorique et dans l'organe politique qu'est *Le Socialiste*, trouve sans doute son origine dans le contexte politique du moment. En effet, alors que la conjoncture est marquée par le renforcement du protectionnisme lié au tarif Méline, Jaurès défend à la Chambre des Députés, en février 1894, un projet de loi déposé par le groupe socialiste qui propose, pour empêcher la spéculation, que l'État soutienne un prix minimum du blé et qu'il ait le monopole de son importation. Dans une lettre à Lafargue, Engels critique violemment ce "*socialisme d'État* qui représente une des *maladies d'enfance* du socialisme prolétarien", et qui est promu par "ce M. Jaurès, ce professeur doctrinaire, mais ignorant, surtout en économie politique, talent essentiellement superficiel, (qui) abuse de sa faconde (...) pour se poser comme le porte-voix du socialisme qu'il ne comprend même pas<sup>96</sup>".

C'est à la suite de cette sévère semonce, mettant en cause l'appui des socialistes à la politique protectionniste de la bourgeoisie française, que Laura Lafargue demande à Engels de lui envoyer le texte de Marx sur le libre-échange<sup>97</sup>, qui sera publié dans la presse guesdiste.

#### **1894 (D) – K. Marx, "Une lettre de Karl Marx. Remarques critiques sur le programme socialiste".**

Cet article est publié dans la *Revue d'économie politique*, T. VIII, septembre octobre 1894, p. 748-770. Traduction Georges Platon.

Il s'agit de la traduction de l'article publié par Engels dans la *Neue Zeit* du 31 janvier 1891 sous le titre "Critique du programme de Gotha". Il comprenait un avant-propos de l'ami de Marx daté du 6 janvier 1891, précédant la lettre d'envoi à W. Bracke (5 mai 1875) rédigée par Marx et accompagnée de ses "Gloses marginales au programme du Parti ouvrier

---

<sup>96</sup> COR, III, p. 354, lettre du 6 mars 1894.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 360, lettre du 11 avril 1894. En annonçant l'envoi, Engels précise qu'il n'existe qu'un seul exemplaire du texte, qu'il s'est procuré "par hasard en consultant un catalogue de livres d'occasion. En cas de perte, tout l'ouvrage, l'original français tout au moins serait à *jamais* perdu".

allemand". On sait que cette critique radicale du projet de programme – qui allait être adopté en 1875 au congrès d'unification entre les "socialistes d'Eisenach" et l'organisation fondée par Lassalle – a été mise sous le boisseau par les dirigeants allemands proches de Marx et d'Engels, notamment W. Liebnecht.

Au congrès de Halle (octobre 1890), avait été décidé à l'initiative de Liebnecht qu'un nouveau programme serait élaboré et soumis à la discussion des militants avant le congrès suivant, tenu à Erfurt (octobre 1891). C'est dans cette conjoncture qu'Engels décide de lancer ce qu'il appelle lui-même sa "bombe". En s'appuyant sur Kautsky, l'éditeur de la *Neue Zeit*, il réussit à faire publier le texte de Marx. Mais il se heurte à une levée de boucliers de la part des dirigeants et des députés du Parti<sup>98</sup>.

La publication de la *Critique du programme de Gotha* dans la *Revue d'économie politique*, fondée en 1887 et dirigée par l'économiste Charles Gide, peut sembler étonnante<sup>99</sup>. Mais elle s'inscrit en fait dans une série d'articles de fond bien documentés que la *Revue* consacre depuis 1892 à la théorie de Marx<sup>100</sup>. L'objectif est d'ailleurs clairement indiqué dans la note de présentation du texte qui en souligne l'intérêt – pour un "public français (...) assez étranger aux doctrines marxistes" – en ces termes : "On peut considérer que la critique de Marx, aussi remarquable par sa

---

<sup>98</sup> Voir sur ce point les lettres d'Engels rassemblées par Roger DANGEVILLE, *La Social-démocratie allemande par Engels et Marx*, UGE, 1975, p. 267-286. D'autre part, on notera que Lafargue se contente d'une phrase pour commenter l'article de la *Neue Zeit* de 1891 : "L'article de Marx sur le programme de Gotha, écrit-il à Engels, est splendide ; il a dû faire rire jaune bien des gens." (COR, III, p. 16. Lettre du 7 février 1891)

<sup>99</sup> Shlomo Sand est le premier historien à avoir mentionné ce texte parmi les traductions de Marx publiées à l'époque, et il en montre toute l'importance, notamment pour l'évolution de G. Sorel ; voir *L'Illusion du politique*, *op. cit.*, p. 66-72, et 243 note 51.

<sup>100</sup> En 1892, l'article de Jules Wolf "Coup d'œil sur l'évolution des idées sociales" met en relief le contexte philosophique de la formation de Marx (*REP VI*, p. 671-691) ; et en 1893, l'économiste Maurice Bourguin signe une étude très novatrice : "Des rapports entre Proudhon et Karl Marx" (*REP VII*, p. 177-207).

prudence que par sa lucidité pénétrante, constitue le meilleur exposé des points essentiels de la doctrine marxiste<sup>101</sup>". De plus, Charles Gide, dans son article "Le néo-collectivisme" publié au printemps 1894<sup>102</sup>, s'intéresse au "programme collectiviste" et analyse ses variations depuis 1880. On peut donc penser que la publication de la critique du programme de Gotha n'est pas étrangère à ses propres préoccupations.

Quant au traducteur, Georges Platon, bibliothécaire à Bordeaux, il est lui-même socialiste. Il a publié dans *La Revue socialiste*, en 1886, un texte copieux où la critique virulente de Spencer est l'occasion d'une défense passionnée d'un socialisme juridique et moral dont l'objectif est l'épanouissement et la liberté de l'individu<sup>103</sup>. Cette orientation se retrouve dans le long article "Collectivisme" qu'il rédige, sans doute en 1890, pour la *Grande Encyclopédie* dirigée par Marcellin Berthelot<sup>104</sup>. Dans la *Revue d'économie politique*, il a déjà signé en 1892 un compte-rendu élogieux de l'ouvrage de Bebel, *La Femme dans le passé, le présent et l'avenir*. Ami de G. Sorel, il va collaborer au *Devenir social*, où il publiera des articles sur l'Antiquité, dont un essai sur "Le socialisme en Grèce" en 1895.

#### **1895 (A) – K. Marx et F. Engels, *Manifeste du Parti communiste*.**

Ère nouvelle, 1895, 36 p.

---

<sup>101</sup> REP VIII, p. 748.

<sup>102</sup> *Ibid.*, VIII, p. 423-440.

<sup>103</sup> G. PLATON, "Réponse au livre de M. Spencer *L'individu contre l'État*", RS, janvier (p. 31-39) et février (p. 129-137) 1886. Il publie également dans la *Revue socialiste* d'octobre 1886 "Socialisme et charité", puis en mars 1894 "La division du travail et la civilisation".

<sup>104</sup> *La Grande Encyclopédie*, T. XI, p. 938-950. Dans ce texte composite et critique, les influences de Malon et Laveleye semblent fortes. On notera que dans la bibliographie adjointe, limitée aux "principaux ouvrages", l'auteur ne cite, pour Marx, que *Le Capital*, *Misère de la philosophie*, et le *Discours sur le libre-échange* (publié en allemand en 1885).

On a là la première publication en brochure du *Manifeste*<sup>105</sup>. L'édition est faite par la revue *L'Ère nouvelle*, qui vient juste de cesser de paraître. Un texte court et non signé figure en première page. Il évoque les circonstances de la rédaction du *Manifeste* en janvier 1848, et énumère ses traductions en différentes langues européennes<sup>106</sup>. Après avoir mentionné Laura Lafargue comme traductrice, cet avant-propos affirme que "les phénomènes économiques et politiques" qui se sont produits depuis 1848 "n'ont fait que confirmer les vues théoriques des deux penseurs communistes". Puis il présente l'ouvrage comme "un des plus importants documents historiques du Socialisme scientifique, (qui) demeure aujourd'hui encore le saisissant et exact exposé de la marche évolutive de la société capitaliste et de la formation de ses deux classes antagonistes, la Bourgeoisie et le Prolétariat".

Ce texte a très certainement été rédigé par Laura Lafargue. Nous disposons en effet d'une lettre qu'Engels lui a adressée, fin 1894, en réponse à ce qui devait être la demande d'une préface inédite pour l'édition française du *Manifeste*. Engels, submergé de travail, lui écrit : "Je te proposerais de tirer toi-même une sorte de préface des quatre préfaces allemandes, en fournissant, au sujet des vicissitudes de l'ouvrage, les informations qui intéressent tes lecteurs<sup>107</sup>".

**1895 (B) – F. Engel, "Contribution à l'histoire du christianisme primitif".**  
Traduction Laura Lafargue.

---

<sup>105</sup> Une lettre de Laura Lafargue à Engels, en 1888, permet de penser qu'elle préparait déjà à cette date une édition du *Manifeste* en brochure. En effet, considérant que la préface de 1872 est mal adaptée au public français, elle lui demande quelques lignes d'introduction (COR, II, p. 176). On ne sait rien sur les raisons de ce nouvel échec.

<sup>106</sup> Entre autres, en reprenant les termes de la préface de 1872, est signalée la traduction française qui "parut à Paris peu de temps avant l'insurrection de juin", et dont nous avons dit qu'elle n'a pas été retrouvée jusqu'ici.

<sup>107</sup> COR, III, p. 384, lettre du 29 décembre 1894. Engels indique ensuite : après lecture du manuscrit, "je pourrais ajouter quelques mots en mon nom". Mais la maladie, qui devait l'emporter quelques mois plus tard, l'a sans doute empêcher de donner suite à ce projet.

Cet essai est publié dans *Le Devenir social* n°1, avril (p. 27-40) et n°2, mai 1895 (p. 138-147).

Il a d'abord paru dans la *Neue Zeit* fin 1894. Mais très peu de temps après, il ouvre la nouvelle revue théorique des marxistes français. On devine là l'intérêt porté par Lafargue – qui s'est lui-même essayé à une lecture matérialiste des questions religieuses – pour ce texte d'une facture assez inhabituelle. En effet, si Engels voit dans le christianisme primitif "de curieux points de contact avec le mouvement ouvrier moderne" en ce que tous deux s'enracinent dans un "mouvement des opprimés", il se livre ensuite à une longue analyse de l'*Apocalypse* de Jean, qui relève largement de la critique biblique et de l'histoire des religions en plein développement en Allemagne<sup>108</sup>.

*Le Devenir social*, dont la publication mensuelle s'étend d'avril 1895 à décembre 1898, prend la succession de *L'Ère nouvelle*. Son sous-titre, *Revue internationale d'économie, d'histoire et de philosophie*, ainsi que la phrase du *Capital* mise en exergue – "Le mode de production de la vie matérielle domine en général le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle" – disent assez clairement que cette revue théorique vise à répandre les conceptions de Marx principalement dans le milieu intellectuel et étudiant. Elle n'est cependant pas organiquement liée au Parti ouvrier. Georges Sorel participe activement à sa fondation et à sa direction<sup>109</sup>, aux côtés de Gabriel Deville, Paul Lafargue et Alfred Bonnet. Ce dernier, le plus jeune de l'équipe (il est né en 1866), garde la fonction de secrétaire de rédaction qu'il assumait à la fin de *L'Ère nouvelle*, et il abat un travail considérable pour assurer le fonctionnement de la revue. En

---

<sup>108</sup> Lafargue a félicité chaleureusement Engels pour son texte dans une lettre du 6 avril 1895 (COR, III, p. 408). On trouvera cet essai dans : K. MARX F. ENGELS, *Sur la religion*, Textes choisis traduits et annotés par G. Badia, P. Bange et E. Bottigelli, Éd. sociales, 1972, p. 311-338.

<sup>109</sup> Shlomo SAND, *L'Illusion du politique*, op. cit., p. 55-57, 242 note 12. Un ou plusieurs articles de Sorel figurent dans chaque livraison jusqu'à son départ de la revue en octobre 1897.

outre, adhérent de la première heure des ESRI, il conserve des contacts amicaux noués il y a peu avec des étudiants militants<sup>110</sup>.

Le *Devenir social* est édité par V. Giard et E. Brière. On ne sait pas comment s'est établi le contact avec ces éditeurs universitaires d'abord spécialisés en droit, dont la boutique est située rue Soufflot. Mais il est très probable que deux facteurs, surtout, ont joué. Le premier est l'intérêt marqué par la maison d'édition pour les sciences sociales naissantes. En effet, en 1893 paraît en France la première revue de sociologie - la *Revue internationale de sociologie*, créée par René Worms – dont Giard et Brière sont les éditeurs. De plus, dans la foulée, est fondée sous leur égide en 1895 la "Bibliothèque sociologique internationale", dirigée également par Worms<sup>111</sup>. Le processus va être tout à fait comparable pour les publications marxistes, car quelques mois après le lancement du *Devenir social*, les éditeurs patronnent une "Bibliothèque socialiste internationale" dont la direction est confiée à son secrétaire de rédaction, Alfred Bonnet. Mais un autre élément est certainement à prendre en compte : la sympathie personnelle des éditeurs à l'endroit du socialisme<sup>112</sup>. Toujours

---

<sup>110</sup> Jean MAITRON, "Le Groupe des Etudiants Socialistes Révolutionnaires Internationalistes ...", *op. cit.*, p. 5, 11, 12 . On notera cependant une erreur de prénom - Henry, au lieu d'Alfred – (qui est maintenue dans le *Dictionnaire Maitron*, T. 10, p. 331 ), ainsi que sur sa "mort prématurée" (p. 16), alors qu'il décède en 1933. (+rôle ds DS cf correspond., + Mauss (Fournier)

<sup>111</sup> Sur Giard et Brière, nous nous permettons de renvoyer à notre étude "Les éditeurs de Marx et des socialistes (1872-1902)", mémoire annexe pour le DEA, sous la direction de Roger Chartier, EHESS, 1993, p. 16-22.

<sup>112</sup> Cette sympathie est attestée par une lettre de Lafargue à Kautsky ( le 29 janvier 1895), par laquelle il lui annonce la parution du *Devenir social* tout en donnant quelques détails sur le financement de la revue : "L'Ère nouvelle est morte, mais comme le Phénix elle va renaître de ses cendres, débarrassée de ses impuretés, c'est-à-dire de sa dette : elle s'appellera le *Devenir social*. Un éditeur qui croit au socialisme consent à l'éditer et à donner cent francs pour chaque numéro pour la rédaction et le secrétariat de rédaction. Nous pouvons payer royalement les articles d'étrangers, car pour ne pas corrompre les Français qui sont déjà trop panamisés, il a été convenu qu'ils ne seraient pas payés et qu'ils travailleraient pour l'honneur." (Lettre citée par

est-il que désormais – et pour la première fois depuis la défection de la maison La Châtre-Oriol, dix ans auparavant – les marxistes français ont véritablement la possibilité de faire paraître les œuvres des deux fondateurs de la doctrine.

**1895 (C) – K. Marx, *Préface de la Contribution à la Critique de l'économie politique*. (Extrait, dans A. LABRIOLA, "En mémoire du Manifeste du parti communiste").**

Ce texte est reproduit dans l'article d'Antonio LABRIOLA, "En mémoire du *Manifeste du parti communiste*", *Le Devenir social* n° 3, juin 1895 (p. 225-252). La fin de l'article est publiée dans le n° 4 (p. 321-344).

Cette préface très célèbre aujourd'hui – où Marx explique en 1859 comment, à travers ses premières recherches, il en est arrivé à formuler ce qui devint le "fil conducteur" de ses études – était alors parfaitement inconnu. Engels, en effet, n'a pas jugé utile, de son vivant, de rééditer la *Contribution à la Critique de l'économie politique*, ni de faire connaître la préface elle-même, avec cet exposé très synthétique de la conception de l'histoire de Marx qu'elle comporte. C'est précisément ce texte essentiel – dans lequel, écrit Labriola, Marx formule "d'une façon claire et précise les

---

Christophe PROCHASSON, dans sa thèse *Place et rôle des intellectuels dans le mouvement socialiste français 1900-1920*, Université de Paris I, 1989, p. 65.)

Par ailleurs, un accord avait été trouvé avec l'éditeur pour que la revue se cantonne aux aspects théoriques sans aborder directement les questions politiques. On a sur ce point le témoignage de Laura Lafargue. Dans une lettre à sa sœur Eleanor, elle écrit, le 1<sup>er</sup> septembre 1896 : "Quant au *Devenir social*, s'il s'abstient de toucher à la politique, ce n'est pas sa faute mais son malheur. Il est condamné à être théorique ou à n'être rien, sinon il ne serait plus imprimé et publié par Giard et Brière, et il perdrait par conséquent toute chance d'être acheté et lu." (*Les Filles de Karl Marx. Lettres inédites*. Déchiffrage, traduction, présentation et notes de Olga MEIER, Albin Michel, 1979, p. 344)

principes directeurs de l'interprétation matérialiste de l'histoire<sup>113</sup>" – que le philosophe italien reproduit, dans un article où il expose sa propre interprétation de la pensée de Marx, considérée comme l'explicitation théorique du développement et de l'action du prolétariat.

L'essai de Labriola sur le *Manifeste*, daté d'avril 1895, est un texte original, qui sera édité quelques semaines plus tard en Italie par son ami et élève Benedetto Croce<sup>114</sup>, et qui a été traduit par Alfred Bonnet. Lafargue était en contact très épisodique avec Labriola dès 1891<sup>115</sup>, mais c'est grâce à Sorel – qui se trouve alors en affinité intellectuelle avec le philosophe marxiste italien – que le *Devenir social* a obtenu sa collaboration suivie à la revue<sup>116</sup>.

La *préface* de Marx semble être passée plutôt inaperçue. Sa présentation, insérée dans un autre texte, contribue sans doute à l'expliquer. Mais il est clair, surtout, que son contenu posait problème, notamment à Sorel qui ne la cite jamais à l'époque<sup>117</sup>.

---

<sup>113</sup> "En mémoire du *Manifeste du parti communiste*", dans Antonio LABRIOLA, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, éd. 1902, reprint : Gordon et Breach, 1970, p. 47, et l'extrait de la *préface* p. 47-50.

<sup>114</sup> Jean-Pierre POTIER, *Lectures italiennes de Marx, op. cit.*, p. 135.

<sup>115</sup> COR, III, p. 8 et 223. Labriola était en correspondance suivie avec Engels depuis 1890.

<sup>116</sup> Shlomo SAND, *L'Illusion du politique, op. cit.*, p. 56.

<sup>117</sup> L'extrait de la *préface* n'a pourtant pas échappé à Sorel puisqu'il y fait une allusion, implicite il est vrai, dans sa recension de l'édition italienne du second essai de Labriola, publiée dans le *Devenir social* d'août septembre 1896 ; voir la reproduction de cet article dans Georges SOREL, *Œuvres – I, Essais de critique du marxisme*, présentation, traduction et annotation de Patrick GAUD, L'Harmattan, 2007, p. 322, note 1. D'autre part, lorsque la traduction de la *Contribution à la critique de l'économie politique* sera publiée, en 1899, il écrira à Croce : "En faisant le compte-rendu (de la *Contribution*) pour la *Revue philosophique*, je me suis aperçu que Labriola a traduit la *préface* beaucoup trop librement. En 1859 Marx était encore tout pénétré de la conception hégélienne de l'histoire", (*La Critica*, XXV, 1927, lettre du 7 juin 1899, p.

**1895 (D) – K. Marx, *Critique de la "Philosophie du Droit" de Hegel. Introduction.*** Traduction Édouard Fortin.

Le texte est publié dans *Le Devenir social* n° 6, septembre 1895 (p. 501-515), puis en brochure par V. Giard et E. Brière, 1895, 15 p.

Ce texte, rédigé par Marx en décembre 1843-janvier 1844, a paru dans le numéro unique des *Annales franco-allemandes* en mars 1844. Il marque une étape essentielle dans l'élaboration de sa conception d'ensemble, mais il n'a pas été réédité par Engels.

L'initiative de sa publication en français revient à Édouard Fortin, l'ami de Guesde, qui a déjà traduit fin 1890 le *Dix-huit Brumaire*. En effet, au moment où paraît la version française de *L'Origine de la famille* établie par Ravé, Fortin propose à Engels de traduire les trois chapitres consacrés à la "théorie de la violence" dans son *Anti-Dühring*, ainsi que la *Critique de la Philosophie du Droit de Hegel* afin de les publier dans *L'Ère nouvelle*. Engels, qui tient en piètre estime les capacités du traducteur, s'inquiète surtout pour l'ouvrage "extrêmement difficile" de Marx, et il écrit à Laura Lafargue : "Étant donné le style épigrammatique de Mohr, je considère que Fortin est particulièrement incapable de le rendre. Nul autre que toi ne pourrait le faire<sup>118</sup>". De l'échange de lettres qui s'ensuit, on retiendra d'abord que Laura elle-même n'a jamais lu ce texte, mais aussi qu'Engels est plus que réservé quant à l'urgence de le faire connaître. C'est ainsi qu'il a répondu à Fortin, pour le décourager, que "l'article de Mohr est presque impossible à traduire<sup>119</sup>", tandis qu'il lui demande de prêter la *Critique* de Marx à Laura afin, comme il l'écrit à celle-ci, que "(tu) te formes une

---

305). Cette lettre prouve, en tout cas, que Sorel se souvenait fort bien que la préface avait été reproduite par Labriola, malgré la très faible publicité faite à ce texte à l'époque.

<sup>118</sup> COR, III, p. 328. Lettre du 14 octobre 1893.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 335. Lettre à Laura Lafargue du 16 octobre 1893.

opinion sur l'opportunité qu'il y aurait (en tenant compte à la fois du fond et de la forme) de la présenter aux travailleurs de France<sup>120</sup>.

Malgré ces réticences évidentes d'Engels, le traducteur a poursuivi son projet jusqu'à la publication de son travail dans le *Devenir social*. On ne sait comment l'attention de Fortin a été attirée par cet écrit de jeunesse de Marx, ni comment il est entré en possession de ce précieux exemplaire des *Annales franco-allemandes*. Mais il faut souligner l'importance de sa contribution. Car au-delà de la ténacité qu'il a dû déployer pour faire accepter sa traduction, la présentation qu'il donne de l'article mérite aussi d'être remarquée. Dans sa note introductive, Fortin indique en effet que Marx lui-même voyait dans sa critique du livre de Hegel "le point de départ des études qui devaient le conduire à sa conception matérialiste de l'histoire". Et, à l'appui de cela, le traducteur cite la préface de la *Contribution à la critique de l'économie politique* dont il recopie le paragraphe principal où Marx expose l'idée directrice de sa théorie de l'histoire. Cependant, Fortin ne signale pas, comme il est d'usage, que la préface a déjà été reproduite, et de façon plus complète, trois mois auparavant dans le *Devenir social* ; ce qui est sans doute l'indice des problèmes suscités par le texte parmi la rédaction de la revue. Il n'empêche que cette note a rendu un peu plus "visible" cette préface décidément embarrassante (voir plus loin : 1897 –A)

### **1895 (D) – F. Engels, "Complément et supplément au III<sup>e</sup> Livre du Capital".**

L'article est publié dans le *Devenir social* n° 8, novembre 1895 (p. 710-728)<sup>121</sup>.

Ce texte a été d'abord publié, à titre posthume, dans la *Neue Zeit* en septembre et octobre 1895. Il a été rédigé par Engels au printemps 1895, après la parution du *Livre III* du *Capital* en décembre 1894. Cette

---

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 337. Lettre du 27 octobre 1893.

<sup>121</sup> On peut lire ce texte, sous le titre "Supplément", dans *Le Capital, Livre III*, T. I, Éd. sociales, 1969, p. 26-44. Dans l'édition de La Pléiade des *Œuvres* de Marx, *Économie II*, ne figure que l'introduction du texte, p. 1586.

publication avait en effet déclenché rapidement de vives réactions, parfois polémiques, en Allemagne et en Italie, sur ce qu'Engels désignait comme la "contradiction apparente" entre la loi de la valeur et l'existence d'un taux égal de profit moyen. Un problème qu'il avait soulevé dès sa préface au *Livre II*, en 1885, suscitant les contributions de divers économistes, et ouvrant ainsi l'un des débats majeurs sur la théorie économique de Marx<sup>122</sup>.

Dans ce qui est un "complément" à sa préface du *Livre III*, Engels prend violemment à partie l'économiste italien Achille Loria, contre qui il polémiquait depuis de longues années<sup>123</sup>, tandis qu'en réponse aux positions de Werner Sombart et de Conrad Schmidt il précise sa propre vision de la conception de Marx, en insistant notamment sur le caractère historique de la notion de valeur.

En France, le *Livre III* du *Capital* est encore fort peu connu, bien que la *Revue socialiste* ait publié, en janvier 1895, le compte-rendu qu'en a rédigé Bernstein dans la *Neue Zeit*. Mais la très rapide publication dans le *Devenir social* de l'article d'Engels que la *Neue Zeit* vient de faire paraître s'explique sans doute par l'importance du débat sur la théorie de la valeur qui s'amorce tant en Allemagne qu'en Italie, et que Lafargue connaît bien pour y avoir participé dans les colonnes de la revue socialiste italienne *Critica sociale*, en octobre et novembre 1894<sup>124</sup>. Dans ce cadre, deux éléments, nous semble-t-il, ont pu hâter la parution du texte d'Engels. Tout d'abord, la critique importante et sans concession du *Livre III* du *Capital* que Charles Andler, l'un des premiers en France, rédige. L'article paraît dans *La Revue blanche* du 15 mai 1895, et met en cause les fondements comme la cohérence d'ensemble de la démarche de Marx<sup>125</sup>.

---

<sup>122</sup> L'histoire et les données de ce débat sont analysées par Gilles DOSTALER, *Valeur et prix. Histoire d'un débat*, F. Maspero, 1978 ; voir notamment "Le défi d'Engels", p. 40-59. Voir aussi Gérard JORLAND, *Les Paradoxes du capital*, Odile Jacob, 1996.

<sup>123</sup> Jean-Pierre POTIER, *Lectures italiennes de Marx, op. cit.*, p. 92-100.

<sup>124</sup> Gilles DOSTALER, *Valeur et prix, op. cit.*, p. 46 et 59 note 33.

<sup>125</sup> Charles ANDLER, "La fin du "Capital" de Karl Marx", *La Revue blanche*, 15 mai 1895, p. 450-454.

Mais à cela il faut ajouter que, au même moment, le *Devenir social* faisait connaître le *Livre III* en publiant dans sa livraison de mai l'analyse qu'en avait fait Conrad Schmidt, trois mois auparavant, dans une revue allemande<sup>126</sup>. Or c'est en grande partie à ce texte de C. Schmidt qu'Engels entend répondre dans le "complément". Car s'il juge l'article "excellent" sur la question du taux moyen de profit, il affirme que Schmidt est dans l'erreur lorsqu'il considère la loi de la valeur comme une simple "hypothèse scientifique", voire même comme une "fiction" qui ne serait que logiquement nécessaire<sup>127</sup>. Ayant publié l'article de Schmidt sans remarque particulière, le *Devenir social* se devait donc de faire connaître rapidement la "rectification" d'Engels sur la question essentielle de la valeur, qui constitue d'ailleurs une des dernières interventions théoriques du compagnon de Marx avant sa mort.

**1895 (E) - F. Engels, "Préface aux *Luttes de classes en France* de K.Marx".**

Le texte est publié dans *La Jeunesse socialiste*, n° 7, juillet 1895.

Sous le titre *Les Luttes de classes en France (1848-1850)* paraît en Allemagne, en 1895, un volume dans lequel Engels a, pour la première fois, regroupé les articles rédigés par Marx entre janvier et octobre 1850 pour la *Neue Rheinische Zeitung Politisch-Ökonomische Revue*<sup>128</sup>. Engels fait précéder l'ouvrage d'une longue introduction datée du 6 mars 1895. Il y présente d'abord l'essai de Marx comme "sa première tentative

---

<sup>126</sup> L'article de Conrad Schmidt, "Le III<sup>e</sup> volume du *Capital* de Karl Marx", paraît dans le *Devenir social* n°2, mai 1895 (p. 181-193). Il avait été publié le 25 février 1895 dans le *Sozialpolitisches Zentralblatt*.

<sup>127</sup> F. ENGELS, "Supplément", *Le Capital, livre III, op. cit.*, T. I, p. 30-31. Voir aussi les lettres d'Engels à Schmidt du 12 mars et du 6 avril 1895, dans Marx / Engels, *Lettres sur Le Capital, op. cit.*, p. 416-419 et p. 422.

<sup>128</sup> Cette revue, fondée par Marx et Engels quelques mois après leur arrivée à Londres – et dont le titre prolonge celui du journal que Marx a dirigé à Cologne de juin 1848 à mai 1849 – n'a eu que six livraisons, de mars à novembre 1850. Les trois premiers chapitres des *Luttes de classes* ont paru de mars à mai, le dernier en novembre.

d'explication d'un fragment d'histoire contemporaine à l'aide de sa conception matérialiste et en partant des données économiques de la situation<sup>129</sup>". Puis, ayant évoqué les enseignements que Marx et lui tiraient de leur expérience révolutionnaire de 1848, il analyse, à travers l'histoire de la France et de l'Allemagne depuis 1850, l'évolution des conditions de la lutte du prolétariat. Il en arrive ainsi à une réflexion sur les problèmes de tactique, qui vise à préciser le rôle et les possibilités du combat de rues insurrectionnel, à une époque où la lutte légale, grâce au suffrage universel, permet aux socialistes d'unir autour d'eux de larges masses populaires.

La publication de cette introduction donna lieu à un conflit sérieux entre Engels et certains dirigeants du Parti allemand<sup>130</sup>. À l'origine, début mars 1895, le manuscrit de l'introduction a été jugé trop compromettant par ses premiers lecteurs, notamment Bebel, parce qu'au même moment le Reichstag était engagé dans une longue discussion sur un projet gouvernemental de "loi contre la sédition" destinée à faciliter la répression des socialistes. Engels accepte alors, tout en protestant avec vigueur, de supprimer certains passages sur le recours à la violence<sup>131</sup>. Mais le 30 mars, dans le *Worwärts* dont le rédacteur en chef est W. Liebknecht, paraît un éditorial intitulé "Comment on fait aujourd'hui les révolutions", où des extraits choisis de l'introduction sont publiés à l'appui d'une tactique légaliste, non-violente. Engels laisse alors éclater sa colère (notamment dans une lettre à Lafargue, du 3 avril), et surtout il écrit à Kautsky, le directeur de la *Neue Zeit* où devait paraître l'introduction. Étant donné, souligne-t-il, que les extraits de son texte ont été "combinés de telle façon que j'apparais comme un adorateur pacifiste de la légalité à tout prix, je souhaite d'autant plus vivement que l'introduction paraisse sans coupures

---

<sup>129</sup> Karl MARX, *Les Luttes de classes en France (1848-1850)*, Éd. sociales, 1974, Introduction par F. Engels, p. 11.

<sup>130</sup> Nous nous appuyons dans ce qui suit sur les analyses et documents publiés par Roger DANGEVILLE, MARX / ENGELS, *La Social-démocratie allemande, op. cit.*, p. 301-308, 321-327, et les notes correspondantes.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 323-325, 431-433 (notes 314-316), et 318.

dans la *Neue Zeit*, afin que cette *impression ignominieuse* soit effacée<sup>132</sup>". Toutefois, il n'en fut rien ; l'introduction parut dans la *Neue Zeit*, puis dans l'édition en volume des *Luttes de classes*, avec les coupures qu'Engels refusait.

Cette introduction a été amplement discutée lors du débat sur le "révisionnisme". C'est d'ailleurs pour lutter contre l'utilisation qu'en faisait Bernstein que Kautsky, dans *Le Chemin du pouvoir* (1909), rendit publique la lettre que lui avait envoyée Engels. Mais le texte complet de l'introduction ne fut édité par Riazanov qu'en 1925<sup>133</sup>.

En ce qui concerne *La Jeunesse socialiste*, qui publie la traduction du texte d'Engels (dans la version de la *Neue Zeit*), elle a été lancée par Hubert Lagardelle, alors étudiant à Toulouse et membre du groupe des étudiants socialistes. Installée ensuite à Paris, elle "obtint un grand succès au Quartier latin, où elle était très appréciée des étudiants<sup>134</sup>". Elle n'a eu pourtant que onze numéros, de janvier à novembre 1895, mais elle a su obtenir la collaboration de personnalités importantes, y compris du socialisme allemand<sup>135</sup>.

#### **1895 (F) – K. Marx, extrait du Livre III du *Capital*.**

Publié dans *La Jeunesse socialiste*, juillet ou août 1895. (réf.: Sh. Sand, *Cahier G. S. n°2*, p. 9.) (à voir)

#### **1896 (A) – F. Engels, "La force et l'économie dans le développement social".**

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 303-305, souligné par Engels. La lettre à Lafargue est également publiée dans *COR*, III, p. 404.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 302-308 (reproduction de la présentation de Riazanov).

<sup>134</sup> Albert LIVET, "Le mouvement socialiste au Quartier latin", *op. cit.*, p. 584.

<sup>135</sup> Christophe PROCHASSON, *Les Intellectuels, le socialisme et la guerre*, *op. cit.*, p. 46-47.

On sait que Sorel était un des collaborateurs attirés de la revue.

L'article est publié dans le *Devenir social* n° 6, juin (p. 548-560), n° 7, juillet (p. 658-666) et le n° 8-9, août septembre 1896 (p. 724-760).

La première partie du texte est constituée des trois chapitres publiés par Engels dans l'*Anti-Dühring* sous le titre "théorie de la violence", dont on a dit qu' Édouard Fortin lui avait demandé l'autorisation de les traduire dès octobre 1893<sup>136</sup>. La seconde partie, publiée dans le n° 8-9, est accompagnée d'une note de présentation indiquant qu'il s'agit d'une étude posthume, qu'Engels n'a pas terminée. Il se proposait d'y analyser le rôle de la force dans l'histoire récente de l'Allemagne depuis 1848, et le texte en a été publié fin 1895, dans la *Neue Zeit*, "comme contribution à la fête commémorative de l'établissement de l'Empire allemand<sup>137</sup>". Engels a rédigé cet écrit en 1888, et il le présentait à Lafargue en ces termes : "Je fais une critique de toute la politique bismarckienne qui doit paraître comme appendice à la théorie de la force de l'*Anti-Dühring* ou plutôt comme son application dans la pratique actuelle (...) Vous pensez bien que cela doit être pesé et repesé<sup>138</sup>".

L'article du *Devenir social* a certes contribué à faire connaître l' *Anti-Dühring* en France, mais l'ouvrage entier ne sera traduit et publié qu'en 1911, chez Giard et Brière.

**1896 (B) – K. Marx, *Misère de la philosophie, réponse à la "Philosophie de la misère" de M. Proudhon*, préface de Friedrich Engels, V. Giard et E. Brière, 1896, 292 p. (Bibliothèque socialiste internationale II).**

---

<sup>136</sup> Bien qu'appréciant peu les qualités du traducteur, Engels a confirmé son accord pour la parution du texte dans une lettre à Laura Lafargue, où il écrit : "Arrange-toi avec Bonnet comme cela te conviendra le mieux. Pourvu que *le manuscrit passe par tes mains*, ce sera parfait et je le reverrai volontiers" (COR, III, p. 359. Lettre du 11 avril 1894).

<sup>137</sup> *Le Devenir social*, n° 8-9, p. 724. L'article de la *Neue Zeit* a pour titre "Force et économie dans l'établissement du nouvel Empire allemand". Les trois chapitres de l'*Anti-Dühring* suivis de ce texte posthume formeront plus tard le volume *Le Rôle de la violence dans l'histoire*.

<sup>138</sup> COR, II, p. 101. Lettre du 7 février 1888.

Après l'échec de trois tentatives de la part des guesdistes, et sans compter le projet assez vague de la *Revue socialiste* en 1890, "l'Anti-Proudhon" de Marx est enfin disponible en 1896. Le volume reprend fidèlement celui de la première édition allemande de 1885, elle-même rééditée en 1892<sup>139</sup>. Il comporte donc l'importante préface d'Engels, centrée sur les rapports de Marx et de Rodbertus, et trois textes en appendice. Le premier – "Proudhon jugé par Karl Marx"- est la lettre de Marx à J.B. Schweitzer du 24 janvier 1865, dont on a dit qu'elle a été publiée dans la *Revue socialiste* en janvier 1887. Vient ensuite "John Gray et sa théorie des bons de travail", qui est un extrait de la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), livre qui n'a pas encore été réédité en allemand. On trouve enfin le "Discours sur la question du libre-échange", daté de 1848, qu'Engels a placé en annexe parce que, dit-il à la fin de son introduction, il "appartient à la même période de développement de l'auteur que la *Misère*" – mais sans doute aussi parce qu'il était d'actualité en 1885 - et qui a déjà été publié dans *L'Ère nouvelle* et *Le Socialiste* en 1894.

*Misère de la philosophie* est le deuxième ouvrage de Marx publié par Giard et Brière, après la *Critique de la Philosophie du droit de Hegel* paru en brochure l'année précédente. Il faut voir là une décision éditoriale importante de la maison. Car, pour la première fois, un éditeur universitaire publie Marx. De plus, il le fait dans le cadre d'une collection consacrée au socialisme, et même plus précisément au marxisme. En effet, Alfred Bonnet, le secrétaire de rédaction du *Devenir social*, vient d'être chargé de créer et de diriger la Bibliothèque socialiste internationale. *Misère de la philosophie* s'inscrit, bien sûr, dans la nouvelle collection, où il

---

<sup>139</sup> Une "note de l'éditeur" – après avoir mentionné que le livre, écrit par Marx en français, a paru en 1847 à Paris et à Bruxelles – ne fait référence qu'à la 2<sup>e</sup> édition allemande. Il est précisé qu'on a ajouté "quelques corrections de la main de Marx sur son exemplaire donné par ses filles au Parti socialiste allemand pour former le fonds d'une bibliothèque du parti". Signalons qu'une nouvelle édition sera faite par Giard et Brière en 1908.

fait suite aux *Principes socialistes* de Gabriel Deville, publiés la même année<sup>140</sup>.

### 1897 (A) – F. Engels, "La conception matérialiste de l'histoire".

L'article paraît dans le *Devenir social*, mars 1897(p.228-261).

Il comporte plusieurs lettres d'Engels : - la lettre à Joseph Bloch du 21 septembre 1890, publiée d'abord dans le *Sozialistische Akademiker* de Berlin, n°19, 1895, dont J. Bloch était rédacteur (avant qu'il ne fonde, en 1897, les *Sozialistische Monatshefte*) ; - la lettre à Conrad Schmidt du 27 octobre 1890, publiée pour la première fois dans la *Leipziger Volkszeitung* en octobre 1895 ; - la lettre à Starkenburg, un collaborateur de la *Neue Zeit*, du 25 janvier 1894, publiée dans le *Sozialistische Akademiker*, n°20, 1895<sup>141</sup>. À ces lettres, on a ajouté l'introduction à l'édition anglaise du *Socialisme utopique*, rédigée par Engels en 1892 (dont un extrait avait déjà été publié dans *Le Socialiste* en 1892).

Les trois lettres d'Engels sont très importantes en ce qu'elles modifient la formulation de la conception matérialiste de l'histoire que lui-même avait explicitée dans *Socialisme utopique et socialisme scientifique*.

---

<sup>140</sup> Dans le compte-rendu que René Worms consacre au livre de Deville, on peut lire :

"Cet ouvrage est le tome premier d'une *Bibliothèque socialiste internationale* consacrée à la diffusion du marxisme et publiée dans le format in-12, chez les éditeurs Giard et Brière. Deux autres volumes ont déjà paru dans cette collection, et la *Revue* se propose de les analyser par la suite" (*Revue internationale de sociologie*, mai 1897, p. 396). Ce passage semble à peine démarqué d'un prospectus de lancement de la collection, rédigé par l'éditeur et accompagnant les premiers volumes. En tout cas, même si le terme "diffusion du marxisme" n'a pas été celui de l'éditeur, c'est bien ainsi qu'a été perçue son initiative, et ce d'autant plus logiquement que le troisième ouvrage de la collection est celui d'Antonio Labriola, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, en 1897.

<sup>141</sup> On trouvera les deux premières lettres dans Marx / Engels, *Sur la religion*, *op. cit.*, p.267-271 ; la troisième est reproduite dans Marx / Engels, *Lettres sur "Le Capital"*, *op. cit.*, p. 410-412. Voir également dans K. Marx et F. Engels, *Œuvres choisies*, Moscou, Éd. du Progrès, 1970, T. III, p. 516, 520, 534.

Dans cet ouvrage, en effet, il notait que "la structure économique de la société constitue chaque fois la base réelle qui permet, *en dernière analyse*, d'expliquer toute la superstructure des institutions juridiques et politiques, aussi bien que des idées religieuses, philosophiques et autres"<sup>142</sup>. Mais l'expression "en dernière analyse" pouvait sembler une pétition de principe, tant elle restait formelle. Dans les trois lettres reproduites, en revanche, Engels insiste sur l'action en retour des éléments de la superstructure sur l'évolution de la sphère économique. Ainsi écrit-il à J. Bloch : "Il y a action et réaction de tous ces facteurs au sein desquels le mouvement économique finit par se frayer son chemin comme une nécessité à travers la foule infinie de hasards"<sup>143</sup>.

Quant à son introduction de 1892 au *Socialisme utopique*, elle trouve sa place dans ce cadre. En effet, si la première partie du texte débouche sur une caractérisation très classique du "matérialisme historique", la seconde peut apparaître comme l'application des principes méthodologiques qu'il a mis en relief dans les trois lettres précédentes. Car il s'agit d'une fresque de l'évolution des rapports de classes en Angleterre depuis le XVI<sup>e</sup> siècle qui s'attache principalement à analyser, sur fond de croissance du capitalisme, les mouvements philosophiques et religieux ainsi que les luttes politiques.

La composition et la publication de ce dossier sur la conception matérialiste de l'histoire dans le *Devenir social* ne doit certainement rien au hasard. Le matérialisme historique est sans doute l'aspect théorique le plus largement traité dans la revue, ce qui renvoie avant tout aux préoccupations de G. Sorel, même si Lafargue s'y intéresse également beaucoup. C'est d'ailleurs grâce à Sorel – tant par ses propres contributions, notamment son "Étude sur Vico"(octobre-décembre 1896), que par celles, très innovantes, qu'il a obtenues de Labriola et de Croce –

---

<sup>142</sup> F. Engels, *Socialisme utopique...*, *op. cit.*, p. 135 ; c'est nous qui soulignons.

<sup>143</sup> Marx / Engels, *Sur la religion*, *op. cit.*, p. 269. De même, on lit dans sa lettre à Starkenburg : "Il n'est pas vrai que la situation économique soit *la cause, qu'elle soit seule active* et que tout le reste ne soit qu'action passive. Il y a, au contraire, action réciproque, sur la base de la nécessité économique qui l'emporte toujours *en dernière instance*" (*Lettres sur "Le Capital"*, *op. cit.*, p. 411).

que le *Devenir social* a permis un approfondissement de cette question tel qu'on n'en avait pas connu auparavant en France<sup>144</sup>. Or l'un des problèmes majeurs, soulevé par ces différentes analyses, concerne bien entendu l'interprétation du déterminisme économique de Marx. Sorel, qui refuse d'y voir le "fatalisme" souvent critiqué par les adversaires du socialiste allemand<sup>145</sup>, y était particulièrement sensible. Cela permet de comprendre ce fait étonnant, que nous avons déjà signalé : l'exposé de la conception matérialiste de l'histoire – essentiel et inédit jusque-là – qui figure dans la préface de la *Contribution à la critique de l'économie politique* est passé quasiment inaperçu, sans commentaire explicite en tout cas, quand il a été reproduit dans l'article de Labriola en juin 1895. Mais il n'est pas interdit de penser que les lettres d'Engels publiées en mars 1897 venaient très à propos pour nuancer le déterminisme strict de ce texte, et pour autoriser des lectures plus "ouvertes" de la théorie de l'histoire de

---

<sup>144</sup> En 1895-1896, et pour ne citer que les articles de marxistes étrangers, le *Devenir social* a publié : les textes d'Engels sur le christianisme primitif (avril 1895) et sur "la force et l'économie" (juin 1896), un article de Plékhanov "Augustin Thierry et la conception matérialiste de l'histoire" (novembre 1895), l'essai d'Antonio Labriola "En mémoire du *Manifeste du parti communiste*" (juin-juillet 1895), suivi de son article "La théorie des facteurs historiques et la conception matérialiste de l'histoire" (octobre 1896), ainsi que le premier article de B. Croce "Les théories historiques de M. Loria" (novembre 1896).

<sup>145</sup> Voir, par exemple, en 1897 son introduction aux *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire* de Labriola, où il combat les thèses de Rouanet dans la *Revue socialiste* de 1887 qui avaient marqué l'émergence du débat sur le matérialisme historique.

Marx<sup>146</sup>. Il faut signaler, de plus, que ces lettres seront largement commentées durant le débat sur le "révisionnisme"<sup>147</sup>.

**1897 (B) – K. Marx et F. Engels, *Manifeste du Parti communiste*,  
V. Giard et E. Brière, 1897, 60 p.**

L'ouvrage ne comporte aucune des préfaces des éditions allemandes. Mais, en première page, se trouve une "note de l'éditeur" qui reproduit le texte introductif figurant déjà dans la brochure éditée par *L'Ère nouvelle* en 1895. Cet avant-propos, dont on a dit qu'il a été très certainement rédigé par Laura Lafargue, mentionne aussi qu'elle est la traductrice du *Manifeste*.

Pour la première fois le *Manifeste* est publié par un véritable éditeur, disposant d'une librairie en plein Quartier latin, ce qui a de toute évidence permis d'accroître sa diffusion, jusque-là très limitée.

Toutefois, il faudra attendre deux ans pour qu'un autre texte de Marx - *Salaires, prix et profit* – soit édité par la maison Giard et Brière. Or nous disposons d'un témoignage très intéressant qui met directement en cause la responsabilité de P. Lafargue dans ces problèmes d'édition. Il s'agit d'une lettre d'Alfred Bonnet, employé par Giard et Brière comme directeur de la "Bibliothèque socialiste internationale", envoyée en janvier 1898 à Labriola, avec qui il est en affaire depuis 1896 pour la publication de ses *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*. Bonnet, qui réclame de son correspondant le secret absolu pour cette partie de sa lettre, lui donne à voir les coulisses de l'affaire.

---

<sup>146</sup> Ce n'est qu'en février et mars 1898 que sera publiée l'analyse très audacieuse de B. Croce dans ses "Essais d'interprétation et de critique de quelques concepts du marxisme". Mais auparavant, G. Sorel a fait paraître en octobre 1897 "Pro e contro il socialismo (Saverio Merlino)", où il défend les positions de Marx avec une grande liberté d'interprétation, et qui constitue son dernier article avant qu'il ne quitte le *Devenir social*.

<sup>147</sup> Voir, par exemple, Édouard Bernstein, *Les Présupposés du socialisme*, Le Seuil, 1974, p. 38, et Georges Sorel, *La Décomposition du marxisme*, *op. cit.*, p. 153, 204.

"Quant à Lafargue, écrit-il, je ne l'ai pas vu depuis plus de six mois : il m'avait autorisé à publier tout ce que je voudrais de Marx, et j'avais réparti entre mes amis et moi les traductions. L'éditeur avait accepté de publier pour le mois de novembre 1897 tout ce qui serait prêt : II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> volume du *Capital*, c'est-à-dire tout ce qui a paru – *Zur Kritik – Lohnarbeit und Kapital – Le 18 Brumaire – Les luttes de classes en France – Révolution et contre révolution*.

Pour des raisons stupides, sans refuser d'une façon expresse, Lafargue m'a renvoyé aux calendes grecques. Cela m'a énervé pour toute la fin de l'année. Nous avons beaucoup travaillé ; j'avais des engagements à l'égard de plusieurs camarades, à l'égard de l'éditeur. Je suis ennuyé de lire (par ex. dans la *Revue socialiste*) et de m'entendre dire : "Pourquoi les marxistes, maintenant qu'ils ont un éditeur, de l'argent ne publient-ils pas la suite du *Capital* ? etc., etc. ".

J'avais cru qu'essayer de faire marcher une revue et publier des ouvrages indispensables, dont quelques-uns auraient dû paraître par les soins des socialistes français il y a déjà plusieurs années, pourrait m'assurer quelque appui.

Je suis seul, j'ai tous les ennuis, personne ne me seconde<sup>148</sup>".

---

<sup>148</sup> S. MICCOLIS (éd.), *Il carteggio di Antonio Labriola conservato nel fondo Dal Pane, Archivio storico per le province napoletane*, vol. CVIII, Naples, 1990, p.661, lettre de janvier 1898. Cet ouvrage contient notamment les lettres d'A. Bonnet reçues par A. Labriola de juin 1896 à janvier 1899. Je remercie Michel Prat de m'avoir signalé cette correspondance. D'autre part, en ce qui concerne l'allusion aux critiques de la *Revue socialiste*, on en trouve un exemple sous la plume de Georges RENARD. Distinguant soigneusement Marx des marxistes français qui font de lui "une sorte de pape infaillible du socialisme et de sa doctrine un bloc intangible", il s'étonne de ce que seul le premier volume du *Capital* ait été traduit, et de ce que "ceux qui se recommandent de son nom, quand il ne leur manque ni la connaissance de l'allemand ni l'argent pour payer les frais d'édition, laissent attendre le même honneur au second volume depuis des années et au troisième depuis des mois. (...)" Parmi les marxistes eux-mêmes, le nombre de ceux qui ont lu Marx tout entier est extrêmement petit, et bien heureux sont les autres d'avoir les yeux de la foi pour

Il est clair que Bonnet traverse une phase dépressive, et l'on peut envisager qu'il cristallise sur Lafargue tous les problèmes qu'il rencontre – alors que certains retards sont sans doute dus, notamment, aux difficultés de la traduction (par exemple pour les *Livres II et III du Capital*, qui ne seront publiés par la maison qu'en 1900-1902). Mais on ne peut s'empêcher de penser que sa dénonciation de la nonchalance et du manque d'intérêt de Lafargue sonne juste. De ce manque d'intérêt pour les textes de Marx, Bonnet donne d'ailleurs lui-même, quelques lignes plus haut dans sa lettre, une explication politique. Pour les dirigeants guesdistes, dit-il, le marxisme n'est pas une "inspiration pour guider l'action pratique". Il se réduit à quelques principes ; de sorte qu'après avoir été une fois "transporté dans la pratique, science et activité pratique ne font qu'un". Autrement dit, la "science" se dissout dans l'activité politique qui seule compte. Du reste, ajoute-t-il, ces dirigeants "ne lisent plus et ne se posent plus de questions<sup>149</sup>".

En tout cas, de cette désinvolture des guesdistes envers les œuvres de Marx un éditeur concurrent de Giard et Brière – la maison Schleicher frères – saura bientôt tirer profit.

### **1897 (C) - K. Marx et F. Engels, *Manifeste du parti communiste*.**

Le texte est publié en appendice (p. 293-348) dans le livre d'Antonio LABRIOLA, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, traduit par

---

suppléer à la familiarité réelle avec le texte sacré". (*Socialisme intégral et marxisme*, Librairie de la *Revue socialiste*, Giard et Brière, 1896, p. 11.)

<sup>149</sup> *Ibid*, p. 660. Cette analyse rejoint celle de G. Sorel quand il écrit, dans "Mes raisons du syndicalisme" (1910) : "Beaucoup des socialistes qui invoquaient l'autorité de Marx et d'Engels, ne se souciaient pas du tout qu'on étudiât de trop près les textes de leurs prophètes ; ils croyaient avoir tiré des documents originaux tout ce qui pouvait entrer dans l'enseignement classique du socialisme." Ce qui explique, ajoute-t-il, "le peu d'empressement qu'ils mirent à publier les ouvrages de Marx et d'Engels" ; reproduit dans *Matériaux d'une théorie du prolétariat* (1921), Slatkine Genève-Paris, 1981, p. 251.

Alfred Bonnet, préface de Georges Sorel, V. Giard et E. Brière, 1897, 348 p. (Voir 1897-D)

**1897 (D) – K. Marx, *Préface de la Contribution à la critique de l'économie politique*. (Extrait, reproduit dans Antonio LABRIOLA, *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*).**

Le livre d'A. Labriola comporte deux essais : "En mémoire du *Manifeste du parti communiste*" – dans lequel est reproduit l'extrait de la *préface* de 1859 – qui a été publié dans le *Devenir social* en juin et juillet 1895 (voir 1895-C), et "Le matérialisme historique" dont un extrait a été publié dans cette revue en octobre 1896. L'ensemble est préfacé par G. Sorel<sup>150</sup>.

Après les *Principes socialistes* de G. Deville et *Misère de la philosophie* (voir 1896-B), l'ouvrage, qui paraît en mars 1897, est le troisième volume de la *Bibliothèque socialiste internationale* dirigée par Alfred Bonnet chez Giard et Brière. Par les lettres qu'A. Bonnet, qui l'a traduit, envoie à Labriola, nous savons que le livre s'est bien vendu<sup>151</sup>. Mais il a surtout été

---

<sup>150</sup> Une seconde édition sera publiée par l'éditeur en 1902. Elle ne comporte plus la préface de Sorel, les deux auteurs ayant rompu leurs relations à partir de 1898. Elle inclut par contre, sous le titre "À propos de la crise du marxisme", une critique, publiée d'abord en Italie en mai 1899, d'un ouvrage récent du professeur tchèque Th. G. Masaryk, qui avait lancé l'expression de "crise du marxisme" début 1898. Cette édition a été reproduite (sauf le texte du *Manifeste* qui figurait en appendice en 1902) par Gordon et Breach, 1970 ; dans cette édition, l'extrait de la *préface* de 1859 se trouve p. 47-50.

<sup>151</sup> S. MICCOLIS (éd), *Il carteggio...*, *op. cit.*, p. 656. Cette correspondance, conservée par Labriola (voir 1897-B, note), permet de saisir sur le vif le travail de l'éditeur. La lettre à laquelle nous faisons référence est d'octobre 1897. Bonnet y indique à Labriola que, sur un tirage de 1000 exemplaires pour la vente, mis sur le marché en mars, 337 avaient déjà été vendus le 1<sup>er</sup> août (ce qui rapportait 117,95 francs à l'auteur), date à laquelle l'éditeur arrête son bilan. "C'est un succès", écrit Bonnet, d'autant que beaucoup de revues n'ont pas encore publié le compte-rendu promis, et que "la vente se maintient". "Il a été envoyé, ajoute-t-il, un très grand nombre d'exemplaires aux critiques, revues et journaux ; j'ai écrit à pas mal de personnes. Nous avons fait plus

lu, remarque-t-il, en dehors des rangs socialistes, et il ajoute : "Je suis très étonné qu'on ait fait tant de comptes-rendus, parce que, véritablement, très peu de personnes s'intéressent à ces questions<sup>152</sup>".

De fait, la réception des *Essais* de Labriola est particulièrement remarquable, puisque l'on voit, à travers les multiples recensions de l'ouvrage par les revues savantes, s'éveiller l'intérêt pour la doctrine de Marx de la part de philosophes, de sociologues et d'historiens qui jusqu'alors – comme A. Bonnet en a bien conscience - ne lui prêtaient

---

que pour les autres volumes de la Collection, pour cette raison que le sujet intéresse un nombre plus restreint de personnes". Bonnet explique également que la maison d'édition dispose de moyens efficaces pour faire connaître ses livres : un catalogue annuel répandu "à plusieurs milliers d'exemplaires – et ce que n'a aucun autre éditeur français, elle publie mensuellement un journal-réclame "*la Revue bibliographique*" dont le tirage est mensuellement de 10 000 exemplaires". Nous reviendrons sur cette *Revue bibliographique*, dont nous utiliserons les seuls numéros conservés à la BNF, datés de 1901.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 663-664. Dans cette lettre de février 1898, Bonnet répond à une interrogation de Labriola que Sorel lui a transmis : "Comment se fait-il que votre livre intéresse si peu les marxistes français", écrit-il. Le constat de la situation qu'il dresse en réponse mérite d'être connu : "Parmi les marxistes français je crois bien que parmi ceux dont les noms sont un peu connus, ne l'ont lu que : Sorel, Deville, Lafargue, Jaurès, Ed. Fortin. Je suis convaincu qu'aucun autre ne l'a acheté. Restent les jeunes. Tous ceux que je connais l'ont lu et ils y ont trouvé exprimé ce qu'ils sentaient vaguement, mais ces jeunes marxistes sont très peu nombreux. Il y a pas mal de jeunes agrégés d'histoire et de philosophie qui se déclarent socialistes, mais presque tous tournaient autour de la *Revue socialiste*". Et à titre d'exemple, Bonnet ajoute que l'École normale, "dont le bibliothécaire s'affiche socialiste", est abonnée à la *Revue socialiste*, mais ne l'est pas au *Devenir social*.

Par ailleurs, il faut mentionner que cette édition française du livre de Labriola sera lue et commentée par Plékhanov, tandis que Lénine le juge "excellent" (lettre du 10 décembre 1897, citée par Georges LABICA, "Le matérialisme historique au XIXe siècle. Remarques sur le débat Plékhanov-Labriola", *Raison présente*, juillet-septembre 1979, p. 31). Cela explique que la traduction en russe – dont Bonnet informe son correspondant (*Ibid.*, p. 658. Lettre de décembre 1897) – ait été entreprise très rapidement.

guère attention. Nous ne pouvons en analyser ici toutes les raisons. Mais il est clair qu'émerge de ce livre, pour le public cultivé, l'image d'un Marx philosophe – et "sociologue" – qui vient assez soudainement compléter la figure de l'économiste, souvent seule attachée jusque-là à l'auteur du *Capital*.

Cependant, on doit souligner que cette brusque reconnaissance de Marx par les philosophes et les sociologues n'a pas suffi à assurer, en France, la célébrité de la *préface* de 1859, dont le premier essai de Labriola offre la traduction. Sorel, qui ne tenait pas à mettre en lumière un écrit qui l'embarrasse fortement, joue ici, à coup sûr, un rôle non négligeable. La preuve existe, en effet, qu'il a bien mesuré l'importance du texte de Marx, auquel il se réfère explicitement dans son compte-rendu de *Misère de la philosophie*, publié dans la *Revue philosophique* en février 1897 – soit très peu de temps après qu'il ait terminé la rédaction de sa *préface* pour l'ouvrage de Labriola<sup>153</sup>. Et pourtant, dans cette dernière, Sorel "oublie" de mentionner la *préface* de 1859. C'est qu'il entend avant tout y défendre l'idée qu'il n'y a, dans la doctrine de Marx, ni "fatalisme" ni "déterminisme" au sens strict, et que le livre du philosophe italien apporte enfin une connaissance juste du matérialisme historique, à l'encontre des "caricatures" fatalistes qu'on en a fait jusqu'à présent en France<sup>154</sup>. Mais dès lors que Sorel lui-même fait silence sur ce texte jusque-là inédit, on s'étonne moins de ce que la *préface* de Marx n'ait pas retenu l'attention des lecteurs de Labriola. En tout cas, elle n'est presque jamais citée dans les recensions des *Essais*<sup>155</sup>. Il faudra attendre la traduction de la *Contribution*

---

<sup>153</sup> L'article est reproduit dans G. SOREL, *Essais de critique du marxisme...*, *op. cit.*, p. 329. Sorel écrit que, dans la *Misère*, on voit "d'une manière déjà très claire, se produire la doctrine du matérialisme historique, qui sera développée davantage en 1859 dans la *Critique de l'économie politique*".

<sup>154</sup> Préface aux *Essais...*, de LABRIOLA, 1897, p. 5-8 ; la *préface* est datée de décembre 1896.

<sup>155</sup> À notre connaissance, dans ces recensions, seuls deux auteurs citent la *préface* et tous deux se réfèrent à l'édition allemande. Ce sont Andler, dans la *Revue de métaphysique et de morale* (novembre 1897, p. 648), ainsi que l'historien et philosophe roumain Xénopol (*Revue critique*, t. 44, 1897, p. 480). Seignobos, dans un numéro ultérieur de la

à la critique de l'économie politique pour que sa préface commence à être mieux connue (voir ici 1899-B).

**1897 (E) – 3<sup>e</sup> édition de : *Le Capital*, de Karl Marx, résumé et accompagné d'un aperçu sur le socialisme scientifique, par Gabriel Deville, E. Flammarion, 324 p.**

L'ouvrage reproduit intégralement la 1<sup>ère</sup> édition de 1883, rééditée en 1887. Mais un "post-scriptum" a été ajouté à la préface, où Deville rend compte de l'évolution de sa pensée depuis 1883. Les éditions Flammarion rééditeront le livre après la première guerre mondiale, puis encore en 1948. Il a été traduit en espagnol (1887), en italien (1893) et en russe (1900).

**1897 (F) – 2<sup>e</sup> édition de : Karl Marx, *Le Capital*, extraits faits par M. Paul Lafargue, Guillaumin, 1897 (1<sup>e</sup> éd. 1894).**

**1898 (A) – K. Marx, "Salaires, prix, profits".**

L'article est publié dans le *Devenir social* en mai et juin 1898.

Il s'agit du rapport présenté par Marx, en anglais, au Conseil général de l'Internationale en juin 1865, pour répondre à deux conférences prononcées par John Weston, membre du Conseil général. Celui-ci cherchait à démontrer qu'une augmentation générale des salaires ne peut améliorer la situation des ouvriers et que l'activité des trade-unions doit être considérée comme nuisible.

Le manuscrit a été publié à Londres en 1898 par Eleanor Marx-Aveling, avec une préface d'Edward Aveling.

---

*Revue critique* (t. 45, 1898, p. 85), en donne une sorte de résumé, assez personnel. Les autres auteurs n'y font aucune allusion. C'est le cas d'E. Durkheim (*Revue philosophique*, 1897, p. 645-651), R. Worms (*Revue internationale de sociologie*, novembre 1897, p. 820), A. Lichtenberger (*Revue historique*, t. 64, 1897, p. 362), Rouxel (*Journal des économistes*, juillet 1897, p. 141-144), Ch. Gide (*Revue d'économie politique*, 1898, p. 357-361), J. Bourdeau (*Journal des Débats*, 5 février 1898).

1898 (B) – K. Marx, *Préface de la Contribution à la critique de l'économie politique* (Extrait, reproduit dans Ernest SEILLIÈRE, *Littérature et morale dans le Parti socialiste allemand*, Plon, 1898, p. 297-).

(à compléter)

1898 (C) – K. Marx, "La question juive" (Extrait).

L'article est publié dans *L'Humanité nouvelle*, vol 3, novembre 1898, p. 580-585<sup>156</sup>.

*L'Humanité nouvelle, Revue Internationale, Sciences et Arts*, est créée en 1897, où elle succède à *La Société nouvelle* de Ferdinand Brouez, dont elle conserve l'enracinement belge. Son directeur est Augustin Hamon (1862-1945), professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles et anarchiste. Ami de Fernand Pelloutier, il était présent à ses côtés au Congrès international de Londres en 1896, où les affrontements ont été vifs avec les guesdistes, sur la participation des syndicats aux congrès socialistes<sup>157</sup>. Quant à sa revue, elle compte outre des anarchistes des collaborateurs de diverses tendances socialistes. À partir de juillet 1898, elle est éditée par

---

<sup>156</sup> La publication de cet article est mentionnée par Shlomo SAND, *L'Illusion du politique*, *op. cit.*, p. 257, note 7. Claude WILLARD, dans *Les Guesdistes*, *op. cit.*, ne signale (p. 721) que l'édition du texte dans *Études socialistes* en 1903.

<sup>157</sup> Jacques JULLIARD, *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe*, Points-Seuil, 1971, p. 58, 92, 134-141. À l'issue du congrès, A. Hamon a publié *Le Socialisme et le Congrès de Londres*, Stock, 1897. Signalons d'autre part que l'Université nouvelle de Bruxelles s'est constituée en 1893 à partir d'une scission dans l'Université libre de la ville. À l'époque en effet, le conseil d'administration de l'Université libre s'est opposé à la venue du géographe anarchiste Élisée Reclus, qui avait été invité à y donner des cours, désavouant ainsi le recteur Hector Denis. L'Université nouvelle, créée dans ces conditions, avait donc une coloration idéologique plus radicale. On notera, enfin, qu'à partir de 1900, A. Hamon ajoute à son titre celui de professeur au Collège libre des sciences sociales. (Sur cette institution, fondée à Paris en 1895 par Dick May, voir l'article de Christophe PROCHASSON dans le *Dictionnaire des intellectuels français*, *op. cit.*, p. 285-287.)

Schleicher frères, un éditeur que nous allons retrouver. G. Sorel, qui y publie à partir de mars 1898 "L'avenir socialiste des syndicats", crédite la revue d'une vente mensuelle de cinq à six cents exemplaires<sup>158</sup>.

*La Question juive*, rédigée en été 1843, a été publiée par Marx dans les *Annales franco-allemandes* en mars 1844 pour répondre à une brochure de Bruno Bauer portant ce titre, où il juge impossible l'émancipation politique des Juifs allemands. Le texte de Marx comporte deux chapitres. Dans le premier, il veut démontrer, contre Bauer, qu'un État démocratique laïque réaliserait l'émancipation politique des Juifs, en même temps que celle des autres citoyens. Mais la dualité aliénante de l'État politique *et* de la société civile demeurerait. De sorte que cette émancipation politique appellerait, au-delà, l'émancipation proprement "humaine", exigeant la transformation radicale de la société civile par la suppression de la propriété privée.

Le second chapitre commence par contester l'une des thèses majeures de Bauer : selon lui, pour être libres les Juifs doivent se convertir, non pas au christianisme, mais à ce qui en est "la dissolution" – au rationalisme critique. Marx refuse cette problématique "théologique", où l'émancipation se jouerait fondamentalement dans la sphère des idées. Pour lui, ce n'est pas dans la religion qu'il faut chercher ce qui empêche l'émancipation des Juifs en assurant le maintien de leur spécificité. "La question de la faculté du Juif de s'émanciper, écrit-il, se change pour nous en cette autre question : "Quel élément social particulier doit être renversé, pour effacer le judaïsme" ". Et d'ajouter : "Ne cherchons pas le mystère du Juif dans sa religion, mais cherchons le mystère de sa religion dans le Juif réel. (...) Quel est le culte profane du Juif ? C'est le trafic. Quelle est la divinité profane du Juif ? C'est l'argent<sup>159</sup>".

Marx semble donc combiner ce qui se veut une lecture "matérialiste" du judaïsme, avec sa quête de l'origine fondamentale de l'aliénation politique qu'il recherche dans la structure économique de la société civile. Il parvient ainsi, pour la première fois, à désigner, en tant

---

<sup>158</sup> Lettre à Croce, 23 avril 1898, *La Critica*, XXV, *op. cit.*, p. 169.

<sup>159</sup> K. MARX, "La question juive", *L'Humanité nouvelle*, novembre 1898, p. 581.

qu'origine ultime de toutes les aliénations humaines, l'argent – qu'il perçoit comme une "universalité abstraite" et asservissante. Mais c'est à travers une très violente diatribe contre "la domination universelle" du judaïsme – accusé notamment d'imposer ses liens à l'humanité "non seulement en s'emparant de la puissance financière mais aussi en contribuant pour sa part à mettre l'argent sur le trône du monde<sup>160</sup>" – que jaillit cette première formulation de l'aliénation économique.

L'antijudaïsme de Marx dans ce texte, qui donnera lieu au XX<sup>e</sup> siècle à un débat historiographique animé<sup>161</sup>, est précisément ce qui ressort, seul, de l'extrait proposé par l'*Humanité nouvelle*. Dans sa note introductive en effet, A. Hamon annonce, certes, qu'il ne reproduit que la seconde partie du texte ; un texte au demeurant très peu connu, constate-t-il, bien qu'une traduction en français en ait été faite en 1850 – celle, précisément, que reprend l'article<sup>162</sup>. Mais il ne donne aucune indication sur le premier chapitre. Ce qui, joint à la difficulté du raisonnement dialectique qui soutend l'extrait, explique que le lecteur ne puisse en retenir que la charge

---

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 583.

<sup>161</sup> Des éléments de ce débat sont exposés par Maximilien RUBEL dans ses notes qui accompagnent *À propos de la question juive* dans l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade de K. MARX, *Œuvres III Philosophie*, Gallimard, 1982, p. 1578-1580. On trouvera d'autres références historiographiques, notamment dans Francis KAPLAN, *Marx antisémite ?*, Imago – Berg international, 1990, p. 50-69, et dans Enzo TRAVERSO, *Les Marxistes et la question juive, histoire d'un débat (1843-1943)*, Kimé, 1997, p. 37-41.

<sup>162</sup> La note de A. Hamon, p. 581, indique que *La Question juive* a été traduite par le Dr Herman Ewerbeck, et publiée dans *Qu'est-ce que la Bible ?* En fait, le titre exact de l'ouvrage, composé par celui qui dirigeait la section parisienne de la Ligue des Justes, est *Qu'est-ce que la religion d'après la nouvelle philosophie allemande ?* Le livre comprenait aussi *L'Essence du christianisme* de Feuerbach (voir Maurice DOMMANGET, *IM*, p. 63 ; mais l'auteur ne mentionne pas le présent extrait, ni la réédition de *La Question juive* en 1903). Hamon signale aussi que l'essai de Marx n'a pas été réédité en allemand, et que la seule autre traduction existante en a été faite en 1898 par le Parti socialiste polonais.

antisémite de Marx. En fait, il est clair que le choix éditorial de la revue est loin d'être innocent. D'autant qu'Augustin Hamon s'est déjà illustré en mêlant étroitement antisémitisme et socialisme dans un ouvrage publié en 1889 ; un mélange qu'il n'est d'ailleurs pas le seul à pratiquer dans les rangs socialistes<sup>163</sup>. Lorsqu'il publie "La question juive" en 1898, c'est-à-dire en pleine affaire Dreyfus, Hamon n'est donc pas mécontent de pouvoir enrôler Marx dans son combat. Au demeurant, il ne s'en cache pas puisqu'il termine sa note d'introduction en justifiant ainsi la reproduction du texte de Marx : "Le nom de l'auteur, l'importance des idées émises et du sujet traité, encore d'actualité, l'ignorance dans laquelle est le public de cette œuvre d'un des plus éminents penseurs de ce siècle, nous ont paru raisons suffisantes".

**1899 (A) – K. Marx, *Salaires, prix, profits*.**

Traduction par Charles Longuet, V. Giard et E. Brière, 104 p.

Rappelons que le texte a paru l'année précédente, traduit par le gendre de Marx, dans le *Devenir social*, et que ce petit livre est la seule œuvre de Marx publiée par Giard et Brière depuis le *Manifeste* en 1897<sup>164</sup>.

**1899 (B) – K. Marx, *Critique de l'économie politique*.**

Traduit de l'allemand par Léon Rémy, Librairie C. Reinwald, Schleicher frères, XI-275 p., Bibliothèque internationale des sciences sociologiques, publiée sous la direction de M. A. Hamon, IV.

L'ouvrage, publié en 1859, n'a pas été réédité par Engels. Mais il l'est en 1897, par Kautsky, et c'est sur cette nouvelle édition que travaille le

---

<sup>163</sup> Augustin HAMON et Georges BACHOT, *L'Agonie d'une société*, Savine, 1889. Voir l'analyse de cet ouvrage dans Marc ANGENOT, *Ce que l'on dit des Juifs en 1889, Antisémitisme et discours social*, Presses Universitaires de Vincennes, 1989, p. 46-48. Sur l'antisémitisme de certains socialistes, voir Catherine FHIMA, "La gauche et les Juifs", dans JJ. BECKER et G. CANDAR, *Histoire des gauches en France, op. cit.* T. I, p. 390-394.

<sup>164</sup> Une réédition aura lieu en 1912 chez les mêmes éditeurs. Le livre constituera alors le quatorzième volume de la Bibliothèque socialiste internationale.

traducteur. Outre l'intérêt qui s'attache à l'ouvrage de Marx en lui-même, il faut insister à nouveau sur le fait que sa *préface*, avec l'exposé de la théorie de l'histoire qu'elle comporte, se trouve pour la première fois publiée en tant que telle en France, puisqu'elle n'était jusque-là accessible, on l'a dit, qu'à travers l'extrait reproduit dans les *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire* d'Antonio Labriola, en 1897 (et auparavant, en 1895, dans son article du *Devenir social* ).

On aurait pu s'attendre à ce que cette *préface* suscite de nombreux commentaires, mais on remarque, au contraire, que la plupart des recensions de la *Critique* la passent sous silence. C'est le cas dans les deux principales revues économiques : Rouxel, dans le *Journal des Économistes*, et Ch. Gide dans la *Revue d'économie politique*, ne la mentionnent pas. Il en va de même de F. Pillon dans *L'Année philosophique*, ainsi que dans les brefs commentaires de *L'Année sociologique* et de la *Revue de métaphysique et de morale*<sup>165</sup>. En réalité, les seules revues savantes dans lesquelles la *préface* est mentionnée sont celles où le compte-rendu de l'ouvrage est assuré par Georges Sorel : la *Revue philosophique* et la *Revue internationale de sociologie*. Le fait peut sembler étrange, puisque l'on sait que Sorel a volontairement passé sous silence le texte de Marx lorsqu'il a rédigé, en décembre 1896, sa préface aux *Essais* de Labriola (voir 1897-D). Mais, depuis cette date, dans la foulée de sa rupture avec le marxisme orthodoxe, Sorel n'hésite plus à critiquer Marx lui-même. C'est ce qu'il fait dans ses deux recensions de la *Critique* en 1899.(reprendre la suite).

La traduction de la *Critique* est assurée par Léon Rémy (1870-1910). Ayant participé à la fondation des ESRI, Rémy est un moment blanquiste, puis il s'oriente vers l'anarchie. Il est un fervent partisan du syndicalisme, comme l'est son ami Augustin Hamon avec qui il participe au congrès international de Londres en 1896. Il collabore d'ailleurs à l'*Humanité*

---

<sup>165</sup> *Journal des Économistes*, septembre 1899, p. 445-7 ; *Revue d'économie politique*, 1899, p. 1043 ; *L'Année philosophique*, 1899, p. 271-73, *L'Année sociologique*, 1898-1899, p. 544 ; *Revue de métaphysique et de morale*, T. VII, supplément, novembre 1899, p. 6.

*nouvelle*, où va paraître un extrait de la *Critique* peu avant sa publication<sup>166</sup>.

Avec la *Critique de l'économie politique*, on constate que, pour la première fois, un livre de Marx est traduit et publié en dehors de tout contrôle des guesdistes. L'éditeur est en effet Schleicher frères dont on a dit qu'il publie aussi *L'Humanité nouvelle*. Adolphe Schleicher a été longtemps un collaborateur de l'éditeur Charles Reinwald. Devenu son associé peu avant la mort de celui-ci en 1891, il va alors assurer la direction de la maison<sup>167</sup>, qui se trouve entièrement au nom de sa famille en 1899. Reinwald était une personnalité reconnue, liée au courant libre-penseur, évolutionniste et matérialiste qui se développe dans les dernières années de l'Empire. Spécialisé dans la publication des naturalistes allemands Büchner et Vogt, puis de Darwin et de l'anthropologue Paul Broca, il avait aussi constitué à partir de 1875 une importante "Bibliothèque des sciences contemporaines" où sont présentées – dans une visée encyclopédique, marquée par le scientisme naturaliste de l'époque – aussi bien les sciences naturelles que les sciences humaines<sup>168</sup>. Le

---

<sup>166</sup> Cet extrait du chapitre II paraît sous le titre "L'argent ou la circulation simple", au printemps 1899 (Vol 4, p. 273-281), accompagné de l'annonce que l'ouvrage lui-même est sous presse chez l'éditeur Schleicher. Sur la biographie de Rémy, voir le *Dictionnaire MAITRON*, T. 15, p. 23-24.

<sup>167</sup> Voir la plaquette d'hommage, publiée à la mort de Reinwald : *Charles-Ferdinand Reinwald (1812-1891). Discours prononcés aux obsèques de C. Reinwald le 26 février 1891*, Paris, Imprimerie Paul Schmidt. Ces informations sont fournies par l'éditeur Émile Baillière, dans le discours qu'il prononce "au nom des libraires français", p. 12.

<sup>168</sup> *Ibid*, le discours prononcé "au nom des savants" par Charles Letourneau. Celui-ci, qui se revendique du "matérialisme scientifique", souligne le rôle de Reinwald depuis les années 1860, dans "la rénovation profonde qui s'accomplit dans la philosophie scientifique et qui est grosse de bien d'autres rénovations" ; ce qui fait de l'éditeur un des "promoteurs de cette révolution si importante, quoique pacifique" (p. 16). En matière philosophique, Reinwald s'est illustré par des "éditions du centenaire" de Voltaire et de Diderot ; il a aussi publié l'importante *Histoire du matérialisme* de Lange, en 1877.

catalogue de la maison Schleicher maintient ce double héritage. On y trouve des ouvrages de biologie et de chimie mais aussi, outre des classiques du matérialisme, une "Bibliothèque de pédagogie et de psychologie" dirigée par Alfred Binet, ainsi qu'une section de "sciences sociologiques" comprises dans un sens extrêmement large<sup>169</sup>.

C'est dans ce cadre que va s'inscrire, à partir de 1898, la "Bibliothèque internationale des sciences sociologiques" que dirige Augustin Hamon. Le texte de présentation de la collection, qu'il a très certainement rédigé lui-même, signale le lien existant entre "la gravité des problèmes sociaux" et le développement des recherches sociologiques. Celles-ci, menées selon "la véritable méthode scientifique, c'est-à-dire la méthode d'observation et d'expérimentation", ont pour objet "le développement et la constitution des sociétés humaines". Le champ balisé est donc très vaste et c'est pourquoi, comme le précise le texte, "on peut aussi classer, parmi les sciences sociologiques, l'étude des systèmes et de l'histoire du socialisme, car ce sont des études concernant la constitution des sociétés". On a donc là une approche qui se veut purement scientifique, et non directement politique, du socialisme. Même si l'objectif de la collection, est-il précisé en reprenant la tradition scientiste, est bien, en contribuant à l'avancement des sciences, "d'aider au progrès de l'humanité<sup>170</sup>". La *Critique de l'économie politique* est le quatrième volume de la collection, où il succède à un livre du célèbre criminologue italien Cesare Lombroso. Quant au cinquième titre, ce sera à nouveau, l'année suivante, un ouvrage de Marx - *La Lutte des classes en France*.

Un nouvel éditeur universitaire se lance ainsi dans la publication de Marx, en concurrence directe avec Giard et Brière. Il a su profiter de l'incurie des guesdistes qui – de l'aveu même d'Alfred Bonnet, on l'a vu – ne parviennent pas à utiliser pleinement les services de leur éditeur.

---

<sup>169</sup> Voir : Librairie C. Reinwald. Schleicher frères éditeur, 15 rue des Saints Pères, Paris, *Catalogue général illustré*, janvier 1900. Le catalogue, conservé à la Bibliothèque nationale, est orné d'un portrait de C. Reinwald dont le nom reste accolé à celui de l'éditeur Schleicher sur les ouvrages qu'il publie.

<sup>170</sup> *Ibid*, *Catalogue général illustré*, p. 20.

L'aspect commercial de la rivalité entre Schleicher et Giard et Brière n'est certainement pas négligeable, d'autant que les livres socialistes se vendent alors plutôt bien. Mais ce qui se joue entre les deux maisons relève aussi d'orientations intellectuelles et politiques différentes. En effet, avec la *Revue internationale de sociologie* et les travaux de R. Worms, que Giard et Brière éditent depuis 1893, la sociologie semblait chercher sa place du côté de l'économie politique et du droit. Tandis qu'en abordant à son tour la publication d'ouvrages sociologiques, Schleicher fait davantage ressortir le fondement anthropologique et naturaliste de cette nouvelle discipline aux contours encore flous<sup>171</sup>.

Dans ces conditions, il peut sembler paradoxal que Marx soit donc reconnu comme sociologue en tout premier lieu par un éditeur qui le fait voisiner sur son catalogue avec Büchner et Broca. À vrai dire, cette approche naturaliste et scientiste, que l'on doit attribuer à Hamon quand on lit le texte de présentation de sa collection, ne serait sans doute pas entièrement désavouée par Lafargue. Mais si ce libertaire qu'est le directeur de *L'Humanité nouvelle* décide de publier Marx, et de plus chez un éditeur connu précisément pour cette tradition, ce n'est pas seulement pour affirmer la valeur scientifique, sociologique, de ses œuvres. C'est aussi avec la ferme volonté d'en retirer le monopole de "l'utilisation" à un courant politique dont il rejette l'autoritarisme et le dogmatisme. Le résultat immédiat, d'ailleurs, va être de conférer, en retour, un cachet

---

<sup>171</sup> D' autres courants de la sociologie révèle un enracinement encore différent puisqu'on constate que Tarde, Durkheim, ou Gaston Richard sont alors publiés par Félix Alcan, un éditeur prestigieux, connu pour la solidité de son catalogue en philosophie et en histoire, avec notamment la *Revue philosophique* et la *Revue historique* qu'il édite depuis 1876. On notera d'autre part que l'actualité éditoriale de la sociologie est frappante, surtout depuis 1895. Au-delà de la concurrence à laquelle se livrent Giard et Brière et Schleicher, il faut rappeler qu'Alcan édite *L'Année sociologique* de Durkheim à partir de 1896, et qu'il fonde en 1898 la "Bibliothèque générale des sciences sociales". Sur Alcan voir l'article de Valérie TESNIERE, dans J. JULLIARD et M. WINOCK (Dir.), *Dictionnaire des intellectuels français, op. cit.*, p. 46-48.

d'orthodoxie marxiste à Giard et Brière qu'ils ne souhaitaient pas, ne serait-ce que pour des raisons commerciales<sup>172</sup>.

On constate donc que, pour la première fois, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, l'édition des œuvres de Marx devient un enjeu – politique et culturel, plus encore que financier – pour les courants qui divisent la gauche française<sup>173</sup>.

### Note sur la lecture de la préface de 1859 par G. Sorel.

Durant la période, essentielle pour son évolution, où Sorel rompt avec le marxisme orthodoxe, à partir de fin 1897-1898, on ne trouve pas

---

<sup>172</sup> C'est ce qui ressort d'une lettre d'Alfred Bonnet à Labriola, en octobre 1898. Bonnet, qui se sent seul pour soutenir le *Devenir social* et qui est très découragé, annonce à Labriola qu'il va sans doute arrêter la revue. "L'éditeur, écrit-il, ne voudrait pas que la revue cessât de paraître. Cela assure à sa maison une clientèle socialiste, les livres socialistes se vendent assez bien et la revue est un luxe utile". Il signale ensuite, à propos de plusieurs ouvrages socialistes dont *Le Socialisme au jour le jour* de Guesde, qu'il a "dû batailler pour que ces livres ne paraissent pas dans la *Bibliothèque socialiste*, parce que cela aurait augmenté leurs chances de vente". Puis il ajoute : "L'éditeur me dit : il y a une *Bibliothèque socialiste*, les ouvrages ne paraissent pas dans la *Bibliothèque socialiste*, parce que cela donne à ma maison une allure sectaire. Un client lui a dit un jour, en parlant de la *Bibliothèque internationale des sciences sociales* (sic) que vient de fonder A. Hamon, vous vous êtes l'éditeur guesdiste, et il en a été beaucoup ennuyé. Tout cela me paraît stupide, mais cela est". (S. MICCOLIS (éd.) *Il carteggio di Antonio Labriola... op. cit.*, p. 679).

<sup>173</sup> Signalons qu'une deuxième édition française de la *Critique* sera publiée, sous le titre *Contribution à la critique de l'économie politique*, en 1909 ; la traduction est de Laura Lafargue et elle est éditée par Giard et Brière (*Bibliothèque socialiste internationale*, XI). Les rivalités éditoriales continuent donc, et on les verra reprendre, de façon très marquée, après la scission entre socialistes et communistes dans les années 1920-1930. Or, l'éditeur de Marx qui domine cette période n'est autre que l'ancienne Librairie Schleicher qui a été reprise par Alfred Costes, proche de la SFIO, et qui entame en 1924 la publication des *Œuvres complètes de Karl Marx*, dans la traduction de J. Molitor (70 volumes paraissent jusqu'en 1939).

chez lui, à notre connaissance, d'allusion directe à la *préface* de Marx, bien qu'il aborde alors, dans la plupart de ses écrits, la question cruciale de la valeur scientifique du matérialisme historique. Sorel se réfère pourtant à la *préface* peu avant la publication de la *Critique*, peut-être parce que son attention a été à nouveau attirée sur ce texte par le livre d'Ernest Seillière, *Littérature et morale dans le parti socialiste allemand* (voir 1898-B), qui en reproduit un large extrait. Toujours est-il que dans "Marxisme et science sociale", publié dans la *Rivista Italiana di Sociologia* en janvier 1899, puis dans "Y a-t-il de l'utopie dans le marxisme ? ", qui paraît dans la *Revue de métaphysique et de morale* en mars 1899, il évoque l'inspiration hégélienne de Marx dans la *préface*<sup>174</sup>.

Mais quelques mois plus tard, lorsque paraît la traduction de la *Critique*, son jugement est beaucoup plus tranché et négatif. C'est que, durant les trois années précédentes, sa critique de Marx – et non plus seulement celle des marxistes, ou d'Engels – s'est considérablement approfondie. On notera tout d'abord que, dans ses deux recensions de l'ouvrage, Sorel signale que la *préface* est "beaucoup plus célèbre" que le livre. Ce qui ne peut renvoyer qu'au débat qui a eu lieu parmi les socialistes italiens, et dont des échos sont effectivement parvenus en France<sup>175</sup>. Dans le compte-rendu de la *Critique* publié dans la *Revue internationale de sociologie*, l'auteur s'attache davantage au livre lui-même qu'à la *préface*. Puis, il présente rapidement, de façon très "libre" et schématique, la façon dont Marx envisage l'évolution sociale. Sa critique est de nature historique. Cette théorie, objecte Sorel, ne peut rendre

---

<sup>174</sup> "Marxisme et science sociale", repris dans *Essais de critique du marxisme*, *op. cit.*, p. 167 note 25 ; *La Décomposition du marxisme*, *op. cit.*, p. 109 et 115.

<sup>175</sup> Ces échos concernent Croce et Loria, mais aussi Enrico Ferri (voir notre note, en 1897-D). Comme il l'écrit dans sa recension de la *Critique* pour la *Revue philosophique*, Sorel considère que "les commentateurs n'ont généralement rien compris au système exposé par Marx" (*Revue philosophique*, novembre 1899, texte repris dans *Essais de critique du marxisme* (ECM), *op. cit.*, p.353). De même, quand il va aborder l'étude détaillée de la *préface*, dans les articles publiés en Italie que nous évoquons plus loin, Sorel commence toujours par analyser les positions des différents socialistes italiens sur le texte de Marx, en partant de celle de Labriola, et en insistant sur le brouillage dû aux commentateurs (voir "Construction d'un système historique...").

compte du passage de la civilisation asiatique à l'Antiquité gréco-latine, ni expliquer la chute de l'empire romain. Ce qui justifie sa conclusion : les formulations de Marx sont "beaucoup trop vagues pour qu'il soit possible d'engager une discussion scientifique sur cette conception<sup>176</sup>".

Sa recension parue dans la *Revue philosophique* de novembre 1899 – mais dont il avait terminé la rédaction début juin<sup>177</sup> – est nettement plus approfondie. Sorel y insiste sur l'héritage hégélien, puisqu'il voit, dans la succession des quatre modes de production cités par Marx, "une conception du développement historique du monde systématisé à la manière hégélienne, mais d'où aurait disparu l'Esprit du monde<sup>178</sup>". Quant à la première partie du texte de Marx, il en donne une version très personnelle. En effet, son résumé en est une réécriture, qui supprime tout ce qui touche aux rapports de détermination de la superstructure par la base économique, au profit d'un rapport "d'explication à expliqué"<sup>179</sup>.

---

<sup>176</sup> *Revue internationale de sociologie*, août-septembre 1899, p. 628-630.

<sup>177</sup> Lettre à Croce, 7 juin 1899 : "En faisant le compte-rendu (de la *Critique*) pour la *Revue philosophique*, je me suis aperçu que Labriola a traduit la préface beaucoup trop librement. En 1859, Marx était encore tout pénétré de la conception hégélienne de l'histoire ; je vous enverrai le compte-rendu quand il aura été imprimé pour vous montrer comment j'interprète la pensée de Marx." (*La Critica*, *op. cit.*, p. 305).

<sup>178</sup> *Revue philosophique*, dans *ECM*, p. 353. À propos de ces "époques de formation de l'économie sociale", Sorel ajoute que "ces formations prennent leurs formes classiques dans les contrées les plus appropriées, ce qui est bien une réminiscence hégélienne, l'Esprit se manifeste successivement (dans des pays divers)".

<sup>179</sup> *Ibid*, p. 353-354 : "L'économie sociale constitue les conditions de la vie matérielle et elle présente un caractère relativement mécanique ; l'homme cherche à comprendre son activité et il crée des systèmes idéologiques (juridiques, politiques, religieux, artistiques, philosophiques), qui ont avec l'économie sociale un rapport analogue à celui d'explication à expliqué ; (...) On passe d'une formation à une autre par une culbute, lorsqu'une formation est complète, quand elle a engendré tous les éléments de sa destruction ; les hommes qui dirigent les forces productives sont alors gênés par les rapports juridiques existants ; ils sont devenus assez forts pour s'émanciper et briser les obstacles ; les forces productives sont conservées et de nouveaux rapports juridiques d'ordre plus élevés sont introduits."

Puis, jugeant que le texte est "insuffisant à bien des points de vue", Sorel estime que Marx a ainsi entraîné ses disciples "dans la voie d'explications, dites matérialistes, qui sont simplement fantaisistes". Finalement, à ses yeux, la préface a le statut d'une "hypothèse", forgée par Marx dès 1845. Une hypothèse, qui anime aussi le *Manifeste*, construite pour justifier l'espoir, dont Marx s'est toujours bercé, de l'imminence d'une révolution sociale copiée sur le modèle de 1789.

À lire ces critiques, il semble que la condamnation de Sorel soit sans appel. Pourtant, il n'en a pas fini avec la *préface*. À peine terminées ces deux recensions, en juin 1899, il se lance dans une étude beaucoup plus approfondie de l'écrit de Marx, dont il consigne le résultat dans son article "Costruzione del sistema della storia secondo Marx ". Celui-ci est envoyé le 29 juin 1899 à Croce, pour qu'il paraisse dans la *Riforma Sociale*, où il viendrait compléter l'article que Sorel y a publié en août 1898 sous le titre "La nécessité et le fatalisme dans le marxisme"<sup>180</sup>. En fait, la "Construction d'un système historique selon Marx" ne paraîtra qu'en juillet 1900. Le texte était important aux yeux de Sorel, puisqu'il le reprendra, en le modifiant assez profondément en 1901 pour en faire le chapitre "Les trois systèmes historiques de Marx" dans ses *Essais de critique du marxisme* publiés en italien en 1903.

La "Construction" est entièrement consacrée aux problèmes que pose la *préface*, à commencer par ceux que suscite l'interprétation qu'en a donnée Labriola. La publication de la traduction française peut, bien sûr, justifier à elle seule que Sorel affronte enfin directement un texte qu'il s'est longtemps refusé à examiner vraiment. Mais un autre élément est à prendre en compte. Peu avant que ne soit éditée la *Critique de l'économie politique*, paraît le livre de Labriola, *Socialisme et philosophie*, dont la préface et l'appendice attaquent avec virulence Sorel et Croce. Sorel n'entend pas répondre publiquement à ces attaques, et dans la recension de l'ouvrage

---

<sup>180</sup> Lettres à Croce du 29 juin, puis du 30 juin 1899. Dans cette dernière, Sorel écrit qu'à travers son article, "on arrive à voir comment les diverses parties de la théorie historique de Marx peuvent s'unir et se concilier". Mais il en ressort également, dit-il, que "les indications données par Marx sont vraiment bien insuffisantes pour étudier l'histoire des institutions (...) Le matérialisme historique doit être complété par beaucoup d'autres vues sur les relations humaines". (*La Critica, op. cit.*, p. 308-309).

qu'il signe pour la *Revue philosophique* il ne les mentionne pas<sup>181</sup>. Cependant, il n'est pas interdit de faire l'hypothèse que le télescopage des deux publications a décidé Sorel à "régler ses comptes" avec Labriola sur la question, brûlante, du matérialisme historique. Et, de fait, il semble bien que la "Construction" permette à Sorel de s'émanciper plus complètement de l'influence du philosophe italien<sup>182</sup>, tout en lui conférant davantage encore de liberté envers Marx.

Sorel - qui refuse la conception d'un déterminisme économique chez Marx, défendue par Andler - critique en effet, pour la première fois explicitement, la position de Labriola voyant dans la *préface* des "principes", qui seraient à appliquer dans la recherche historique. Cela le conduit à s'interroger sur le statut de la *préface*, et à distinguer différentes méthodes historiques, à l'œuvre chez Marx, dont il cherche à évaluer la pertinence. Prolongeant la réflexion de Croce, Sorel veut "démontrer qu'il y a chez Marx une conception multiforme de l'histoire et que l'une des difficultés que sa doctrine présente provient de ce que l'on a confondu les différentes parties du système<sup>183</sup>". Sa conception "réaliste", selon le mot de Croce, - celle qui se manifeste dans ses écrits historiques - témoigne d'une méthode empirique qui lui permet de percevoir l'importance des luttes de classes. Quant à la méthode "symbolique" dont relève la *préface*, elle est loin de l'histoire réelle (le terme de "classe" n'y est pas prononcé). Mais ses abstractions ne font que traduire en langage symbolique ce qui est le résultat d'une étude empirique. Ainsi les quatre époques que cite Marx ne sont qu'un résumé de l'histoire empirique. Labriola a tort d'en faire les étapes d'une évolution qui doit nécessairement se reproduire partout dans le même ordre. "Il n'existe pas chez Marx, précise Sorel, un plan général auquel l'économie est obligée de se conformer". C'est précisément ce en

---

<sup>181</sup> *La Critica*, p. 301, lettre du 23 février 1899. La recension du livre de Labriola publiée dans la *Revue philosophique* de juillet 1899 est reprise dans *ECM*, p.350.

<sup>182</sup> Voir la fin de "Les trois systèmes historiques de Marx", où il s'explique sur le fait de critiquer Labriola (*ECM*, p.217).

<sup>183</sup> G. SOREL, *Costruzione del sistema della storia secundo Marx*, Estratto dalla *Riforma Sociale*, (juin 1900), p. 4. Ce tiré à part de l'article (avec l'indication autographe de Sorel, sur la dernière page : "Écrit en juin 1899"), est conservé au Musée social.

quoi il diffère de Hegel. Les analogies entre eux ne sont qu'apparentes, et "Marx pouvait dire qu'il ruinait la dialectique de Hegel puisque pour lui les formules expriment seulement le résumé des faits".

Cette conception est d'ailleurs intéressante, ajoute Sorel, en ce qu'elle permet de représenter l'évolution historique "sous forme de tableaux faisant ressortir les synchronismes des différentes manifestations sociales, à partir des forces productives jusqu'aux produits idéologiques plus élevés<sup>184</sup>". Toutefois, cette histoire symbolique "toute pétrie d'abstraction" ne doit être "qu'un moment provisoire de l'étude". Elle a certes permis de mettre en relief "sous forme résumée, les relations qui existent entre le développement des forces productives, les rapports existants dans la société civile, les formes idéologiques". Mais ces rapports de corrélation synchroniques une fois établis, le moment de l'histoire symbolique est dépassée, et l'"on voit apparaître l'importance de la lutte des classes". Les classes ne sont plus une simple catégorie descriptive, comme au début de la recherche ; maintenant, "les classes prennent leur véritable caractère et se présentent comme les moteurs de tous les changements que subissent les institutions juridico-politiques<sup>185</sup>".

Dans la suite de son article, Sorel met à nouveau en garde contre les formules lapidaires mais peu scientifiques de la *préface*. Il leur oppose un passage de *Misère de la philosophie*, où Marx recommande - pour comprendre pourquoi tel principe s'est manifesté au XI<sup>e</sup> siècle - d'examiner "quels étaient les hommes du XI<sup>e</sup> siècle, leurs besoins, les forces productives, leur mode de production et pour finir quels étaient les rapports d'homme à homme qui résultaient de toutes ces questions d'existence". Mais surtout, il tente de combiner d'une façon assez audacieuse - et qu'il ne reprendra pas sous cette forme<sup>186</sup> - ce qu'il retient

---

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>186</sup> Tout ce passage sera supprimé dans "Les trois systèmes historiques de Marx". Mais, de ces réflexions, il conclut, maintenant, que "nous nous leurrions" quand "on prétend supprimer " la théologie (et notamment la magie, qui la précède) ainsi que la métaphysique : "On cesse alors de comprendre l'ensemble de la vaste construction historique" (*Ibid.*, p. 20).

de Marx avec ce qu'il pense pouvoir puiser dans la loi des trois états d'A. Comte en matière d'"histoire des institutions".

La conclusion de Sorel est importante. On aurait tort, dit-il de "considérer la conception marxiste de l'histoire comme une chose simple ; elle forme un système". Et les difficultés d'interprétation en sont d'autant plus grandes que les diverses parties du système sont confuses. Dans ses écrits historiques, Marx se contente "d'exposer la succession des événements" ; quant à "la fameuse préface de 1859, elle ne contient pas des préceptes pour écrire l'histoire". De sorte, termine-t-il, que "pour utiliser les indications qui se trouvent éparpillées dans ses œuvres sur le développement des institutions, il faut se consacrer à un travail de construction dont l'importance n'était guère connue il y a quelques années<sup>187</sup>". Après avoir ainsi "décomposé", à la manière d'Andler, la conception de l'histoire de Marx, et compris que les différents "systèmes" qui la composent pouvaient "se concilier" (comme il l'a écrit à Croce), Sorel en conclut que chacun de ces "systèmes", empirique ou symbolique, peut apporter des éléments au chercheur ; que ce soit l'importance à accorder aux classes en lutte, ou les corrélations synchroniques qui relient l'économie, la vie sociale, les institutions juridico-politiques et les systèmes d'idées par lesquels les hommes cherchent à se comprendre et à agir. Mais en même temps, l'insuffisance des "systèmes historiques" de Marx fait qu'il faut *construire* une grille d'intelligibilité nouvelle de l'histoire. Tel est probablement l'enseignement que tire Sorel de cette étude de la *préface* : la nécessité de construire sa propre méthodologie historique, en puisant – de façon très libre et créative – chez Marx, mais aussi auprès des penseurs les plus divers de la science et de l'éthique.

On comprend pourquoi, désormais, Sorel évitera de trop s'étendre sur la préface. Quand il l'évoquera, convaincu des défauts de cet écrit, mais aussi de la complexité de son statut – voire de la valeur heuristique qu'il a eu pour lui –, il insistera surtout sur son "obscurité", et la difficulté de son interprétation.

### 1899 (C) – K. Marx, "La Commune".

Extrait, publié dans *Le Mouvement social*, 15 mars (à voir).

---

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 21.

**1900 (A) – K. Marx, *La Lutte des classes en France (1848-1850). Le XVIII<sup>e</sup> brumaire de Louis Bonaparte.***

Traduit de l'allemand par Léon Rémy, Schleicher frères, V-363 p. Bibliothèque internationale des sciences sociologiques, publiée sous la direction de A. Hamon, V.

L'ouvrage s'ouvre sur une courte introduction de Léon Rémy, mentionnant les circonstances de la rédaction des *Luttes de classes*, et reproduisant des extraits de la préface d'Engels de 1895. On sait que cette préface a déjà été traduite, et publiée dans *La Jeunesse socialiste* (voir : 1895-E), mais le livre lui-même était encore inconnu en France. Quant au *Dix-huit brumaire*, publié en 1891 dans la traduction d'E. Fortin, il avait été imprimé directement par le Parti ouvrier, sans passer par un éditeur. En réunissant les deux textes dans sa *Bibliothèque internationale des sciences sociologiques*, et en les publiant chez un éditeur connu, A. Hamon donne donc, pour la première fois, une "visibilité" effective aux essais historiques – et "sociologiques"- de Marx.

Dans la course de vitesse que se livrent les deux éditeurs de Marx, il est clair que Schleicher prend de l'avance. Toutefois, comme nous allons le voir, Giard et Brière ne sont pas prêts à se laisser distancer sans combattre.

**1900 (B) – K. Marx, *Le Capital, critique de l'économie politique. Livre II. Le Procès de circulation du capital, avec une préface de Friedrich Engels.***

Traduit à L'Institut des sciences sociales de Bruxelles par Julian Borchardt et Hippolyte Vanderrydt, V. Giard et E. Brière. Bibliothèque socialiste internationale, publiée sous la direction d'Alfred Bonnet, série in-8°, III.

Le *Livre II* du *Capital* a été publié par Engels en 1885. Il aura donc fallu attendre quinze ans pour disposer de sa traduction française, ce qui a d'ailleurs accrédité la rumeur que les guesdistes ne tenaient pas à ce qu'il soit lu<sup>188</sup>. Quoi qu'il en soit, Giard et Brière sont maintenant engagés dans

---

<sup>188</sup> Voir plus haut (1897 –B), la lettre d'A. Bonnet à Labriola en janvier 1898.

la publication non seulement du *Livre II*, mais aussi du *Livre III* du *Capital* (publié en allemand en 1894) – qui paraîtra en deux tomes, en 1901 puis en 1902. Ces ouvrages portent les numéros III, IV et V dans la Bibliothèque socialiste internationale (série in-8°)<sup>189</sup>.

La traduction a été réalisée par deux socialistes à l'Institut des sciences sociales de Bruxelles, dirigé par l'économiste et sociologue socialiste belge Hector Denis, ancien recteur de l'Université libre de Bruxelles, et où enseigne Émile Vandervelde<sup>190</sup>. L'un des traducteurs est belge. L'autre, Julian Borchardt, d'origine allemande, est un économiste qui connaît bien la théorie de Marx, et a collaboré occasionnellement à *L'Humanité nouvelle* où il a signé en particulier un article sur "La conception matérialiste de l'histoire" (1897, vol 1, p. 257-268). Il rédigera après la guerre, un résumé du *Capital* largement diffusé<sup>191</sup>.

---

<sup>189</sup> Dans cette série in-8°, les deux premiers titres publiés sont : Beatrix et Sidney Webb, *Histoire du Trade-Unionisme*, 1897, et Karl Kautsky, *La Question agraire*, 1900 . Les ouvrages que nous avons cités précédemment (*Misère de la philosophie, Principes socialistes* de Deville...), moins volumineux, sont enregistrés dans la série in-18° de la Bibliothèque socialiste.

<sup>190</sup> Ces deux socialistes belges sont en contact avec Giard et Brière qui publient certains de leurs ouvrages : *Le Socialisme en Belgique* de E. Vandervelde et J. Destrée, en 1898, et *l'Histoire des systèmes économiques et socialistes au XIX<sup>e</sup> siècle*, de H. Denis. Cet ouvrage est indiqué "en préparation" dans le catalogue de la Bibliothèque internationale d'économie politique (*Revue bibliographique*, septembre 1901) qui, à l'époque, est dirigée également par Alfred Bonnet.

<sup>191</sup> Julian Borchardt (1868-1932) a peut-être un lien de parenté avec le Dr. Louis Borchardt, un démocrate allemand installé à Manchester, avec qui Engels a été en relation suivie. J. Borchardt a publié en 1908 *Les Notions fondamentales de l'économie politique* où il expose la théorie marxiste, et surtout en 1919 : Karl MARX, *Le Capital, édition populaire (résumés – extraits) par J. Borchardt*. Dans la préface, datée de Berlin août 1919, il écrit : "Il y a maintenant 30 années en chiffre ronds que j'ai commencé à m'occuper professionnellement, et de la façon la plus intensive, du *Capital* de Marx, et il y aura bientôt 20 ans qu'à la demande de l'Institut des sciences sociales de Bruxelles j'ai traduit en français (en collaboration avec le camarade belge Vanderrydt) les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> volumes du *Capital*" (PUF, 1965, p. 15). Par ailleurs, à partir de

Dans la petite "guerre" politico-économique que se livrent les deux éditeurs de Marx, c'est maintenant, on le constate, à Giard et Brière de marquer des points. Car si Schleicher a publié, avec la *Critique de l'économie politique*, un livre important permettant de mieux comprendre la méthode et la théorie de Marx, l'éditeur de la suite du *Capital* est sûr de susciter davantage de curiosité et d'intérêt. Il donne en effet accès aux textes qui nourrissent, depuis déjà plusieurs années, une polémique qui s'est brusquement enflée avec les débats sur la valeur dans le cadre du révisionnisme<sup>192</sup>. Même s'il ne peut sans doute espérer qu'une vente modeste, étant donné la difficulté de l'ouvrage, il s'agit donc bien d'un "coup" éditorial qui doit rejaillir positivement sur la maison<sup>193</sup>.

---

1914, Borchardt anime à Berlin un petit mouvement de socialistes de gauche dissidents, internationalistes, regroupés autour de la revue *Lichstrahlen*. Représentant ce groupe à la conférence de Zimmerwald, en septembre 1915, il est le seul parmi les dix délégués allemands (dont trois "Spartakistes") qui soutient la motion de Lénine pour la formation d'une nouvelle Internationale. Par la suite, il se rapprocha des idées du syndicalisme révolutionnaire et fut hostile à la création du parti communiste allemand (voir Arthur ROSENBERG, *Histoire du bolchevisme*, Grasset, 1967, p. 135-136, et p. 336 une note de Georges HAUPT sur Borchardt).

<sup>192</sup> La discussion commence dès la publication par Engels du *Livre III* (cf. ici, 1895-D). Sur l'ampleur prise par la critique de Marx, de la part des marginalistes comme Böhm-Bawerk et Pareto, ou dans les rangs des socialistes avec Bernstein et Croce, voir Gilles DOSTALER, *Valeur et prix, Histoire d'un débat, op. cit.*, p. 61-74, 85-99. Il faut noter que Giard et Brière vont publier, en même temps que le *Livre III*, certains de ces auteurs : de BÖHM-BAWERK, *Histoire critique des théories du capital*, paraît en 2 volumes en 1901-1903 (1<sup>e</sup> édition allemande : 1884), tandis que l'ouvrage de CROCE, *Matérialisme historique et économie marxiste*, est publié en 1901.

<sup>193</sup> Giard et Brière publient depuis 1894 chaque mois un bulletin de seize pages (dont le tirage indiqué est de dix mille exemplaires) – la *Revue bibliographique des ouvrages de droit, de jurisprudence, d'économie politique, de science financière et de sociologie*. La collection pour l'année 1901 (sauf le mois de mars, manquant) est conservée à la Bibliothèque nationale. On peut y constater que l'éditeur fait un effort remarquable pour le lancement du *Livre III* du *Capital*. À partir d'avril, chaque mois une publicité d'une demi-page est réservée au premier tome qui vient de paraître. Cette publicité

**1900 (C) – K. Marx, *Révolution et contre-révolution en Allemagne*.**

Traduit par Laura Lafargue, V. Giard et E. Brière, 1900, II-235 p.  
Bibliothèque socialiste internationale, VI (série in-18).

Le livre est formé d'une série de dix-neuf articles consacrés à la révolution de 1848-1849 en Allemagne et en Autriche, auxquels a été ajouté un article sur le procès des communistes à Cologne en 1852. Ces articles ont été publiés d'octobre 1851 à décembre 1852, dans la *New York Daily Tribune*, et ils marquent le début de la longue collaboration (jusqu'en 1862) de Marx à ce journal progressiste américain influent. Bien que signés par Marx, ces textes ont été rédigés en anglais par Engels, comme l'a révélé la publication de leur correspondance éditée par Bebel et Bernstein à partir de 1913.

Eleanor Marx-Aveling ignorait ce fait lorsqu'elle a réuni pour la première fois ces articles en un volume, publié à Londres en 1896. La même année est parue à Stuttgart la traduction allemande réalisée par Kautsky<sup>194</sup>.

On notera que la publication de l'ouvrage chez Giard et Brière dans la traduction de L. Lafargue précède de très peu son édition chez les libraires concurrents.

---

est souvent accompagnée d'un "compte-rendu bibliographique", certainement rédigé par A. Bonnet, où l'on peut lire : "(...) C'est dans la partie du *Livre III* qui vient d'être publiée en français que Marx a été amené à résoudre la contradiction que de nombreux publicistes avaient signalée entre sa théorie de la valeur et la théorie de l'uniformité du taux de profit moyen. La préface d'Engels contient une vive critique des théories de Rodbertus et de M. Loria" (*Revue...*, mai 1901, p. 71). Par ailleurs, il est intéressant de noter que l'ouvrage est présenté dans la rubrique "Sociologie" (mai 1901, p. 67) – comme le sont aussi, sous le titre "Revue de sociologie", *L'Humanité nouvelle* et *Le Mouvement socialiste*, en vente à la librairie, à côté de la *Revue internationale de sociologie* publiée par l'éditeur (janvier 1901, p. 5).

<sup>194</sup> Voir *Révolution et contre-révolution en Allemagne*, traduit par J. Molitor, "Œuvres complètes de Karl Marx", Alfred Costes éditeur, 1933, Introduction, p. V.

**1900 (D) – F. Engels, "Lettres inédites de Frédéric Engels sur la politique socialiste".**

Ces lettres figurent dans *Le Mouvement socialiste*, II, n° 45, 1<sup>er</sup> nov 1900, p. 513-525.

(à voir)

**1901 (A) – K. Marx, *L'Allemagne en 1848. Karl Marx devant les jurés de Cologne. Révélation sur le procès des communistes.***

Traduit de l'allemand par Léon Rémy, Schleicher frères, 1901, XII-402 p. Bibliothèque internationale des sciences sociales, XII.

C'est en 1901, comme nous allons le voir, que la concurrence, idéologique plus encore qu'économique, autour des éditions des œuvres de Marx est la plus forte. La parution de ce livre – dans la collection dirigée par A. Hamon chez Schleicher et traduit par Léon Rémy, comme l'étaient les essais de Marx sur l'histoire française publiés l'année précédente – en témoigne déjà, puisqu'il comporte, sous le titre *L'Allemagne en 1848*, les articles dont la traduction par Laura Lafargue viennent de paraître chez l'éditeur concurrent dans le volume *Révolution et contre-révolution en Allemagne*. Cependant ces textes sont complétés par d'autres documents, réédités par Engels en 1885, qui permettent d'appréhender de façon très précise et, pour ainsi dire, "sur le vif" la lutte et la tactique des communistes à l'époque. De sorte que de cet épais dossier ressort une image beaucoup plus aiguë et intransigeante de la révolution allemande en 1848.

Le second titre du volume – *Karl Marx devant les jurés de Cologne* – est celui d'un article de la *Neue Rheinische Zeitung* du 27 février 1849. Il donne le compte-rendu du procès contre le Comité des démocrates rhénans, qui fut plaidé le 9 février 1849 devant la cour d'assise de Cologne. Marx, en tant que rédacteur en chef du journal, ainsi que deux autres membres du Comité étaient accusés d'incitation à la rébellion pour avoir appelé au refus de payer les impôts. La plaidoirie de Marx, rapportée dans l'article, valut l'acquiescement des accusés. Devant ce jury composé de bourgeois, Marx affirme que les forces vives de la société de l'Allemagne moderne n'ont pas à reconnaître la "légalité" que tente d'imposer par un coup d'État à Berlin l'aristocratie prussienne. Ce coup de force ne peut réussir que parce que la bourgeoisie a, de fait, déjà

abandonné la lutte révolutionnaire – ce qui, ajoute-t-il, trace la perspective de l'entrée en scène directe du "peuple", ouvrant ainsi une nouvelle étape de la révolution allemande<sup>195</sup>.

Quant aux *Révélations sur le procès des communistes de Cologne*, il s'agit d'une brochure rédigée à l'automne 1852, durant le procès contre des membres de la Ligue des communistes de Cologne. Marx réfute avec force l'accusation portée contre eux de complot de haute trahison visant à renverser l'État prussien. Il revendique en effet hautement que "le but final de la Ligue est le *renversement de la société*, son moyen est nécessairement la *révolution politique*". Face à quoi l'effondrement de l'État prussien n'est qu'un épisode annexe – dont, au demeurant, les accusés étaient persuadés qu'il s'effectuerait très bien sans eux<sup>196</sup>. Marx s'attache, ensuite, à démonter les diverses machinations et falsifications de la police politique prussienne et de son chef, Stieber, prêts à tout y compris la corruption pour frapper les esprits après l'échec de la révolution. Mais ils n'ont réussi, conclut-il, qu'à persuader les jurés que "ces accusés, petit parti tant qu'on veut, doivent être diablement dangereux ; leur doctrine doit, en tout cas, être une puissance". De sorte qu'à l'énoncé du lourd verdict, il devint clair que le jury n'était qu'un "conseil de guerre des classes privilégiées"<sup>197</sup>.

Ce n'est certainement pas un hasard si ces deux textes, liés à la révolution de 1848 et qui ont trait à des procès contre les communistes, sont réédités par Engels en 1885, sous forme de brochures imprimées en Suisse et diffusées en Allemagne. Le parti social-démocrate vit à l'époque

---

<sup>195</sup> *Karl Marx devant les jurés de Cologne (9 février 1849). Révélations sur le procès des communistes (4 octobre 1852)*, traduit par J. Molitor, "Œuvres complètes de Karl Marx", Alfred Costes éditeur, 1939, p. 24-28 et 49-50.

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 111. Marx ajoute avec mordant: "A-t-on jamais accusé les premiers chrétiens de vouloir renverser le premier préfet venu de l'Empire romain ? Les philosophes politiques prussiens, de Leibniz à Hegel, ont travaillé à la déposition de Dieu ; or si je dépose Dieu, je dépose également le roi de droit divin. Mais les a-t-on poursuivis pour attentat contre la maison de Hohenzollern ?".

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 203-205.

sous la loi anti-socialiste de 1878 qui vient d'être reconduite en 1884 et en vertu de la quelle une dizaine de ses députés, dont Bebel, doivent être jugés par le tribunal de Chemnitz en septembre 1885. Mais en même temps, le parti connaît une crise interne profonde en raison des tendances conciliatrices opportunistes qui se sont manifestées, parmi la fraction parlementaire surtout, dès 1878, et qui se sont accentuées en 1883 lors du vote de la première loi sociale de Bismarck sur l'assurance-maladie. Cette crise atteint son point culminant au printemps 1885 lorsque la majorité du groupe parlementaire, qui est prête à voter l'un des projets de Bismarck, se trouve par là en conflit ouvert avec Bernstein alors rédacteur en chef du *Sozialdemokrat*, l'organe officiel du parti. Dans cette affaire, Bernstein est aidé par Kautsky, et surtout par Bebel – lequel se trouve en minorité dans la fraction parlementaire, et en opposition à Liebknecht dont la position conciliatrice est des plus floues. Il est aussi encouragé et soutenu très fermement par Engels, qui va jusqu'à envisager une scission<sup>198</sup>. Celui-ci voit en effet dans cette crise l'expression d'un "socialisme petit-bourgeois" qui prolonge celui des années 1840 que Marx et lui ont critiqué dans le *Manifeste*. Il l'explique par la puissance, traditionnelle en Allemagne, d'une

---

<sup>198</sup> Début 1885, la majorité de la fraction parlementaire envisage de voter un projet de subventions aux compagnies de navigation que Bismarck a proposé au Reichstag dans l'optique de favoriser l'expansion coloniale de l'Allemagne. La rédaction du *Sozialdemokrat* ayant mené campagne contre, la fraction publie en mars une déclaration de protestation où il est affirmé : "Ce n'est pas au journal de déterminer la position de la fraction, mais c'est à la fraction de contrôler la position du journal". Bernstein envisage alors de présenter sa démission, malgré les conseils d'Engels. L'affaire sera finalement close lorsque la fraction renoncera à voter les subventions. Voir Pierre ANGEL, *Eduard Bernstein et l'évolution du socialisme allemand*, Didier, 1961, p. 78, 86-88. Le texte de la fraction parlementaire contre le *Sozialdemokrat* est reproduit dans MARX ENGELS, *La Social-démocratie allemande*, *op. cit.* p. 195-196. À travers la correspondance d'Engels durant les années 1880, rassemblée dans ce volume, on peut suivre dans son ensemble la lutte qu'il mène contre "l'opportunisme petit bourgeois" et la façon dont il envisage la scission. Celle-ci lui semble nécessaire, mais il juge préférable de ne pas en prendre l'initiative tant que dure la loi anti-socialiste ; voir notamment p. 178, 197, 201, 380 note 134, 387 note 157.

petite bourgeoisie opportuniste dont l'influence se manifeste jusqu'au sein du parti ouvrier<sup>199</sup>.

On comprend donc pourquoi, dans cette conjoncture, l'ami de Marx décide de sortir de l'oubli ces deux écrits des années 1848. L'objectif est clairement de réaffirmer avec force, contre le danger opportuniste, l'orientation révolutionnaire de la social-démocratie. C'est ce qui ressort, en tout cas, de la présentation qu'il donne de ces textes. Une première brochure contient la plaidoirie de Marx devant les jurés de Cologne précédée d'une introduction (datée du 1<sup>er</sup> juillet 1885). Engels y évoque d'abord le contexte de 1848, tout en soulignant la défaillance de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie, qui ne bougèrent pas quand le gouvernement des hobereaux prussiens les soumit à l'état de siège. Mais, insiste-t-il, la plaidoirie de Marx est particulièrement importante, "même pour notre époque", parce qu'elle "sauvegarde le point de vue révolutionnaire en face de l'hypocrite légalité du gouvernement d'une façon qui pourrait, encore de nos jours, servir d'exemple à bien des gens<sup>200</sup>". La transgression de la loi, dès lors que celle-ci a déjà été violée

---

<sup>199</sup> MARX ENGELS, *La Social-démocratie allemande*, op. cit., notamment p. 171, et p.387 note 157 qui reproduit une lettre à Sorge du 6 juin 1885 dans laquelle Engels écrit : "Dans un pays aussi petit-bourgeois que l'Allemagne, le parti doit également avoir une aile droite petite-bourgeoise et "cultivée", dont il se débarrassera au moment décisif. Le socialisme petit-bourgeois date de 1844 en Allemagne et a été critiqué déjà dans le *Manifeste communiste*. Il est aussi immortel que le petit-bourgeois allemand lui-même" ; cf aussi p. 380 note 134.

<sup>200</sup> p. 6 (éd. Costes). Engels vise là l'ensemble du courant opportuniste mais sans doute aussi plus précisément Liebknecht, auquel il reproche dans la crise de 1885 d'avoir été "plusieurs fois prêt à sacrifier le caractère prolétarien du parti" (voir *La Social-démocratie allemande*, p. 386 note 153, lettre à Lafargue du 19 mai 1885, qui n'est pas reproduite dans COR.). Or Liebknecht s'était illustré par des déclarations peu glorieuses de soumission à la légalité lors de la loi de 1878 ou de l'une de ses conséquences - la proclamation du "petit état de siège" à Berlin, le 17 mars 1879. Ce jour -là, dans son discours au Reichstag, Liebknecht affirme que le parti se conformera à la loi parce qu'il est un parti de "réforme au sens le plus rigoureux du terme, et non un parti qui veut faire une révolution violente – ce qui de toute façon est une absurdité. Je nie de la façon la plus solennelle que nos efforts tendent au

par le gouvernement lui-même, doit être assumée hautement. Or tel est bien le cas actuel, continue Engels, puisque la loi, en Allemagne, résulte d'une "révolution" menée par Bismarck à partir de 1866 ; et que celui-ci a, de plus, supprimé toute légalité à l'endroit du parti qu'il a déclaré *hors la loi* en 1878. Dans ces conditions, il n'y a que le petit-bourgeois allemand – lui qui "n'a jamais fait de révolution" et s'est contenté de les subir – qui puisse inciter la social-démocratie à respecter un ordre politique censé exister à tout jamais, c'est-à-dire à cesser d'être révolutionnaire<sup>201</sup>.

On peut penser qu'Engels entend, avec le texte de Marx et sa propre préface, fournir un argumentaire aux inculpés de Chemnitz, accusés d'avoir fomenté une association secrète pour avoir assisté au congrès illégal du parti social-démocrate à Copenhague en 1883<sup>202</sup>. Mais il veut surtout, en flétrissant l'opportunisme, renforcer l'ancrage révolutionnaire du parti. C'est aussi dans ce but qu'il va, quelques mois plus tard, rééditer les *Révélations sur le procès des communistes*.

La brochure, qui avait été presque entièrement saisie par la police dès son impression début 1853, a été republiée par Marx en 1875. Il lui adjoint alors une postface soulignant que la police politique "n'est pas appelée à faire l'histoire", et que "le procès des communistes lui-même stigmatise l'impuissance des pouvoirs publics dans leur lutte contre l'évolution sociale" et contre la diffusion des principes du *Manifeste communiste*<sup>203</sup>. Mais la troisième édition qu'en donne Engels est largement enrichie puisque le texte de Marx est accompagné de documents inédits, et précédé d'une préface d'une trentaine de pages ayant pour titre "Quelques mots sur l'histoire de la Ligue des communistes".

---

renversement violent de l'ordre en vigueur de l'État et de la société" ; voir *La Social-démocratie allemande*, p. 118, ainsi que les réactions indignées d'Engels et de Bebel à ces déclarations, p. 119, 366 note 89 et 367 note 91.

<sup>201</sup> *Karl Marx devant les jurés de Cologne*, *op. cit.*, p. 7-10.

<sup>202</sup> *La Social-démocratie allemande*, *op. cit.*, p. 393 note 182 (et sur le congrès de Copenhague : p. 376 note 128).

<sup>203</sup> *Révélations sur les procès des communistes*, éd. Costes, *op. cit.*, p. 229.

L'importance de cet essai tient d'abord à ce qu'il offre, pour la première fois, une histoire documentée de la période initiale du "mouvement ouvrier autonome allemand" – de la création de la Ligue des Justes à Paris en 1836, jusqu'à la dissolution de la Ligue des communistes en 1852 – où l'auteur voit aussi, en raison de la dissémination à l'époque des travailleurs allemands à l'étranger, le "premier mouvement ouvrier international" préluant directement à l'AIT<sup>204</sup>. Engels y montre, notamment, la rencontre entre la "théorie matérialiste de l'histoire" élaborée par Marx et cette Ligue des Justes, assez composite, se dégageant du socialisme sentimentaliste de Weitling pour se transformer en Ligue des communistes et vite dotée du programme révolutionnaire exposé dans le *Manifeste*<sup>205</sup>. Puis, sans reprendre le détail de la révolution de 1848

---

<sup>204</sup> F. ENGELS, "Quelques mots sur l'histoire de la Ligue des communistes", Préface aux *Révélation...*, Éd. Costes, *op. cit.*, p. 67. On notera que ce texte important n'a pas été réédité par les Éditions sociales, sans doute parce que son impression exigeait celle de l'Adresse de la Ligue de mars 1850, l'un des documents inédits ajoutés par Engels et sur lequel nous allons revenir. Il figure en revanche dans les éditions successives des *Œuvres choisies* de Marx et Engels réalisées par les Éditions du Progrès de Moscou (éd. 1970, T. III, p. 181-199). Il est également reproduit dans l'ouvrage de Roger DANGEVILLE, K. MARX F. ENGELS, *Le Parti de classe*, T. II, *Activité, organisation*, Maspéro, 1973, p. 18-43.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 78-86. Le récit d'Engels, qui servira de base à l'historien de la social-démocratie allemande F. Mehring, sera ensuite vivement critiqué par D. Riazanov qui va jusqu'à le taxer de "légende qui ne résiste pas à la critique" (*op. cit.*, p. 86), parce qu'il ne met pas en lumière le travail d'organisation mené, indépendamment de la Ligue des Justes, par Marx et Engels dans le cadre du *Comité de correspondance communiste* créé par eux début 1846 (cf aussi l'"introduction historique" de Riazanov, reproduite en tête du volume *Le Manifeste communiste*, Éd. Costes, 1934, p. 16). Plus récemment, l'historien suisse Bert Andreas a mis au jour des documents nouveaux sur la période qui permettent, dit-il, de "rectifier les simplifications opérées par Engels". Ces textes montrent que l'élaboration du *Manifeste* par Engels (*Principes du communisme*, octobre 1847), puis par Marx, a été précédée par la discussion, au sein de la Ligue, d'un projet de *Profession de foi communiste*, à la rédaction duquel Engels a participé et qui fut présenté au 1<sup>er</sup> congrès en juin 1847 ; voir *La Ligue des communistes*

en Allemagne, il insiste sur l'une des leçons majeures tirées de celle-ci et qui a présidé à la réorganisation de la Ligue en 1850 : la nécessité pour la classe ouvrière, en cas d'alliance avec la petite bourgeoisie, de conserver son autonomie. En réalité, pour des raisons évidentes de prudence, Engels n'explique pas dans son essai cette tactique d'autonomie politique et militaire du prolétariat, exposée dans l'*Adresse du Conseil central à la Ligue* que Marx et lui, précise-t-il, ont rédigée en mars 1850. Il préfère renvoyer au document lui-même, placé en annexe, tout en soulignant que le texte de cette circulaire "présente encore aujourd'hui de l'intérêt parce que la démocratie petite-bourgeoise reste toujours le parti qui, au prochain bouleversement européen dont l'échéance ne saurait tarder (...), occupera tout d'abord, sans réserve aucune, le pouvoir, pour ne pas laisser tomber la société aux mains des ouvriers communistes. *Sur plus d'un point, ce que nous disions alors vaut donc encore aujourd'hui*<sup>206</sup>". Cette mise en garde contre la petite bourgeoisie vise à consolider le caractère de classe du prolétariat et de son parti, alors que cette longue préface de 1885 s'achève précisément sur l'évocation des grands progrès accomplis depuis l'époque de la Ligue par une classe ouvrière qui, en Allemagne mais aussi à l'échelle internationale, comprend toujours mieux son "rôle historique" dégagé naguère par Marx – "l'homme le plus haï, le plus calomnié de son temps", mais dont les théories ont aujourd'hui "d'innombrables adeptes dans tous les pays civilisés du monde"<sup>207</sup>.

C'est donc dans cette *Adresse*, une circulaire envoyée aux militants de la Ligue en mars 1850, qu'il faut chercher l'essentiel du message qu'Engels entend faire passer en 1885<sup>208</sup>. En fait, en rendant public ce texte

---

(1847), *Documents constitutifs* présentés et rassemblés par Bert ANDREAS, Aubier Montaigne, 1972.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 94. Nous soulignons la phrase qui témoigne de la prudence d'Engels face à la loi anti-socialiste.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 99-100.

<sup>208</sup> En annexe est également reproduite une seconde *Adresse* du Conseil central à la Ligue, datée de juin 1850. Elle concerne la situation de la Ligue dans les différents pays où elle est présente et les relations qu'elle entretient avec les groupes

jusqu'à là inédit, il donne à la lutte qu'il a engagé contre l'opportunisme petit-bourgeois une dimension plus radicale. Car il s'agit de faire comprendre que si la petite bourgeoisie cherche à corrompre le parti révolutionnaire en l'encourageant à adopter des positions opportunistes, c'est que cette classe intermédiaire et flottante, avec laquelle le prolétariat peut et doit sous certaines conditions conclure alliance, est, en même temps, foncièrement opposée à lui, en tant que fraction des classes possédantes. Tel est le cadre dans lequel l'expérience de la révolution de 1848, dont les leçons sont tirées dans cette circulaire, prend tout son sens près de quarante ans plus tard. Le texte de l'*Adresse* trace en effet la perspective d'un processus révolutionnaire complexe, mêlant au début classe ouvrière et petite bourgeoisie, mais où l'autonomie d'organisation et de lutte du prolétariat doit être fermement assurée afin que ce dernier puisse "rendre la révolution permanente, jusqu'à ce que toutes les classes plus ou moins possédantes aient été chassées du pouvoir". Ce qui doit permettre la conquête de celui-ci par le prolétariat, puis la concentration dans les mains des ouvriers des "forces productives décisives", et cela "non seulement dans un pays, mais dans tous les pays principaux du monde"<sup>209</sup>.

---

révolutionnaires locaux. On peut en particulier y lire cette phrase qui donnera lieu à de nombreux commentaires : "Parmi les révolutionnaires français, le véritable parti prolétarien, dont le chef est Blanqui, s'est notamment rallié à nous" (*Ibid.*, p. 260).

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 238. L'*Adresse* est reproduite également dans MARX et ENGELS, *Œuvres choisies*, T. I, Éd. du Progrès, Moscou, 1970, p. 183-193. L'expression "révolution permanente" a aussi été employée par Engels dans un article publié pour l'anniversaire de la mort de Marx, le 13 mars 1884, dans le *Sozialdemokrat* : "Marx et la *Neue Rheinische Zeitung* (1848-1849)". Dans cet article, où il dénonce le "crétinisme parlementaire" et les illusions d'une petite bourgeoisie qui estimait la révolution terminée après les journées de mars 1848, Engels explique que Marx et lui suivaient, inconsciemment à l'époque, l'exemple de Marat : "Tout comme nous, écrit-il, (Marat) ne considérait pas la révolution terminée et voulait qu'on la déclarât permanente" ; (voir MARX et ENGELS, *Œuvres choisies*, *op. cit.*, T. III, p. 177-178). Quant à Marx lui-même, il utilise le terme dans *Les Luttes de classes en France*, lorsqu'il écrit à propos du socialisme de Blanqui : "Ce socialisme est la *déclaration permanente de la révolution, la dictature du prolétariat*, comme point de transition nécessaire pour arriver à la suppression des différences de classes en général..." (Éd. sociales, 1974, p. 147).

La suite de l'*Adresse* envisage plus précisément comment, après la victoire des forces unies ouvrières et petites-bourgeoises, le prolétariat doit se méfier de ces anciens alliés qui veulent profiter seuls de la victoire. Aussi faut-il que les ouvriers, "à côté des nouveaux gouvernements officiels, établissent en même temps leurs propres gouvernements ouvriers révolutionnaires, soit sous forme de municipalités, soit par des clubs ou comités ouvriers" ; de façon à ce que les gouvernements démocratiques bourgeois se sentent "surveillés et menacés par des autorités ayant derrière eux toute la masse des ouvriers". Mais pour que le prolétariat l'emporte dans le conflit qui va nécessairement s'ouvrir avec le parti démocratique petit-bourgeois, il faut aussi que les ouvriers soient armés, dans une "garde prolétarienne autonome", et qu'ils soient organisés dans un réseau centralisé de "clubs autonomes" fédérés à l'échelle provinciale, et qui permettront le renforcement du parti ouvrier<sup>210</sup>.

Il est clair que la publication de cette circulaire – qui propose en outre les grandes lignes d'un programme, pour orienter la lutte du prolétariat dans cette période que l'on peut appeler, par anticipation, de "double pouvoir" – devait susciter des réactions diverses. Celle qui nous intéresse au premier chef est celle de Bernstein. L'auteur des *Présupposés du socialisme* consacre en effet une dizaine de pages de son livre à la critique de ce qu'il désigne comme le "blanquisme" de Marx et d'Engels. Tous les textes des deux dirigeants sur la période révolutionnaire, à commencer par le *Manifeste* et jusqu'au *Dix-huit brumaire*, sont, à ses yeux, d'inspiration "blanquiste ou babouviste". Mais, ajoute-t-il, "nulle part pourtant l'esprit blanquiste ne se manifeste avec autant de netteté que dans les *Circulaires* qui émanent de la Ligue des communistes. Celles-ci contiennent une série d'instructions précises sur la manière de transformer la prochaine explosion révolutionnaire en "révolution permanente"<sup>211</sup>".

---

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 242-244.

<sup>211</sup> Édouard BERNSTEIN, *Les Présupposés du socialisme*, Éd. du Seuil, 1974, p. 60.

Quelques lignes auparavant, l'auteur relève que la seconde circulaire, en juin 1850, considère les blanquistes comme "le seul parti prolétarien existant". Bernstein

L'ouvrage de Bernstein ne sera disponible dans sa traduction française qu'en décembre 1899. Mais dès le printemps 1898, la discussion qui se déroule en Allemagne sur ses conceptions trouve un écho dans les revues socialistes françaises, et en premier lieu dans le *Devenir social*<sup>212</sup>. Or il est évident que la publication du volume de Marx que nous étudions s'insère dans cette conjoncture où le débat révisionniste gagne en intensité. Bien que l'on ne sache pas à quelle date précise A. Hamon et L. Rémy ont décidé la mise en chantier de la traduction, on peut cependant remarquer que le thème bernsteinien du rejet nécessaire du "blanquisme" de Marx ne commence à émerger publiquement en France qu'au printemps 1899. Une hypothèse plausible serait donc que leur attention ait été attirée sur ces textes, et notamment sur l'*Adresse* de la Ligue des communistes, par l'article de Victor Adler paru dans *Le Mouvement socialiste* du 1<sup>er</sup> mai 1899. Le dirigeant socialiste autrichien y conteste le point de vue développé par Bernstein selon lequel Marx et Engels, pris dans les filets de la dialectique hégélienne, "n'ont pas pu se débarrasser du blanquisme" et s'en sont remis au "culte de la force". Il entend réfuter "cette thèse grotesque" en discutant l'interprétation donnée par Bernstein de cette circulaire, nommément citée, et de sa réimpression par Engels<sup>213</sup>.

---

retrouve également cette tendance blanquiste pernicieuse dans la préface d'Engels sur l'histoire de la Ligue (p. 64 et 54).

<sup>212</sup> Dans le numéro d'avril, un long compte-rendu de la *Neue Zeit*, signé Ès (c'est-à-dire Kazimierz Kelles-Krauz, sociologue polonais), reproduit une partie de l'article où Bernstein, répondant à Belfort-Bax sur la question de la politique coloniale, écrit : "J'accorde que je ne me préoccupe guère de ce qu'on entend par le "but final du socialisme". Ce but, quel qu'il soit, ne m'intéresse pas : le mouvement est tout". D'autres articles, faisant connaître le débat qui se développe dans la *Neue Zeit*, paraissent en mai et en octobre. On notera aussi que dans le numéro de mai 1898 de la *Revue politique et parlementaire*, Jean Bourdeau expose la thèse de Bernstein contre la survenue d'une crise catastrophique entraînant la révolution – où Bourdeau voit "une révision de cette thèse fondamentale du "socialisme scientifique" "(*RPP*, T. 16, n°47, p. 392-393 ).

Mais il n'est pas impossible, cependant, que Hamon ait eu vent des idées de Bernstein sur ce point, presque un an auparavant, par l'entremise de G. Sorel<sup>214</sup>.

En tout état de cause, Hamon a certainement découvert dans ces écrits des fondateurs de la doctrine une radicalité et une confiance dans la mobilisation du prolétariat qui rejoignait sa propre sensibilité. Tandis qu'en fournissant au lecteur le dossier complet, dans tout son tranchant, des textes sur la révolution allemande de 1848 il faisait ressortir le caractère timoré des guesdistes, qui s'étaient contentés de publier *Révolution et contre-révolution en Allemagne* en prenant garde d'éviter toute allusion au débat en cours. La simple réédition, en effet, de ces textes incriminés par le courant révisionniste équivaut, ici, à une prise de position politique. De fait, cette publication ne fut pas sans écho en France : on en retrouve la trace sous la plume de Jaurès et de Sorel notamment. Et ce d'autant plus que, la même année, Charles Andler donnait une édition commentée du *Manifeste*, précédée d'une copieuse

<sup>213</sup> Victor ADLER, "La théorie et la tactique socialistes d'après Bernstein", *Le Mouvement socialiste* n°8, 1<sup>er</sup> mai 1899, p. 471-472. La revue a déjà mentionné le rejet du blanquisme de Marx, dans le compte-rendu du livre de Bernstein qu'elle publie le 15 avril 1899 ("Bulletin bibliographique", p. 436).

<sup>214</sup> En effet, dans la première lettre connue de Bernstein à Sorel, datée du 14 juin 1898, le socialiste allemand s'inquiète déjà du blanquisme de Marx. Celui-ci a été très proche du blanquisme, dit-il, et bien qu'il ait évolué par la suite, "il n'est pas tout à fait sûr jusqu'à quel degré ses idées de jeunesse sont restées" (voir Michel PRAT, "Une lettre d'Eduard Bernstein à Sorel", *Cahiers Georges Sorel*, n°1, 1983, p. 133). Or, Sorel s'est très vite efforcé de diffuser en France les thèses de Bernstein. Et, comme le montre Michel Prat, il espérait dans cette tâche l'appui de A. Hamon. C'est ainsi qu'il lui écrit, en novembre 1898 : "Bernstein publie ses articles sur la transformation à faire subir au marxisme en volume. Il serait bien de faire traduire ce volume qui serait d'actualité" ; voir Michel PRAT, "Lettres de Georges Sorel à Eduard Bernstein (1898-1902)", *Mil neuf cent*, n° 11, 1993, p. 146. En fait, le livre de Bernstein ne sera pas édité chez Schleicher, peut-être en raison des réticences de Hamon envers ce nouveau courant réformiste ; contre lequel, en revanche, il n'est pas impossible que celui-ci ait recherché assez tôt, pour les publier, les textes de Marx et d'Engels incriminés.

introduction historique, où la question du "babouvisme" et du "blanquisme" de Marx et d'Engels est abordée<sup>215</sup>.

Il faut rappeler, enfin, qu'un autre usage de ces textes de Marx – en opposition à celui qu'en a fait Bernstein – s'est développé dans l'aile radicale de la II<sup>e</sup> Internationale. Parlant de ces "deux fameuses circulaires" de la Ligue, D. Riazanov écrit : "Lénine les sait, pour ainsi dire, par cœur et les cite fréquemment<sup>216</sup>". Un propos semblable pourrait être tenu sur Trotski - même si, bien sûr, les deux dirigeants russes n'ont pas toujours tiré de leur commune inspiration marxienne des conséquences identiques. Or, l'importance de ces écrits pour les théoriciens de la Révolution russe éclaire, en retour, l'avenir éditorial de leurs traductions françaises. Dans la mesure où ces circulaires ont largement servi de modèle théorique à Lénine, les éditions de Moscou se devaient de les faire figurer dans leurs *Œuvres choisies* des deux fondateurs. Mais puisque Trotski y a puisé une conception hétérodoxe de la "révolution permanente", les Éditions sociales, en France, ont jugé plus prudent de les ignorer, sacrifiant du même coup les *Quelques mots sur l'histoire de la Ligue des communistes* d'Engels qu'elles accompagnaient. L'oubli politique qui entoure cet essai et ses annexes explique, à son tour, le silence des historiens à son endroit : les listes qu'ils ont dressées des traductions d'Engels disponibles à l'époque ne le mentionnent pas<sup>217</sup>.

---

<sup>215</sup> idem

<sup>216</sup> David RIAZANOV, *Marx et Engels, op. cit.*, p. 117. Sur l'interprétation de ces textes durant les révolutions russes de 1905 et de 1917, voir Fernando CLAUDIN, *Marx, Engels et la révolution de 1848*, F. Maspéro, 1980, p. 407-413.

<sup>217</sup> Le volume *L'Allemagne en 1848...*, dont le titre entier n'est pas toujours donné, est recensé comme œuvre de Marx, sans que figure nulle part, notamment dans les bibliographies jointes d'Engels, le nom de celui-ci ; voir A. ZÉVAËS, *De l'Introduction du marxisme en France, op. cit.*, p. 190-191 ; C. WILLARD, *Les Guesdistes, op. cit.*, p. 720 ; T. PAQUOT, *Les Faiseurs de nuages, op. cit.*, p. 73. Quant à M. DOMMANGET, dans *L'Introduction du marxisme en France*, il n'évoque pas l'essai d'Engels (p. 88-89), et il ne signale les *Révélation sur le procès des communistes de Cologne* que de façon extrêmement confuse (p. 84-85).

**1901 (B) – K. Marx et F. Engels, *Le Manifeste communiste*.**

Traduction nouvelle par Charles Andler, avec les articles de F. Engels dans *La Réforme* (1847-1848). G.Bellais, 1901, 2 volumes, (Bibliothèque socialiste, 8 et 9 –10).

Cette nouvelle édition du *Manifeste* montre d'abord que s'élargit la diversité politique de ceux qui se préoccupent d'éditer les œuvres de Marx et d'Engels. Mais elle témoigne aussi de ce qu'un nouveau rapport à ces auteurs s'ébauche puisqu'il s'agit, pour la première fois, d'une forme d'édition "savante" de ce texte désormais classique.

La librairie Bellais a été créée en 1898 par Charles Péguy, mais par suite d'une gestion désastreuse elle a dû être renflouée financièrement par Lucien Herr, Charles Andler et leurs amis du "socialisme normalien". En conséquence, ce sont les membres de ce réseau – soudés entre eux par un fort engagement dreyfusard – qui assurent, à partir de l'été 1899, la bonne marche de la nouvelle structure, la Société Nouvelle de Librairie et d'Édition. L'éditeur, installé rue Cujas, publie des ouvrages de sciences sociales, dont, à partir de 1900, la revue *Notes critiques* à laquelle collaborent des durkheimiens. Mais il lance également une *Bibliothèque socialiste* – "une des meilleures publications de la maison", selon Andler – qui émane du *Groupe de l'Unité socialiste*, d'inspiration jaurésienne, fondée en 1899 par Herr, Andler et d'autres collaborateurs de la SNLE. On y voit alterner des ouvrages documentaires sur le mouvement socialiste et des exposés de doctrine<sup>218</sup>. Cette double orientation, vers la sociologie et vers le socialisme, autorise certainement à rapprocher la Librairie Bellais des éditions Giard et Brière. À condition de ne pas oublier que ces deux maisons s'enracinent dans des mouvances scientifiques et politiques différentes et rivales.

Le *Manifeste* est l'un des premiers titres publiés dans cette *Bibliothèque socialiste*, une collection de petit format qui entend faire leur place aux figures historiques du socialisme. Un *Proudhon*, par Hubert

---

<sup>218</sup>Charles ANDLER, *La Vie de Lucien Herr (1864-1926)*, F. Maspéro, 1977, p. 181-191 (1<sup>ère</sup>

éd. : 1932). Sur la Librairie Bellais, voir aussi l'article de Géraldi LEROY, *Dictionnaires des intellectuels français, op. cit.*, p. 132-133.

Bourgin, l'a précédé ; des ouvrages de Fourier et de William Moris vont le suivre.

Charles Andler – philosophe de formation, et germaniste reconnu qui enseigne à l'École normale et à la Sorbonne – compte parmi les meilleurs connaisseurs de l'histoire des idées socialistes, ainsi que de l'œuvre de Marx sur laquelle, en 1896-1897, il a donné un cours au Collège libre des sciences sociales, et qu'il qualifie dès cette date de "doctrine vieillie"<sup>219</sup>. Mais il est aussi un socialiste ayant longuement milité dans le parti allemaniste, et peu amène à l'égard des guesdistes<sup>220</sup>. Son édition du *Manifeste* reflète ses différentes préoccupations. Elle répond tout à la fois aux intentions de l'historien, du pédagogue et du politique. En ce qui concerne les objectifs historiques et pédagogiques, en tout cas, ils transparaissent clairement dans la lettre qu'Andler envoie à Lucien Herr, en été 1900, au moment où les deux amis se consultent pour préparer la publication :

"Je pense, écrit-il, qu'il faudrait que ce fût une édition complète avec introduction et notes, détaillée comme une édition de texte grec : car c'est inintelligible à chaque ligne, a besoin d'être éclairé littéralement, historiquement et muni de rapprochements nécessaires à chaque mot. L'introduction ainsi pourrait être plus courte, si le détail du commentaire passait au bas des pages<sup>221</sup>".

C'est bien, il est vrai, à un "texte grec" annoté pour étudiants que font penser les deux petits volumes du *Manifeste*. Andler, en effet, a mis en œuvre une présentation insolite de ce "document historique", en proposant pour chacun de ses paragraphes "la glose destinée à

---

<sup>219</sup> Charles ANDLER, "La conception matérialiste de l'histoire d'après M. Antonio Labriola", *Revue de métaphysique et de morale*, novembre 1897, p. 658.

<sup>220</sup> Sur C. Andler, voir Christophe PROCHASSON, "Sur la réception du marxisme en France : le cas Andler (1890-1920)", *Revue de synthèse*, janvier-mars 1989, p. 85-108.

<sup>221</sup> *Correspondance entre Charles Andler et Lucien Herr (1891-1926)*, édition établie, présentée et annotée par Antoinette BLUM, Presses de l'École normale supérieure, 1992, p. 50.

l'éclaircir<sup>222</sup>". Le premier volume contient donc une nouvelle traduction de l'ouvrage dont les paragraphes ont été numérotés (de 1 à 78), précédée de l'importante préface de 1872, et de celles rédigées par Engels pour les éditions allemandes de 1883 et de 1890<sup>223</sup>. En annexe, sont reproduits cinq articles parus dans *La Réforme* de Flocon et Ledru-Rollin d'août à décembre 1847, qu'Andler pense pouvoir attribuer à Engels. Le second volume est entièrement de la plume d'Andler. Il contient une longue "Introduction historique", suivie du "Commentaire" qui, en cent cinquante pages, aborde chaque paragraphe ou groupe de paragraphes du *Manifeste*.

Cette présentation permet au germaniste de mener un véritable travail historique sur le texte, tout en maintenant une approche suffisamment claire pour en faciliter la lecture à un public assez large. L'introduction historique est, sur ce plan, particulièrement intéressante. En replaçant la rédaction du *Manifeste* dans le contexte de "l'agitation radicale" qui se développe en Allemagne depuis les années 1830, et en retraçant l'évolution des différentes organisations révolutionnaires qui se sont succédé jusqu'à la dissolution de la Ligue des communistes, l'auteur des *Origines du socialisme d'État en Allemagne* fait, pour la première fois, de cette période initiale du socialisme révolutionnaire allemand un véritable objet d'histoire. Son récit d'ensemble suit celui d'Engels, et des notes renvoient souvent au texte allemand des *Quelques mots sur l'histoire de la Ligue des communistes*. Mais Andler fait également référence à d'autres sources allemandes, qu'il s'agisse des écrits de différents acteurs

---

<sup>222</sup> K. MARX et F. ENGELS, *Le Manifeste communiste*, vol. II, *Introduction historique et commentaire* par Charles ANDLER, op. cit., p. 59 (page de présentation du "Commentaire" rédigé par Andler).

<sup>223</sup> Les éditions de 1895 et 1897 du *Manifeste* ne comportaient pas les préfaces. Elles n'ont été publiées en français que dans l'édition établie par Laura Lafargue, qui a paru chez Giard et Brière quelques mois avant l'édition d'Andler (voir 1901-D). On peut remarquer, d'autre part, que Andler adopte comme titre de l'ouvrage celui qui est utilisé par Marx et Engels pour l'édition de 1872, alors que les éditions de 1848, anonymes, portaient l'intitulé *Manifeste du parti communiste*, titre repris dans les éditions de Giard et Brière.

mentionnés, ou d'ouvrages d'historiens, en particulier l'*Histoire de la social-démocratie allemande*, publiée en 1897 par Franz Mehring.

Toutefois, dans l'introduction comme dans le commentaire, il est clair que rigueur scientifique et interprétations personnelles de l'auteur sont étroitement mêlées. Cette "édition savante" du *Manifeste* est aussi, on l'a dit, l'œuvre d'un socialiste non marxiste qui n'entend pas masquer ses orientations politiques. Andler ne se contente pas, en effet, de montrer l'influence qu'un économiste comme List, et surtout des socialistes français – Babeuf, Saint-Simon, Sismondi, Bazard, Pecqueur ou Proudhon –, ont pu avoir sur la pensée de Marx et d'Engels. En fait, il n'est pas loin de dénier toute créativité théorique aux rédacteurs du *Manifeste*, qui semblent, à le lire, au mieux des "recycleurs d'idées<sup>224</sup>", voire des plagiat. Le caractère systématique de la méthode employée par Andler sert, ici, un projet politique qu'il a, d'ailleurs, revendiqué lui-même : "La thèse (de ce) petit livre, écrit-il en 1932, c'est que de Marx, ce qu'il y avait de grand, c'est la tradition socialiste, française et anglaise ; et qu'auprès d'elle l'originalité de Marx apparaissait moins écrasante. N'était-ce pas la pensée même de notre vieux possibilisme ?<sup>225</sup>".

Cependant, il n'y a pas que dans cette dévalorisation relative de Marx face au socialisme français que se révèle l'orientation politique de l'ouvrage. Un autre aspect tient à la conjoncture dans laquelle s'inscrit sa rédaction : celle du débat autour de la thèse de Bernstein sur l'inspiration "blanquiste ou babouviste" de Marx. Bernstein n'est cité qu'à deux reprises

---

<sup>224</sup> Christophe PROCHASSON, "Configuration d'un vertige : Charles Andler et l'Allemagne", (p. 3; à compléter la référence)"

<sup>225</sup> Charles ANDLER, *La Vie de Lucien Herr, op. cit.*, p. 191-192. Voir également la lettre de C. Andler à Joseph Bédier, du 6 décembre 1925, où, en tant que candidat au Collège de France, il lui fournit une sorte de notice sur ses travaux. À propos de son édition du *Manifeste*, il écrit que cet ouvrage "montrait surtout que la seule grandeur de ce jeune système marxiste tenait à l'inspiration qui lui venait de la tradition socialiste française et anglaise" (lettre reproduite dans Ernest TONNELAT, *Charles Andler, sa vie et son œuvre*, Strasbourg, Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg, 1937, p. 311).

dans le texte d'Andler. Mais l'on peut néanmoins considérer que l'actualité du débat sur ces analyses transparaît ici fortement. De façon significative, le référence à la "doctrine babouviste (qui) est la seule que Marx et Engels aient respectée vraiment" parmi toutes les doctrines qui ont précédé la leur, se trouve dès la première page de l'introduction d'Andler. Mais c'est pour affirmer, assez curieusement, que les deux socialistes allemands apprécient moins la doctrine que la méthode de son élaboration. Une méthode qui se caractérise "par un contact direct avec le prolétariat et en vue d'une intervention directe et collective du prolétariat dans le cours des événements<sup>226</sup>", et qui s'est déjà prêtée à l'élaboration de manifestes précédant le *Manifeste communiste*, souligne l'auteur en inscrivant ainsi celui-ci dans la filiation révolutionnaire française du *Manifeste des Égaux*.

#### **1901 (C) – K. Marx et F. Engels, *Manifeste du parti communiste*.**

Nouvelle édition française autorisée avec les préfaces des auteurs aux éditions allemandes ; traduction de Laura Lafargue, revue par Engels. V. Giard et E. Brière, 63 p.

Il est difficile de penser que l'on doit au hasard, seul, cette nouvelle édition du *Manifeste* qui coïncide, à quelques mois près, avec celle réalisée par Andler<sup>227</sup>. En tout cas, cette réédition met bien en évidence les différences d'orientation qui sous-tendent, désormais clairement, les publications des œuvres de Marx et d'Engels. On notera d'abord que les préfaces aux éditions allemandes du *Manifeste* – dont celle de 1872, où les

---

<sup>226</sup> *Le Manifeste communiste, op. cit.*, vol II, p. 5-6.

<sup>227</sup> Dans le catalogue de Giard et Brière, la réédition de la traduction de Laura Lafargue figure dans les nouveautés de mai 1901 – et, il faut le noter, dans la rubrique "sociologie" (*Revue bibliographique*, n°5, mai 1901, p. 67) ; alors que la publication de l'ouvrage d'Andler se situe fin novembre 1901 (voir les lettres de Sorel à Bernstein du 22 novembre et 1<sup>er</sup> décembre, dans *Mille neuf cent*, n°11, p. 194). Mais il est très probable que l'éditeur ou les Lafargue avaient eu vent du projet d'Andler auparavant.

auteurs se fondent sur l'expérience de la Commune pour apporter une modification importante au texte de 1848 – qui ne figuraient pas dans les traductions de Laura Lafargue en 1895 et 1897 sont reproduites ici. Cela s'explique certainement par une plus grande exigence de rigueur dans le travail d'édition, dès lors que la concurrence s'aiguise dans ce domaine. Mais l'on peut y voir, également, la volonté de faire connaître aux lecteurs le commentaire des auteurs eux-mêmes sur leur œuvre, à un moment où leur doctrine est mise en cause jusque dans les rangs des marxistes. Car le souci d'orthodoxie est bien ce qui anime, avant tout, cette nouvelle édition. En témoignent le terme d'édition "autorisée"<sup>228</sup>, mais aussi la référence à la révision de la traduction par Engels lui-même – des indications absentes des éditions françaises précédentes. En fait, la publication semble conçue pour contrer, par avance, celle d'Andler, dont les guesdistes craignent le pire.

**1901 (D) – K. Marx, *Le Capital*, Livre III.**

Voir notre commentaire pour le *Livre II* (1900 –B).

**1901 (E) – K. Marx, *La Commune de Paris*.**

Traduction, préface et notes de Charles LONGUET,  
G. Jacques, LIII-141p.

L'ouvrage présente sous ce titre *La Guerre civile en France*, précédée de l'introduction rédigée par Engels pour sa réédition en allemand et qui porte la date du 18 Mars 1891, avec la mention "Pour le 20<sup>e</sup> anniversaire de la Commune de Paris". Comme dans cette édition allemande de 1891, figurent également les deux *Adresses du Conseil général de l'Internationale sur la guerre franco-allemande*, du 23 juillet et du 9 septembre 1870, qui ont

---

<sup>228</sup> Il faut dire, cependant, que l'expression est d'abord utilisée par Engels, quand il fait rééditer le *Manifeste* en 1883 peu après la mort de Marx. L'ouvrage porte alors l'indication : "Troisième édition autorisée" (M. RUBEL, *BO*, p. 63).

été écrites par Marx<sup>229</sup>. L'ensemble est augmenté d'une préface, de notes et d'un appendice dus au traducteur, Charles Longuet.

L'édition allemande de 1891 reflète bien les préoccupations d'Engels à l'époque. Il ne cesse, en effet, d'alerter sur le rapprochement franco-russe, avec le risque de guerre européenne qu'il implique. Et s'il fait réimprimer à côté de *La Guerre civile en France* (dont la traduction allemande qu'il avait faite en juillet 1871 avait été republiée en 1876) les deux appels de l'Internationale sur la guerre franco-allemande, c'est – comme il l'écrit à son ami Sorge, le 4 mars 1891 – qu'ils "sont aujourd'hui plus actuels que jamais". Tandis qu'il souligne, en commentant ces textes dans son introduction, que l'annexion de l'Alsace-Lorraine ayant poussé la France dans les bras de la Russie comme le prévoyait Marx, pèse chaque jour sur la tête des peuples, telle une épée de Damoclès, la menace d'une "guerre de race qui livrera toute l'Europe aux ravages de quinze à vingt millions d'hommes armés<sup>230</sup>".

---

<sup>229</sup> Ces textes, ainsi que l'introduction d'Engels, sont reproduits dans l'édition de *La Guerre civile en France*, Éditions sociales, 1972. L'*Adresse* du 23 juillet 1870 prend acte de la protestation contre la guerre des membres de la section parisienne de l'AIT, et met en garde les ouvriers allemands contre le risque que l'actuelle "guerre défensive" ne dégénère en une "guerre contre le peuple français" ; entraînant, qu'elle soit ou non victorieuse, un "désastre" pour le peuple allemand (*Ibid.*, p. 280). La seconde *Adresse*, quelques jours après le 4 septembre, proteste contre le projet d'annexion de l'Alsace-Lorraine. Cette annexion, que rien ne peut justifier, s'inscrit dans la "politique de conquête" qui fonde le vieux système des puissances, et elle ne peut aboutir qu'à "jeter la France dans les bras de la Russie", prélude à une nouvelle guerre beaucoup plus étendue – "une *guerre de races*, une guerre contre les races latines et slaves coalisées" (p. 286-287). De plus, cette nouvelle *Adresse* salue l'avènement de la République en France, mais s'inquiète de sa faiblesse, une partie de la bourgeoisie ne voyant dans la république qu'une transition vers une restauration orléaniste. Dans ces conditions très difficiles pour la classe ouvrière, Marx l'avertit : "Toute tentative de renverser le nouveau gouvernement, quand l'ennemi frappe presque aux portes de Paris, serait une folie désespérée" (p. 289).

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 292. Dans la lettre à Sorge que nous citons – reproduite dans MARX et ENGELS, *Lettres sur Le Capital*, *op. cit.*, p. 373 – Engels écrit qu'il prépare, en même

Mais les tensions internationales ne sont pas son seul souci. Le compagnon de Marx s'est engagé également dans une lutte ferme, interne au parti social-démocrate allemand, contre les tendances lassaliennes persistantes, en faisant publier dans la *Neue Zeit* en janvier 1891 la critique du programme de Gotha rédigé en 1875 par Marx (voir plus haut : 1894-D). Or la réédition de *La Guerre civile* n'est certainement pas sans lien avec cette campagne menée par Engels contre la confusion idéologique et l'opportunisme régnant dans les sphères dirigeantes du parti. En témoigne la fin de son introduction où il souligne que la "destruction de la puissance de l'État tel qu'il était jusqu'ici et son remplacement par un pouvoir nouveau vraiment démocratique" sont au centre de l'analyse donnée par Marx de la Commune. Il est nécessaire d'y insister, ajoute-t-il, car "la superstition de l'État a passé de la philosophie dans la conscience commune de la bourgeoisie et même de celle de beaucoup d'ouvriers". Cette "vénération superstitieuse de l'État", aux accents lassaliens, conduit au réformisme, explique-t-il en substance, avant de conclure : " Le philistin social-démocrate a été récemment saisi d'une terreur salutaire en entendant prononcer le mot de dictature du prolétariat. Eh bien messieurs, voulez-vous savoir de quoi cette dictature a l'air ? Regardez la Commune de Paris, c'était la dictature du prolétariat<sup>231</sup>". La formule est d'autant plus remarquable que le terme de *dictature du prolétariat* est employé peu souvent par Marx et Engels, et que, en l'occurrence, il n'est pas explicitement prononcé dans *La Guerre civile*<sup>232</sup>.

---

temps que la publication de *La Guerre civile*, celle de *Travail salarié et capital* et la 4<sup>e</sup> édition allemande de son *Socialisme utopique*. La loi anti-socialiste n'ayant plus cours, il veut visiblement utiliser au mieux la nouvelle possibilité légale de diffusion des œuvres socialistes (voir aussi sa lettre à Kautsky du 23 février 1891, *La Social-démocratie allemande*, *op. cit.*, p. 277).

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 301-302.

<sup>232</sup> L'expression *dictature du prolétariat* ne figure pas dans le *Manifeste communiste*, qui désigne en ces termes l'objectif immédiat de la classe ouvrière : "Constitution du prolétariat en classe, renversement de la domination bourgeoise, conquête du pouvoir politique par le prolétariat" (*op. cit.*, p.69) ; ou encore, quelques pages plus loin : "Le premier pas dans la révolution ouvrière est la constitution du prolétariat en classe dominante, la conquête de la démocratie" (p. 85). La dictature du prolétariat

---

apparaît sous la plume de Marx en 1850-1852, lorsqu'il analyse l'expérience des révolutions de 1848, en utilisant largement les références à la Révolution française qui sont aussi de mise chez les blanquistes qu'il côtoie alors de près (voir l'article premier du texte fondateur de la "*Société universelle des communistes révolutionnaires*", avril 1850, dans Roger DANGEVILLE, *Le Mouvement ouvrier français*, T.1, *op. cit.*, p.177). Le concept est alors lié à celui de "révolution permanente" ; car Marx envisage la révolution comme un processus au cours duquel le prolétariat, à travers des alliances de classes qui peuvent se renverser, se doit d'être organisé de façon autonome sur le plan politique et militaire (voir la circulaire de la Ligue des communistes, mars 1850), pour s'instituer comme classe dominante en conquérant le pouvoir politique, dont l'exercice lui est nécessaire afin d'œuvrer à "la suppression des différences de classe en général" (*Les Luttes de classes en France*, Éd. de Moscou, T. 1, p. 226, et lettre de Marx à Weydemeyer, du 5 mars 1852). Durant la même période, en étudiant dans le cas de la France la naissance et l'évolution de l'appareil d'État moderne qui, dit-il, s'autonomise de plus en plus, Marx en arrive dans *Le Dix-huit Brumaire* (début 1852) à la conclusion suivante : "Toutes les révolutions politiques n'ont fait que perfectionner cette machine, au lieu de la briser. Les partis qui luttèrent à tour de rôle pour le pouvoir considèrent la conquête de cet immense édifice d'État comme la principale proie du vainqueur" (Éd. de Moscou, T. 1, p. 344). Mais l'on peut penser que c'est précisément l'expérience de la Commune qui conduit Marx à unifier, plus complètement en tout cas, ces deux aspects de sa théorie de la révolution et de l'État. La grille de lecture à travers laquelle il appréhende la révolution parisienne comporte en effet ce double axe de référence : celui de la constitution de la classe ouvrière en classe dominante par la conquête du pouvoir politique, et celui de la nécessaire destruction de l'appareil d'État par lequel la bourgeoisie a imposé jusqu'ici sa domination. L'originalité de son texte de 1871 consiste ainsi à voir dans l'instauration et les modalités concrètes de fonctionnement de la Commune l'éclosion de cette "forme enfin trouvée" qui, en brisant "les organes purement répressifs de l'ancien pouvoir gouvernemental" (p. 43), doit permettre l'émancipation des travailleurs. Marx est très affirmatif quand il tire de la Commune cette leçon : "La classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre telle quelle la machine de l'État et de la faire fonctionner pour son propre compte" (p. 38). En revanche, il prend soin d'éviter toute généralisation théorique trop rigide lorsque – ayant analysé ce qui fait la spécificité de ce "gouvernement à bon marché" qui est aussi une "vraie République", réellement démocratique – il conclut : "la multiplicité des interprétations auxquelles la Commune a été soumise, et la multiplicité des

En France, *La Guerre civile* était jusque là "à peu près inconnue", comme l'indique Amédée Dunois – à l'époque jeune militant anarchiste, et qui fut fortement marqué par cette traduction de 1901<sup>233</sup>. En effet la diffusion du texte de Marx en 1871 fut assurément très faible, et la tentative de sa réédition en 1887 dans *Le Socialiste*, sous le titre "La Commune et l'Internationale", tourna court (voir ici : 1871, et 1887-C) – sans qu'aucun autre effort, semble-t-il, pour republier cet écrit important n'ait été fait. Toutefois, Maurice Dommanget souligne que *La Guerre civile*

---

intérêts qui se réclamaient d'elle montrent que c'était une forme politique tout à fait susceptible d'expansion (...). C'était essentiellement un *gouvernement de la classe ouvrière*, le résultat de la lutte de la classe des producteurs contre la classe des appropriateurs, la forme politique enfin trouvée qui permettait de réaliser l'émancipation économique du Travail" (p. 45). Il est clair que Marx ne veut pas enfermer la brève expérience parisienne dans une conceptualisation hâtive et dogmatique. Pour des raisons sans doute autant méthodologiques que tactiques, il n'emploie donc pas le terme de dictature du prolétariat.

Il en va de même dans la préface du *Manifeste* rédigée en 1872. De la Commune résulte la seule modification théorique que ses deux auteurs se soient autorisés, puisqu'elle a démontré – écrivent-ils en citant *La Guerre civile*, et en y renvoyant le lecteurs – que le prolétariat "ne peut se contenter de prendre telle quelle la machine de l'État...". Mais en n'explicitant pas le terme de *dictature du prolétariat*, ils montrent qu'ils ne veulent en user qu'avec prudence dans leurs textes publics. En revanche le concept semble aller de soi, pour Marx, dans ses écrits privés, ou internes au parti. C'est ainsi que, contre "l'État libre" hérité de Lassalle, il déclare dans sa critique du programme de Gotha en 1875 : "Entre la société capitaliste et la société communiste, se place la période de transformation révolutionnaire de celle-là en celle-ci. À quoi correspond une période de transition politique où l'État ne saurait être autre chose que *la dictature révolutionnaire du prolétariat*" (Éd. sociales, 1966, p.44). Or, comme nous l'avons indiqué, au moment où Engels rédige sa préface à *La Guerre civile*, il essuie les conséquences de la bourrasque qu'il a déclenchée en rendant public ce texte connu jusqu'ici que de quelques dirigeants.

<sup>233</sup> A. DUNOIS, dans l'avant-propos qui accompagne sa réédition de *La Guerre civile* (Librairie de l'*Humanité*, 1925), note que la traduction de Longuet "exerça, en son temps, sur la formation marxiste de quelques jeunes gens que je connais, une influence ineffaçable" (texte cité par M. DOMMANGET, *IM*, p. 87).

exerça une grande influence sur les rescapés de la Commune réfugiés en Angleterre<sup>234</sup>. Cela explique peut-être que ce soit l'un d'entre eux, Charles Longuet – au demeurant gendre de Marx – qui se soit lancé dans la traduction et la présentation de l'ouvrage. Il en avait d'ailleurs déjà traduit des extraits (sans nom d'auteur) pour le numéro spécial sur l'Internationale et la Commune de l'*Émancipation* (1<sup>er</sup> janvier 1872), publié à Toulouse au moment où s'y constituait la section locale de l'AIT dans laquelle militait le jeune Gabriel Deville<sup>235</sup>.

Ainsi, c'est d'abord en ancien internationaliste et communard, touché intimement par l'œuvre de Marx, que s'exprime Longuet quand il évoque, dans sa préface, la figure de celui-ci, le "grand philosophe socialiste qui fut aussi, à son heure, pour la glorification et la revanche du socialisme vaincu, un grand, un immortel pamphlétaire<sup>236</sup>". De même ne fait-il pas mystère de son double engagement lorsque, en appendice du livre, il donne son témoignage propre sur les responsables de l'AIT et les combattants de la Commune qu'il a connus<sup>237</sup>. Cependant, quelques soient les résonances personnelles de *La Guerre civile* pour Charles Longuet, sa préface est surtout celle d'un socialiste appartenant à la mouvance des "Indépendants", à un moment, en 1901, où la polarisation organisationnelle du socialisme français est forte. Un socialiste beaucoup moins radical que ne l'est Engels dont il présente et commente l'édition de 1891.

Dans cette préface, en effet, le gendre de Marx commence par s'expliquer sur le changement de titre de l'ouvrage. L'ancien intitulé de *La Guerre civile*, écrit-il, était un "titre d'actualité (...) contemporain de la lutte de la Commune et de sa défaite, je l'ai remplacé par un autre qui exprime

---

<sup>234</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>235</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>236</sup> K. MARX, *La Commune de Paris*, préface du traducteur, p. V. Voir aussi p. IX, où Longuet raconte comment, avec son ami E. Vaillant, ils télégraphièrent à Marx, le 4 septembre, pour lui annoncer la République et lui demander d'agir sur les Allemands.

<sup>237</sup> *Ibid.*, Appendice, p. 109-120.

mieux aujourd'hui la signification historique et théorique de l'écrit de Marx<sup>238</sup>. L'argument est évidemment très contestable. Mais le titre adopté, beaucoup plus anodin, traduit bien le souci de modération de l'auteur. D'autant que, par ailleurs, celui-ci a "cru devoir supprimer" quelques lignes de Marx contenant "des imputations alors courantes, mais dont plusieurs ne pouvaient être justifiées" contre Jules Favre, E. Picard et J. Ferry<sup>239</sup>. Quant aux commentaires politiques de fond avancés par Longuet, pour être distillés avec une grande habileté, ils n'en sont pas moins assez clairement opposés à l'interprétation du texte donnée par Engels dans son introduction, tout en fournissant au gendre de Marx l'occasion de régler quelques comptes avec les guesdistes<sup>240</sup>. Il n'y a guère de maître qui n'ait été involontairement trahi par l'un ou l'autre de ses

---

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. VI. Longuet a donné un titre à chacun des chapitres du texte de Marx ; tandis qu'il présente comme chapitres V et VI les deux *Adresses* de l'AIT sur la guerre franco-prussienne, pour lesquelles il a, également, imaginé un titre.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. VI. A. Zévaès, qui note la modification du titre, reproduit le passage (*op. cit.* p. 189, note 1), et épingle "l'indulgence excessive" de Longuet envers ces hommes, alors que les accusations portées par Marx contre eux "sont beaucoup plus fondées que (il) ne paraissait le croire".

<sup>240</sup> On peut ainsi relever son éloge sans nuance de la République française, qui "s'oriente chaque jour davantage vers une transformation sociale d'où l'hypothèse d'une guerre, fût elle de revanche, est exclue" (p. XIV) ; ou son appréciation du rôle joué dans l'évolution de la pensée de Marx par la Commune : celle-ci, écrit-il, "a donné son véritable sens à la formule équivoque, trop simpliste en tout cas de 1847 : dictature du prolétariat. Aucun marxiste digne du nom n'a le droit aujourd'hui – ni l'intention, je pense – d'attribuer aux auteurs du *Manifeste communiste* l'idée de substituer à la domination de la classe bourgeoise le despotisme de la classe ouvrière, et de remettre intact aux mains de celle-ci le pouvoir centralisé de l'État"(p. XIX). Par ailleurs, Longuet note que Marx "vécut toujours la vie la plus généreusement idéaliste, la seule qui vaille d'être vécue". Il accueillait "les proscrits de toutes les causes populaires (...) sans conditions, ni réserves doctrinales, sans le moindre esprit de secte". Et d'ajouter : "Sa philosophie n'était pas une casuistique (...) Marx eût marqué du même fer rouge les tortionnaires de l'officier Dreyfus et les bourreaux de l'ouvrier Varlin" (p. XXV).

disciples", écrit Longuet, qui semble viser là, de façon œcuménique, "l'innombrable tribu des vulgarisateurs, commentateurs et exégètes", à quelque bord – orthodoxe ou révisionniste – qu'ils appartiennent. Mais c'est bien aux guesdistes seuls qu'il entend s'opposer lorsqu'il affirme dans le même mouvement se refuser, quant à lui, "à fixer la pensée toujours mobile de l'écrivain (Marx) en une sorte de dure et sèche cristallisation évangélique<sup>241</sup>".

La liberté de ton dont use Charles Longuet n'a pas dû déplaire à l'éditeur G. Jacques, puisqu'il accueille le volume parmi les tous premiers de sa *Bibliothèque d'Études socialistes*. On notera cependant que dans le catalogue de la maison, où chaque ouvrage est présenté avec une analyse assez précise, l'éditeur se démarque quelque peu du préfacier. En effet, on peut lire dans cette notice que, selon Longuet, "Marx aurait été beaucoup plus idéaliste qu'on ne l'a cru d'ordinaire" ; mais il y est également souligné qu'Engels, dans son introduction, a raison de montrer "combien son ami était éloigné des idées lassaliennes relatives à l'État". Un aspect essentiel, qui n'a pourtant pas retenu l'attention de Longuet<sup>242</sup>.

L'éditeur Jacques est un Juif russe émigré dont la librairie, située au Quartier latin près de l'École de médecine, est spécialisée dans le commerce des ouvrages de cette discipline. Son activité d'édition commence sans doute en 1901, et elle est presque totalement consacrée aux brochures et livres socialistes<sup>243</sup>. En effet, G. Jacques est sans conteste

---

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. XX.

<sup>242</sup> *Bibliographie générale des éditions de la Librairie G. Jacques* (voir note suivante), p. 4.

Cette présentation n'est pas signée. Peut-être peut-on y voir l'influence de Sorel qui, l'ayant déjà lu dans une traduction italienne, s'intéresse beaucoup à *La Guerre civile en France* (voir S. SAND, *op. cit.*, p. 150). Précisons que G. Jacques a aussi édité, en 1901, la *Critique du programme de Gotha*, un texte très ouvertement anti-lassalien.

<sup>243</sup> Le véritable nom de l'éditeur est Goldfischner (voir Marion DE FLERS, "Le Mouvement socialiste (1899-1914)", *Cahiers Georges Sorel*, 5, 1987, p. 56). Le "Catalogue (provisoire)" (sic) de la librairie, daté de mai 1901, est conservé à la Bibliothèque nationale. Il comporte des manuels de médecine, ainsi qu'un stock important de livres d'occasion (médecine, droit, histoire...). Mais il propose surtout un très vaste

un éditeur militant. Un éditeur marxiste, plus spécialisé et plus directement engagé que ne le sont Giard et Brière avec qui il entre, évidemment, en concurrence. Et si son entreprise est, semble-t-il, de taille modeste, son activité éditoriale pour 1901 n'en est que plus impressionnante, puisque huit volumes sont publiés en quelques mois dans cette *Bibliothèque d'Études socialistes* qui veut conquérir sa place entre la *Bibliothèque socialiste internationale* de Giard et Brière et la jeune *Bibliothèque socialiste de la Librairie Bellais* <sup>244</sup>.

À ce titre, la liste des auteurs de la nouvelle collection est intéressante car, outre *La Commune de Paris* et un livre d'Engels dont nous

assortiment d'ouvrages socialistes, de toutes tendances, classés par ordre alphabétique des auteurs ; parmi eux se trouvent, mais sans mention spéciale, les huit volumes de la *Bibliothèque d'Études socialistes* édités par Jacques en 1901. Il existe aussi un second catalogue, non daté mais probablement dressé en 1902, titré : *Bibliographie générale des éditions de la Librairie G. Jacques et C.* Il s'ouvre sur une lettre adressée par G. Sorel à l'éditeur (datée du 1<sup>er</sup> novembre 1901), et ne contient que les titres publiés par la maison, chacun d'entre eux étant accompagné d'un compte-rendu assez développé. Une présentation proche de celle qui est adoptée par la *Revue bibliographique* de Giard et Brière.

<sup>244</sup> Cette activité débordante implique un financement important. Marion de Flers rapporte les propos de Jean Longuet suggérant qu'Édouard Berth aurait subventionné la maison d'édition (*Ibid.*, p.56, d'après Louis LÉVY, *Vieilles histoires socialistes*, p. 57). Quant à la concurrence directe entre Jacques et Giard et Brière, on en trouve un témoignage dans la correspondance de Sorel avec Croce. Ce dernier ayant essuyé les refus successifs d'Alcan et de Reinwald pour la publication de son livre *L'Esthétique comme science de l'expression et linguistique générale*, Sorel lui écrit le 9 mai 1903 : "Jacques m'a dit qu'il éditerait volontiers votre volume ; ce n'est pas une grande maison, mais il s'entend assez bien pour la vente ; mais il ne voudrait pas payer *les frais de traduction ni les droits d'auteurs* (...). Avant de traiter avec Jacques vous pourriez offrir votre volume à Brière". Toutefois, ajoute Sorel, Brière ne prendra pas de décision sans avoir consulté Alfred Bonnet, qui "est très fantasque dans ses choix de livres". Puis le 6 juin, après avoir appris que l'affaire est conclue, il écrit à son correspondant : "Je suis bien content que Brière ait pris votre volume ; je suppose qu'il aura eu peur que Jacques ne l'imprimât et en ce moment il tient beaucoup à garder ses auteurs" (*La Critica*, XXVI, 1928, *op. cit.*, p. 31-32).

parlons ci-dessous (1901-G), elle mêle des personnalités orthodoxes à d'autres qui le sont beaucoup moins. Kautsky ouvre la marche avec deux titres qui précèdent un recueil des discours de Guesde, tandis que les Lafargue figurent comme traducteurs de l'ouvrage d'Engels. Mais la *Bibliothèque* comporte aussi les *Dialogues socialistes* d'É. Berth, une nouvelle édition de *L'Avenir des syndicats* de Sorel, ainsi qu'un volume de Joseph Sarraute. Cette double orientation, qui marque la politique éditoriale de la maison, se poursuit en 1902. Elle est sans doute favorisée d'abord par la conjoncture politique, et par le fait que les guesdistes - qui ne contrôlent vraiment ni Giard et Brière, chez qui vient de paraître un essai particulièrement "révisionniste" de Croce, ni Jacques - préfèrent limiter les risques en jouant sur la concurrence entre les deux éditeurs<sup>245</sup>.

---

<sup>245</sup> Selon l'ordre de présentation dans la *Bibliographie générale* de Jacques, le premier ouvrage de la *Bibliothèque d'Études socialistes* est *Parlementarisme et socialisme, Étude critique sur la législation directe par le peuple*, de Kautsky, qui est préfacé par Jaurès. Le 3, après le livre de Marx, est également de Kautsky : *La Lutte des classes en France en 1789*. Puis viennent les volumes de Berth et de Sorel, suivis du recueil des discours parlementaires de Guesde, en deux volumes : *Quatre ans de lutte de classe à la Chambre, 1893-1898* - alors que l'auteur fait paraître en même temps, chez Giard et Brière, un épais volume formé de ses articles, sous le titre *État, politique et morale de classe*. Se succèdent ensuite *Socialisme d'opposition, socialisme de gouvernement et lutte de classe*, réunissant les articles de J. Sarraute publiés dans la *Revue socialiste*, et l'ouvrage d'Engels, *Religion Philosophie Socialisme*, qui porte le numéro VIII. En dehors de la *Bibliothèque*, Jacques a également édité en 1901, en plus de la *Critique du programme de Gotha* de Marx, deux brochures de Guesde ; tandis qu'il publiait deux autres textes de stricte obédience guesdiste : la brochure de Bracke, *Leur Congrès. À la salle Wagram*, ainsi que *Onze ans d'histoire socialiste. Aux travailleurs de France, le Conseil national du Parti ouvrier français (1889-1900)* - un recueil d'appels et de manifestes du POF dû, là encore, à Bracke. En 1902, l'activité de la maison s'est sensiblement réduite. Outre la réédition de *Socialisme utopique* et du *Manifeste du parti communiste*, elle se limite à la publication de la brochure de Lafargue *La Légende de Victor Hugo*, et surtout à l'édition de l'essai de Sorel, *La Ruine du monde antique. Conception matérialiste de l'histoire*. Il faut noter, enfin, que la *Bibliographie générale* (p. 28-30) présente comme "sous presse" ou "en préparation" un très important programme. Celui-ci semble destiné surtout - sous l'influence de Sorel, on peut le penser - à éclairer l'histoire de la formation du marxisme. C'est ainsi que sont annoncés *La Situation des classes*

En fait, G. Jacques est certainement dès 1901 en sympathie politique assez étroite avec G. Sorel, et il va le rester plusieurs années. En témoigne d'abord le texte de patronage de la *Bibliothèque d'Études socialistes* que l'éditeur a demandé au co-fondateur du *Devenir social*. Ce dernier s'exécute par une lettre élogieuse, adressée à celui qu'il appelle "cher camarade", où il développe un thème qu'il affectionne : celui d'un socialisme prolétarien devant se garder de l'influence de ces "savants" qui veulent "reconstruire (le socialisme) à l'usage des gens du monde<sup>246</sup>".

---

*ouvrières en Angleterre* d'Engels, les *Lettres à K. Marx* de Lassalle (publiées en Allemagne en 1902 par F. Mehring), mais aussi les écrits de W. Weitling et un texte d'Eccarius, *Réponse d'un ouvrier à Stuart Mill*, avec une introduction de G. Sorel. Sur la 4<sup>e</sup> de couverture de *Religion Philosophie Socialisme* d'Engels on donne même comme "À paraître" *La Sainte famille* de Marx (publiée en 1902 par Mehring dans le 1<sup>er</sup> tome de ses *Aus dem literarischen Nachlass von Karl Marx, Friedrich Engels und Ferdinand Lassalle*). D'autres titres prévus semblent plutôt répondre aux centres d'intérêt de Lafargue, qui signe des *Études d'histoire et de religion* déclarées "sous presse" ; tandis que sont programmés *La Société primitive* de L. Morgan, et des ouvrages de Tchernychevski. Il est probable que des difficultés financières, mais aussi sans doute l'évolution de la conjoncture politique, obligèrent l'éditeur à abandonner ces projets ambitieux, puisqu'il ne publia aucun de ces titres.

<sup>246</sup> *Bibliographie générale, op. cit.*, p. I. "Ces docteurs contemporains ès-sociologie, écrit Sorel, croient qu'il leur appartient de civiliser la barbarie socialiste". C'est pourquoi il recommande à l'éditeur de ne pas ouvrir sa collection "aux gens qui ont appris sur les bancs de l'École de droit ou des Facultés des lettres un socialisme de fantaisie : ces amateurs de démocratie chrétienne, de solidarité et de Droits de l'homme ont assez de moyens de publicité sans venir empoisonner le socialisme". Quant à sa propre vision du socialisme, dans cette période d'éphémère rapprochement avec les guesdistes, elle se veut unitaire dès lors qu'est reconnu comme essentiel "le principe de la lutte de classe". Il en vient donc à affirmer "qu'il n'y a pas d'écoles socialistes. Il y a dans le Travail organisé un mouvement de révolte contre la hiérarchie et la propriété ; le socialisme l'observe et l'interprète ; il le ramène à une négation absolue de l'ordre historique existant". Ce primat des luttes ouvrières et de leur "observation" assure l'unité du mouvement. Sa diversité ne renvoie qu'à celle de l'approche des phénomènes sociaux toujours complexes. "Il y a, note Sorel, plusieurs manières de se rendre compte de cette négation qui est l'essence même du socialisme". D'où son

Jacques gardera sa fidélité à Sorel puisqu'il va publier, de 1902 à 1906, trois de ses ouvrages importants<sup>247</sup>. La collaboration entre les deux hommes est particulièrement étroite en 1903, lorsque Jacques publie, dans le prolongement de sa *Bibliothèque*, la revue *Études socialistes* dont Sorel assure de fait la direction. Tandis que, cette même année, *Le Mouvement socialiste* de Lagardelle que Sorel soutient dès l'origine, d'abord publié par la Librairie Bellais, est brièvement édité chez G. Jacques. Le positionnement de l'éditeur - pris dans cette double allégeance sorélienne et guesdiste, de 1901 à 1903 - peut sembler périlleux. Mais il se comprend mieux si l'on n'oublie pas que, dans la foulée de la nouvelle scission socialiste de 1900, un rapprochement s'amorce entre les socialistes "révolutionnaires" du Parti socialiste de France et ceux qui - comme Sorel, Berth et Lagardelle - voient, avant tout, en Marx le théoricien de la lutte des classes.

**1901 (F) – K. Marx, *À propos d'unité. Lettre sur le programme de Gotha.***

Traduction de G. Platon. Librairie G. Jacques et C<sup>ie</sup>.

La brochure éditée par Jacques reprend le texte de Marx traduit par Georges Platon et publié en 1894 par la *Revue d'économie politique* sous le titre "Une lettre de Karl Marx. Remarques critiques sur le programme socialiste" (voir 1894-D).

---

approbation des choix de l'éditeur qui mêle dans sa collection "des livres écrits à des points de vue très divers" (*Ibid.*, p. I-III).

<sup>247</sup> *La Ruine du monde antique. Conception matérialiste de l'histoire*, 1902 ; *Introduction à l'économie moderne*, 1903 ; *Le Système historique de Renan*, 1906. G. Jacques devait également éditer en volume les *Réflexions sur la violence*, parues d'abord dans *Le Mouvement socialiste* en 1906. Mais Sorel accepta l'offre de Daniel Halévy de publier l'ouvrage à la Librairie de *Pages libres*, ce qui lui donnait accès à un plus large public. (Voir "Lettres de G. Sorel à D. Halévy (1907-1920). Présentation de Michel Prat", *Mil neuf cent*, 12, 1994, p. 156 : "Mon éditeur habituel, écrit Sorel le 27 mai 1907, n'est pas très satisfait, parce qu'il avait évidemment l'intention de publier mes articles quand ses ressources lui permettraient de faire une dépense de ce genre".)

Georges Sorel a certainement joué un rôle important dans cette réédition de la *Critique du programme de Gotha* qu'il considérait comme "l'un des écrits les plus importants de Marx<sup>248</sup>". Le nouveau titre donné à la brochure montre bien d'ailleurs comment elle s'intègre, pour lui, dans une actualité marquée par les scissions et reclassements qui agitent alors le mouvement socialiste<sup>249</sup>. Il est, de même, très probable que la présentation de la lettre de Marx dans le catalogue des éditions Jacques a été au moins inspirée, sinon directement rédigée, par Sorel : "Il n'est guère de textes, peut-on lire dans cette présentation, qui permettent de pénétrer aussi profondément dans l'intimité de la pensée marxiste (...). On y voit combien Marx répugnait aux solutions lassaléennes et à l'extension de l'activité des gouvernements<sup>250</sup>".

Cette édition de la *Critique du programme de Gotha* est mentionnée par Maurice Dommanget, mais elle ne figure pas chez les autres historiens de l'introduction du marxisme en France. A. Zévaès, notamment, ne

---

<sup>248</sup> G. SOREL, "Les aspects juridiques du socialisme", *Revue socialiste*, octobre 1900, p. 388, cité dans S. SAND, *L'Illusion du politique*, *op. cit.*, p. 151. Pour S. Sand, la *Critique du programme de Gotha* fait partie des trois textes essentiels, aux yeux de Sorel, dans la période où il s'attaque à la discussion du marxisme ; les deux autres étant *La Guerre civile en France*, et *l'Adresse inaugurale de l'AIT* qu'il fera publier l'année suivante dans *Le Mouvement socialiste*.

<sup>249</sup> En 1918 encore, dans une lettre à P. Delesalle, Sorel écrit : "Dans la *Lettre sur le programme de Gotha*, il (Marx) s'occupe du présent beaucoup plus que de l'avenir", lettre du 9 mai 1918, cité par S. SAND, *op. cit.*, p. 244, note 52.

<sup>250</sup> *Bibliographie générale ...*, *op. cit.*, p. 18. Le texte de présentation, anonyme, souligne – sans toutefois prononcer le terme de *dictature du prolétariat* – que l'écrit de Marx "complète" sa *Commune de Paris*, et "permet de comprendre comment Marx entendait les principes généraux du droit nouveau que la Social-démocratie doit travailler à créer". Il est également fait mention de la critique des concepts économique de Lassalle qui "permettent de bien saisir l'originalité de l'auteur du *Capital* et de déterminer l'époque où il parvient à donner une forme définitive à sa théorie de la valeur".

signale que la réédition du texte, avec préface et notes d'Amédée Dunois, à la *Librairie de l'Humanité* en 1922<sup>251</sup>.

**1901 (G) – F. Engels, *Religion, Philosophie, Socialisme*.**

Traduit par Paul et Laura Lafargue, Librairie G.Jacques & C<sup>ie</sup>, 239 p., Bibliothèque d'Études Socialistes VIII.

L'ouvrage regroupe trois textes qui ont déjà été publiés auparavant. Le premier est la "Contribution à l'histoire du christianisme primitif", paru en 1894 dans la *Neue Zeit* et qui a été traduit dans le numéro inaugural du *Devenir social* (voir 1895-B). On trouve ensuite, dans ce livre, *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, précédé de l'avant-propos signé de P. Lafargue en 1880 pour la première édition (voir 1880-A), mais aussi de l'introduction rédigée par Engels pour l'édition anglaise de 1892. Cette introduction, dont un extrait avait paru dans *Le Socialiste* en 1892 (1892-B), a été publiée dans l'article titré "La conception matérialiste de l'histoire" du *Devenir social* en 1897 (1897-A)<sup>252</sup>. Le volume propose enfin un troisième essai d'Engels : *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*. Sous un titre abrégé, le texte en a été publié en 1894 dans *L'Ère nouvelle*. Il est, ici, précédé de la préface rédigée par Engels pour l'édition allemande de 1888. Mais, surtout, il est suivi en appendice d'un écrit qui deviendra plus tard très célèbre – les *Thèses sur Feuerbach* – titré, ici, "Notes

---

<sup>251</sup> M. DOMMANGET, *IM*, p. 85. A. ZÉVAÈS, *De L'Introduction...*, *op. cit.*, p. 191. Cette édition de 1901 ne figure pas au catalogue de la BNF, ni dans la bibliographie des traductions des œuvres de Marx de C. WILLARD, dans *Les Guesdistes*, *op. cit.*, p. 720-721.

<sup>252</sup> Dans le livre de 1901, une "note du traducteur" actualise quelque peu le début de cette introduction, où Engels évoque le danger qu'E. Dühring faisait courir au parti allemand après son unification en 1875. Pour Engels, Dühring avait constitué autour de lui "une coterie : le noyau d'un parti séparatiste de l'avenir". Lafargue tient alors à préciser, dans sa note, que Bernstein faisait partie de cette coterie, et qu'il l'a désertée du vivant de Marx et d'Engels. Mais, ajoute-t-il, en 1892 Engels était loin de se douter que Bernstein "devait tourner casaque après sa mort, retourner à ses premiers amours et essayer de former le parti séparatiste qu'il avait tué dans l'œuf"(p. 54, note 1).

de Marx sur Feuerbach", avec la simple indication : "Écrit à Bruxelles au printemps 1845"<sup>253</sup>.

Nous avons dit que Sorel avait essayé, sans succès, de faire publier les *Thèses sur Feuerbach* dans le *Devenir social* (voir ici 1894-B). En revanche, il n'est pas du tout sûr qu'il ait joué un rôle quelconque dans leur publication en annexe de ces œuvres choisies d'Engels<sup>254</sup>. Car pour rendre compte de cette publication, il suffit de noter que celle-ci devenait indispensable dès lors qu'était reproduite la préface d'Engels pour son *Ludwig Feuerbach*. En effet, dans ce texte bref, l'ami de Marx signale avoir "exhumé et à nouveau parcouru" ce vieux manuscrit qu'évoque la préface de la *Contribution à la critique de l'économie politique* – un écrit rédigé en 1845-1846 par les deux auteurs pour se "mettre en règle avec (leurs) consciences philosophiques d'autrefois"<sup>255</sup>. Mais alors que celui-ci s'est avéré inutilisable pour la critique de Feuerbach, qui y est inachevée, Engels explique avoir trouvé "dans un vieux cahier de Marx" ces réflexions sur Feuerbach qu'il publie en appendice. Bien qu'il s'agisse de simples "notes écrites au courant de la plume, pour être élaborées plus tard", et qu'elles ne soient pas destinées à la publication, elles sont, affirme-t-il, "inestimables, comme le premier document où est déposé le germe génial de la nouvelle conception de l'univers"<sup>256</sup>.

---

<sup>253</sup> F. ENGELS, *Religion, Philosophie, Socialisme*, op. cit., p. 232-237.

<sup>254</sup> À l'époque cependant, Sorel avait sans doute déjà une connaissance directe de cet écrit de Marx, dans sa traduction italienne. Celle-ci, en effet, a été publiée, et longuement commentée, par Giovanni Gentile dans *La filosofia di Marx. Studi critici*, publiée en 1899. Un texte qui expose et critique "la juvénile conception métaphysique de Marx", indique Croce, dans une note de son *Matérialisme historique et économie marxiste* édité en 1901 chez Giard et Brière (p. 133). (On notera que Sorel a écrit à Gentile lors de la parution de son livre ; cf *G. Sorel en son temps*, p. 465, n°691 ).

<sup>255</sup> F. ENGELS, *Religion, Philosophie, Socialisme*, Préface à *L. Feuerbach*, p. 155. Engels cite ici la préface de 1859, mais, pas plus que Marx, il ne livre le titre – *L'Idéologie allemande* – de ce manuscrit, abandonné ensuite à "la critique rongeuse des souris".

<sup>256</sup> *Ibid.*, p. 157.

On le voit, il est difficile d'imaginer, dans ces conditions, que la réédition de Ludwig Feuerbach ait pu se faire – en 1901, en pleine "guerre" des éditeurs socialistes – autrement qu'avec la préface et l'appendice figurant dans l'édition allemande préparée par Engels. C'est aussi, bien sûr, le texte des "notes" proposé dans cette édition de 1888 qui a été traduit. Or on sait aujourd'hui qu'Engels a modifié assez largement l'original de Marx. Ces modifications sont parfois de pure forme, destinées à rendre plus clair un texte difficile. Mais il arrive également, comme le souligne un commentateur, qu'elles "prennent le risque de l'interprétation", voire de la "rectification" du manuscrit<sup>257</sup>.

La réédition de ces trois essais d'Engels regroupés en un volume – et sous un titre faisant explicitement référence à la philosophie – vise, selon la présentation qu'en donne l'éditeur, à "montrer combien la doctrine historique du socialisme moderne se relie étroitement à la pensée philosophique<sup>258</sup>". La formule est intéressante car, pour la première fois au niveau éditorial, l'accent est mis sur l'aspect proprement philosophique de la théorie de l'histoire de Marx et d'Engels. Un aspect auquel on cherche clairement à donner une véritable "visibilité". En cette année 1901, marquée par la floraison des publications de leurs œuvres politiques et économiques, cela permet à coup sûr de compléter le portrait des deux fondateurs de la doctrine.

Mais il peut sembler, cependant, que l'édition de ce volume centré sur la philosophie et la théorie de l'histoire marxistes arrive relativement tard. En effet, si Marx a été pendant longtemps en France ignoré des philosophes, alors qu'il était lu et critiqué par les économistes, on remarque que certains d'entre eux commencent à s'intéresser à son œuvre dès les années 1890. En tout cas, depuis la publication en 1897 des *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire* de Labriola, le débat sur la

---

<sup>257</sup> Georges LABICA, *Karl Marx – Les "Thèses sur Feuerbach"*, PUF, 1987, p. 11. Les plus importantes modifications concernent la thèse 3 (voir p. 63-65). G. Labica reproduit le texte allemand de Marx – qui n'a été connu qu'en 1925 - , celui d'Engels, ainsi que leurs traductions (p. 13-22).

<sup>258</sup> *Bibliographie générale des éditions de la Librairie Jacques, op. cit.*, p. 12 ; cette notice n'est pas signée.

dimension philosophique du marxisme a largement dépassé les frontières du milieu socialiste ; beaucoup de revues "savantes" de philosophie, d'histoire et de sociologie s'étant exprimées sur le livre du philosophe italien et, par là, sur le matérialisme historique (note)